



Max Gallo

LA CROIX DE L'OCCIDENT

Par ce signe tu vaincras

*
roman



Fayard

Max Gallo

LA CROIX DE L'OCCIDENT

Suite romanesque

*

Par ce signe tu vaincras
(*Tu hoc signo vinces*)



Fayard

Les enfants de ce siècle ont Satan pour nourrice
On berce en leurs berceaux les enfants et le vice
Nos mères ont du vice avec nous accouché
Et en nous concevant ont conçu le péché.

Agrippa d'AUBIGNÉ.

PROLOGUE

C'était une tête de christ aux yeux clos.

Elle avait été tranchée.

Le bois de la sculpture portait à la base du cou des entailles, ces plaies que la lame, s'abattant avec fureur, avait provoquées.

Cette tête coupée reposait sur un tissu de soie plissé, rouge comme si le sang l'avait imbibé avant de se répandre dans toute la vitrine de cet antiquaire situé au numéro 7 de la rue de l'Arbre-Sec, non loin du palais du Louvre, à quelques pas de l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, dans le I^{er} arrondissement de Paris.

La tête de christ était la seule pièce exposée, éclairée par deux petits projecteurs dont la lumière crue accentuait la couleur livide de ce bois peint aux teintes délavées.

Le sculpteur avait réussi à donner l'impression que le visage entier pleurait, qu'il était ondoyé par une pluie de larmes. Elles glissaient le long des cheveux collés aux joues, de la moustache et de la barbe bouclées. Elles creusaient la peau de fines rides, plus accentuées à la commissure des lèvres.

Les traits, affaissés, s'estompaient sous l'accablement et la souffrance.

J'avais été ému en découvrant le vendredi 22 août 2003, en début d'après-midi, cette tête de christ aux yeux clos.

La canicule depuis des semaines n'en finissait pas d'opprimer les rues. La liste des morts s'allongeait. Les passants allaient d'une ombre à l'autre, s'écartant de cette vitrine éclairée, provocante, inconvenante, même, dans l'intense blancheur solaire.

Mais c'était vers elle que je m'étais dirigé.

La veille, une inconnue qui s'était présentée comme étant Maria de Ségovie, antiquaire, m'avait téléphoné.

Elle était, avait-elle affirmé, l'amie la plus proche d'Armelle, mon assistante de recherches.

Elle savait que depuis quelques mois je rassemblais des documents concernant le XVI^e siècle, les affrontements entre chrétiens, Juifs, Maures, Turcs, les persécutions, les rapports entre États et religion.

Elle m'avait dit avec une sorte de jubilation qu'elle ne réussissait pas à dissimuler :

— Un labyrinthe meurtrier, ce siècle, n'est-ce pas ? Peut-être le temps le plus barbare de l'Europe chrétienne. On s'entretue au nom du Christ et on est en guerre contre l'islam. Comme aujourd'hui, vous ne pensez pas ? C'est pour cela que vous étudiez le XVI^e siècle ? Qu'est-ce que vous nous préparez ?

J'avais laissé passer ce flot, prêt à raccrocher sans répondre, irrité par les confidences d'Armelle, par cette irruption dans ce qui n'était encore qu'une vague esquisse, l'intuition que ce que nous commençons à vivre, le « choc des civilisations » pour employer la formule convenue et galvaudée que tout le monde réfutait mais employait, s'était produit déjà, et avec quelle intensité, au XVI^e siècle.

J'avais cependant écouté Maria de Ségovie. Elle m'avait distrait et étonné. Elle était informée, perspicace, employant une expression aussi juste que « labyrinthe meurtrier » pour qualifier un siècle impitoyable où les tortures, les bûchers, les crimes, les massacres perpétrés par les uns ou les autres s'étaient succédé.

J'avais été tenté de réciter à cette femme exubérante ces vers d'Agrippa d'Aubigné, le poète protestant rescapé des tueries de la Saint-Barthélemy :

*Les enfants de ce siècle ont Satan pour nourrice
On berce en leurs berceaux les enfants et le vice
Nos mères ont du vice avec nous accouché
Et en nous concevant ont conçu le péché.*

Mais Maria de Ségovie ne m'avait pas paru disposée à m'écouter et j'avais renoncé à l'interrompre, intrigué et séduit, en fait, par son bavardage.

Elle m'avait expliqué qu'elle avait acheté plusieurs pièces du XVI^e siècle, dont elle était sûre qu'elles m'intéresseraient. Elle ne voulait pas les vendre à n'importe qui, à l'un de ces pilleurs d'Histoire, de ces brigands qui ne cherchent qu'à placer leurs dollars, à faire commerce de la mémoire des hommes.

Il fallait, avait-elle insisté, que quelqu'un comme moi redonnât vie à ce passé.

— Avec probité, avait-elle répété.

Elle savait que j'avais, dans mes romans, utilisé les souvenirs d'une famille de nobles provençaux, les Thorenc. Or, ce qu'elle avait acquis provenait de l'un de leurs ancêtres, Bernard de Thorenc, qui avait vécu au XVI^e siècle.

— Je crois aux rencontres que le hasard ou la providence organisent, avait-elle ajouté. Je parlais de mes trouvailles à Armelle qui a sursauté quand j'ai cité le nom de Thorenc. Elle m'a longuement raconté vos romans que je ne connaissais pas. J'ai lu, depuis, tout ce que vous avez écrit sur les Thorenc. Comment aurais-je pu ne pas vous téléphoner ? Vous devez à Bernard de Thorenc de l'attention : il est venu vers moi pour que je le guide vers vous. Vous ne pouvez l'ignorer, refuser. Je vous attends demain au 7, rue de l'Arbre-Sec.

Demain, c'était le vendredi 22 août 2003.

Le vendredi 22 août 1572, il y avait quatre cent trente et un ans jour pour jour, à la fin d'une matinée étouffante – et cela faisait des semaines, comme en cet été 2003, que Paris était écrasé par une chaleur torride –, l'amiral de Coligny, le chef protestant, venait de quitter le palais du Louvre.

Il avait longuement envisagé avec le roi Charles IX les moyens d'apaiser la haine meurtrière qui opposait les catholiques aux protestants, ceux qui s'appelaient avec mépris papistes, huguenots, hérétiques, « mal-sentants de la foi », débauchés ou dévoyés.

J'avais été frappé, ce vendredi 22 août, par la coïncidence des dates et par la découverte de cet ascendant, Bernard de

Thorenc, ancêtre de ces Thorenc – Martial, Louis, Villeneuve, François ou Bertrand Renaud – dont j'avais en effet raconté les vies.

J'avais été flatté aussi par l'insistance de Maria de Ségovie à me solliciter, par l'importance qu'elle paraissait accorder à ma visite.

Mais j'avais été surtout sensible à cette adresse, à cette rue de l'Arbre-Sec, aux événements qu'elle évoquait.

Dans cette rue-là, entre Louvre et Seine, autour de l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, la France s'était jadis déchirée.

Après avoir raccroché sans promettre à Maria de Ségovie que je lui rendrais visite, j'ai feuilleté *Les Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné – encore lui !

J'ai retrouvé ce passage qui n'a cessé de me fasciner et de m'accabler par la force endeuillée avec laquelle il décrit la lutte fratricide entre chrétiens, entre Français :

*Je veux peindre la France une mère affligée
Qui est entre les bras de deux enfants chargée.
Le plus fort, orgueilleux, empoigne les deux bouts
Des tétons nourriciers, puis, à force de coups
D'ongles, de poings, de pieds, il brise le partage
Dont nature donnait à son besson l'usage...
Elle dit : « Vous avez, félons, ensanglanté
Le sein qui vous nourrit et qui vous a portés.
Or vivez de venin, sanglante géniture,
Je n'ai plus que du sang pour votre nourriture.*

Or cette saison de meurtres, de corps égorgés, éventrés, écartelés, dépecés, de femmes violées, d'enfants jetés aux chiens, avait commencé le vendredi 22 août 1572.

Coligny ce jour-là se dirigeait vers la rue de l'Arbre-Sec. À l'angle de cette rue et de la rue de Bétisy se trouvait l'hôtel de Ponthieu, sa demeure.

Il était entouré de gentilshommes protestants.

L'un d'eux lui remet tout en marchant une lettre. Coligny se penche pour la lire et c'est à cet instant qu'éclatent des détonations. Le mouvement en avant de l'amiral lui a sauvé la vie. Le tueur avait visé la tête, mais Coligny n'est blessé qu'au bras gauche et il a l'index arraché.

On l'entraîne dans la rue de l'Arbre-Sec pour le mettre à l'abri.

On se précipite vers la maison d'où sont partis les coups de feu. On découvre une arquebuse encore brûlante au pied d'une fenêtre dont les volets sont entrouverts. On entend le galop d'un cheval. Le meurtrier – un certain Maurevert, spadassin au service du duc de Guise – vient de s'enfuir par l'arrière de la maison qui donne sur le cloître de l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois.

À quelques pas de la boutique d'antiquités de Maria de Ségovie, au n° 7 de la rue de l'Arbre-Sec.

Je me suis immobilisé devant la tête de christ d'une pâleur verdâtre.

Posée sur le tissu de soie rouge, elle paraissait baigner dans son sang. Mais le plus insoutenable, le plus émouvant, c'était le désespoir manifesté par ces paupières baissées, telles celles d'un cadavre dont, d'un geste lent, on a fermé les yeux.

À force de regarder ce visage, de scruter son expression, je compris que l'artiste n'avait pas voulu représenter la mort du Christ, mais un moment d'accablement.

Le Christ ferme les yeux pour ne pas voir ce que les hommes autour de lui accomplissent. Il s'aveugle délibérément, par miséricorde et compassion, afin de ne pas condamner les bourreaux, de ne pas avoir à choisir entre les crimes non plus qu'entre les meurtriers.

Et qui ne l'avait pas été, en ce siècle où les souverains faisaient étrangler ou empoisonner leurs proches ?

Où l'on brûlait des centaines de femmes et d'enfants priant dans leurs lieux de culte, églises ou temples ?

Où les Turcs, quand ils s'emparent de Chypre, possession de Venise, le 1^{er} août 1571, égorgent plus de vingt mille des habitants de Famagouste, la dernière ville à leur résister ?

Ils embarquent sur leurs galères deux mille jeunes femmes destinées aux harems des vizirs et du sultan. Des milliers d'autres ont été violées puis éventrées. Quant aux deux chefs vénitiens, Astor Baglione et Marcantonio Bragadino qui, après avoir longuement combattu, ont capitulé, le premier est coupé en morceaux sur ordre de Lala Mustapha, le commandant des Turcs, et à l'autre, après qu'on l'eut humilié en l'obligeant à ramper devant la tente du chef turc, le dos écrasé par des sacs, on tranche le nez et les oreilles avant de l'écorcher vif. On remplira sa peau de paille, on exposera ce macabre mannequin sur la place de Famagouste, puis on l'accrochera au mât de la galère de Lala Mustapha.

Quelques jours plus tard, le 17 août, l'église Saint-Nicolas de Famagouste sera transformée en mosquée, et son sol lavé avec le sang de chrétiens égorgés dans la même journée de vendredi, jour sacré de l'islam.

Ce vendredi 22 août 2003, je ne pouvais cesser de fixer ce visage de christ aux yeux clos.

— Vous êtes venu, je n'en doutais pas.

La voix claironnante – triomphante, même – de Maria de Ségovie m'a arraché à ma contemplation.

Je me suis tourné et c'est alors que je l'ai vue.

Un étroit bandeau de velours noir couvre son œil gauche.

Je suis si surpris que je recule d'un pas. Elle rit. Ses lèvres d'un rouge incarnat sont soulignées par un mince trait de maquillage noir.

— Espagnole, dit-elle en effleurant du bout des doigts son bandeau. Il y a toujours eu des femmes borgnes à la cour d'Espagne.

Elle hausse les épaules. Elle s'est blessée il y a plusieurs années, en examinant des armes turques. L'œil est infecté.

— Une malédiction ou une vengeance des fils du Prophète après des siècles. Nous les avons chassés d'Europe, ils nous poursuivent de leur haine. Vous ne croyez pas à ces forces souterraines ? Vous êtes français, vous imaginez que l'Histoire est une ligne droite bien dessinée qui va de bas en haut, vers la raison, sans nul mystère.

Sa voix s'est durcie. Elle soulève un peu son bandeau.

Quand elle a perdu son œil, reprend-elle, au lieu de tenter de dissimuler son infirmité elle a décidé de la montrer, ou plutôt de la suggérer.

— Je suis comme Anna Mendoza de la Cerda, princesse d'Eboli, la borgne la plus célèbre d'Espagne, maîtresse de Philippe II, mère de dix enfants, dont un au moins, blond ou roux, bâtard du roi, les autres nés de son mari Ruy Gomez, le confident du souverain. Il couchait au pied du lit de Philippe II. Il était le complice de ses crimes et de ses frasques. Lorsque Ruy Gomez meurt, la princesse se retire dans un couvent des Carmélites. Mais elle rend les nonnes folles par ses extravagances, ses toilettes, ses parfums, ses poudres, ses chiens, ses courtisans, ses domestiques auxquels elle ne renonce pas. Au bout de quelques mois, Thérèse d'Avila la chasse et la princesse d'Eboli choisit pour amant Antonio Pérez, le nouveau conseiller de Philippe II, l'homme le plus avide, le plus tortueux, le plus ambitieux qu'ait jamais compté l'Espagne. Ces deux-là...

Elle penche un peu la tête, soupire, me fixe de son œil droit dont l'ovale est prolongé par une cicatrice de rimmel qui monte jusqu'à la tempe.

— ... ces deux-là sont emportés par une passion ardente. Ils se couvrent chaque jour de cadeaux. Ils ont besoin de cette démesure. Un matin, un certain Escovedo, secrétaire de don Juan d'Autriche...

Elle soupire.

— ... vous connaissez, j'imagine, don Juan, le demi-frère de Philippe II, le bâtard de Charles Quint, le général de la Mer, vainqueur des Turcs à Lépante ? Même un Français ne peut ignorer cela, non ?

Elle me tend la main comme pour s'excuser.

— Un matin, donc, Escovedo surprend les deux amants au lit. C'est un naïf, un imbécile, un vertueux, et sans doute avant tout un envieux. Il s'indigne : « C'est inadmissible, dit-il. Je suis obligé d'en avertir le roi. »

La princesse d'Eboli sort du lit, vêtue seulement de ce bandeau qu'elle portait comme moi sur l'œil gauche qu'elle avait perdu en se battant en duel avec un amant infidèle. Elle

s'avance vers Escovedo et lui crie : « Fais comme tu voudras, Escovedo ! J'aime mieux le derrière d'Antonio Pérez que la personne du roi ! »

Maria de Ségovie répète la dernière phrase et ajoute :

— Philippe II, le fils de Charles Quint : il faut oser, non ?

Elle s'appuie de l'épaule au cadre de la porte d'entrée de sa boutique. Le corps légèrement penché, elle semble ainsi regarder la tête de christ. J'imagine alors qu'il ferme les yeux par pudeur, pour ne pas la juger, la condamner. C'est une grande femme aux épaules et aux bras nus. Son bustier rouge étreint sa peau laiteuse. Elle porte une jupe noire à longues franges. Des lacets de cuir entourent ses chevilles comme des bracelets. Les talons dorés de ses chaussures sont hauts et fins.

Le corps de Maria de Ségovie s'impose sans qu'on songe à s'interroger sur son âge. Trente-cinq ou cinquante ans ? Peu importe. Elle n'est ni jeune ni vieille, ni belle ni laide. Singulière.

Elle se penche davantage.

— Je voulais vous montrer cette tête de christ, dit-elle. J'ai beaucoup d'autres objets, des manuscrits qui ont appartenu à Bernard de Thorenc. Mais ce christ est un signe.

Proche de moi, elle se tient devant cette tête tranchée aux yeux clos.

— *Tu hoc signo vinces*, murmure-t-elle. « Par ce signe tu vaincras. » La devise de l'empereur Constantin, le chrétien. Ce que j'ai appris...

Elle s'adosse à la vitrine comme pour m'obliger aussi à la regarder si je veux contempler la tête de christ. Elle croise les bras, parle d'une voix exaltée.

En lisant les Mémoires de Bernard de Thorenc, elle a découvert que cette phrase était inscrite sur le crucifix. Cette croix — la *Croix de l'Occident*, précise-t-elle — était fixée au sommet du mât de la galère la *Marchesa* sur le pont de laquelle se trouvaient deux cents soldats, et, parmi eux, Bernard de Thorenc, Miguel de Cervantès, oui, l'auteur de *Don Quichotte*, et Benvenuto Terraccini, l'artiste vénitien qui sculpta ce corps, cette tête de christ.

C'était le dimanche 7 octobre 1571 dans le golfe de Lépante.

La *Marchesa* était la première des galères chrétiennes à devoir affronter l'escadre turque commandée par Ali Pacha, non loin d'Ithaque, la patrie d'Ulysse, et face au promontoire d'Actium, là où, en 31 avant Jésus-Christ, la flotte d'Octave avait mis en fuite celle d'Antoine et Cléopâtre.

— À Lépante, tout est signe, ajoute Maria de Ségovie.

J'ai lu de nombreux récits de cette bataille. Je sais ce qu'en dit Cervantès, embarqué sur la *Marchesa* : « En ce jour heureux dont le sort fut aussi sinistre à la flotte ennemie que favorable et propice à la nôtre, je fus présent personnellement à cet événement, rempli de terreur et de volonté... J'ai vu le formidable escadron défait et dispersé, et le lit de Neptune rougi du sang des barbares et des Chrétiens ; la mort courroucée dans sa fureur insensée courant ça et là..., les bruits confus, le vacarme épouvantable, le visage crispé de malheureux qui mouraient entre le feu et l'eau ; les profonds et lamentables soupirs qui s'élevaient des poitrines blessées, maudissant leurs sorts contraires... D'une main j'empoignais mon épée et de l'autre le sang coulait. Je sentais ma poitrine profondément blessée et ma main gauche brisée en mille endroits, mais le contentement qui remplit mon âme fut tel, voyant l'infidèle vaincu par le chrétien, que je ne faisais aucun cas de mes blessures, bien que sous le coup de la douleur j'aie plusieurs fois perdu connaissance... Mais il sied mieux au soldat d'être mort dans la bataille que libre dans la fuite... Les blessures que le soldat porte sur le visage et sur la poitrine sont des étoiles qui guident les autres au ciel de l'honneur et au désir des nobles louanges... »

Je croyais tout connaître et cependant j'écoute Maria de Ségovie. Elle raconte comment la *Marchesa* éperonne la *Sultane*, la galère capitane d'Ali Pacha, et comment le mât central de la *Marchesa* s'abat sur le pont du vaisseau musulman. Les janissaires d'Ali Pacha se précipitent. L'un d'eux tranche d'un coup de hache la tête de christ, la brandit comme un trophée, le signe de la victoire turque, bien que le combat

vienne à peine de commencer en cette aube du dimanche 7 octobre 1571. Mais la mer est déjà rouge de sang.

— Alors, dit Maria de Ségovie, Bernard de Thorenc, suivi par Benvenuto Terraccini, bondit sur le pont de la *Sultane*.

Elle s'interrompt, montre la tête de christ aux yeux clos.

— *Tu hoc signo vinces*, dit-elle à nouveau.

Elle prend ma main, m'entraîne à l'intérieur de la boutique.

J'avance dans la pénombre d'une salle voûtée aux murs de pierres inégales. Je devine, au fond, une porte ouverte sur une galerie plus obscure. C'est de là que vient le souffle humide qui rafraîchit la pièce.

Je distingue, accrochés aux murs, des casques, des glaives, des boucliers et un grand étendard de damas rouge. Je m'approche. Je reconnais les figures brodées du Christ, de saint Pierre et de saint Paul, et, entourant une croix de Malte, blanche, les mots : *Tu hoc signo vinces*.

Le pape Pie V a choisi cette devise, celle de l'empereur Constantin, pour la flotte chrétienne de la Sainte Ligue.

— C'est l'étendard de la *Marchesa*, dit Maria de Ségovie. Bernard de Thorenc l'a repris aux Turcs de la *Sultane*, avec la tête de christ.

Elle m'invite à m'asseoir sur l'un des coffres, s'installe en face de moi dans un fauteuil de bois. Elle montre les objets, les manuscrits, les livres ouverts sur des chevalets.

— J'aime les traces que les hommes laissent derrière eux, murmure-t-elle. Les signes, les symboles qu'ils se sont donnés, pour lesquels ils ont combattu, continuent de vivre. J'aime les lieux qu'ils ont habités. Et vous ?

Elle se lève, appuie ses paumes ouvertes sur les pierres.

— J'ai l'impression que le sang suinte encore. Ici, ici même — elle montre la porte —, dans cette salle, cette galerie qui conduit aux berges de la Seine, on a égorgé des dizaines de gentilshommes protestants, on a violé des femmes, on a entassé des enfants pour aller les noyer dans le fleuve.

Je croyais aussi connaître tout cela, mais en écoutant Maria de Ségovie j'ai l'impression de découvrir pour la première fois ce qu'a été ce XVI^e siècle que j'étudie depuis plusieurs mois.

Maria de Ségovie évoque les haines, les meurtres, ces souverains qui consultent leurs mages, Catherine de Médicis qui ourdit des complots, ordonne à son parfumeur de lui préparer des mixtures avec lesquelles elle empoisonnera ses ennemis. Cette reine noire interroge les miroirs pour y déchiffrer l'avenir. Elle rencontre Nostradamus.

— Les chrétiens ont vaincu les Turcs à Lépante, poursuit Maria de Ségovie, un dimanche 7 octobre 1571, et moins d'un an plus tard, un autre dimanche, celui de la Saint-Barthélemy, le 24 août 1572, ils se sont entre-tués ici, au nom du Christ.

Elle s'interrompt, s'immobilise devant moi.

— Notre siècle va ressembler à celui-là, dit-elle. On tue déjà au nom de Dieu, du Christ et d'Allah.

Elle m'invite à me lever, me guide jusqu'à l'entrée de la galerie noire. J'entends la rumeur sourde du fleuve.

Le dimanche 24 août 1572, raconte Maria de Ségovie, les huguenots qui s'étaient réfugiés là espéraient gagner les berges, y trouver des barques, s'enfuir, échapper aux tueurs qui sillonnaient les rues, traquaient les « mal-sentants de la foi ». On avait blessé puis tué l'amiral de Coligny. Il fallait massacer tous les huguenots pour les empêcher de se venger. Sur ordre du roi et de la reine mère Catherine, le prévôt des marchands avait fait fermer les portes de Paris et arrimer toutes les barques avec des chaînes.

— Ils ont tous été pris ici, égorgés, éventrés, dépecés, noyés.

Elle retourne s'asseoir.

— Une seule femme, Anne de Buisson, a survécu, ajoute-t-elle.

Elle tend le bras, montre un livre.

— Plus tard, Anne a raconté ce qu'elle a vécu. Huguenote, elle s'était convertie. Si Paris vaut bien une messe, sa vie à elle valait davantage, non ?

Maria écarte les bras. La peau sous ses aisselles est flasque et fripée. C'est comme si, tout à coup, son corps vieilli et las passait aux aveux.

Elle surprend mon regard, se lève, se dirige vers la vitrine tout en continuant de parler.

Elle a, dit-elle, trouvé le manuscrit d'Anne de Buisson dans le legs Bernard de Thorenc.

— Peut-être l'a-t-il sauvée ? peut-être se sont-ils aimés ?

Elle me tourne le dos, se penche vers la vitrine.

— Il faut écrire leur histoire, dit-elle.

Elle se redresse et s'avance vers moi, portant dans ses mains cette tête de christ aux yeux clos.

— Ces temps-là reviennent, murmure-t-elle. On veut à nouveau décapiter le Christ !

PREMIÈRE PARTIE

Lépante est le plus retentissant des événements militaires du XVI^e siècle en Méditerranée [...]. L'enchantement de la puissance turque est brisé.

Fernand Braudel.

1.

Moi, Bernard de Thorenc, je commence à écrire, en implorant la miséricorde de Dieu, le récit de ma vie.

J'ai pris cette décision hier après que Vico Montanari, mon vieux compagnon, m'eut annoncé que Philippe II, roi des Espagnes, avait été rappelé à Dieu le 13 septembre de l'année 1598.

Nous étions le 7 janvier, jour anniversaire de ma naissance, il y avait soixante et douze années.

Car j'ai vu le jour en 1527, la même année que Philippe II. Mon père avait paru fier et heureux de cette coïncidence qui me plaçait, à l'en croire, sous les mêmes auspices glorieux que le fils de l'empereur Charles Quint.

Mais alors sa mort scellait aussi ma vie.

Et que la nouvelle de ce décès m'ait été donnée dans la même salle où j'étais né m'a paru le signe que Dieu, dans Sa bonté, m'avertissait. Il n'avait pas voulu me saisir par surprise, me laissant ainsi le temps de me préparer à comparaître devant Lui.

J'ai voulu connaître, comme on se regarde dans un miroir, les derniers moments du roi Philippe II, dont Montanari avait été le témoin. Ambassadeur de la république de Venise auprès du souverain, j'ai pensé qu'il n'ignorait rien des détails de l'agonie du souverain.

Mais il a paru ne pas entendre mes questions alors même qu'aux coups d'œil qu'il me lançait et à la manière dont il détournait le regard j'étais sûr qu'il avait perçu mon impatience et en avait deviné les raisons. La mort de Philippe II annonçait la mienne, ses souffrances préfiguraient celles que j'allais devoir affronter.

Pourtant, au lieu de répondre à mon attente, Montanari s'est attardé à décrire les obstacles qu'il avait rencontrés tout au long de son voyage, lequel avait duré plus de trois mois.

Penché en avant, les pieds contre la cheminée, mains tendues au-dessus des flammes, il m'a expliqué qu'il avait quitté le palais de l'Escurial dès le lundi 14 septembre. Il s'était rendu à Barcelone afin d'embarquer sur un navire qui l'eût conduit au plus vite jusqu'à Venise. Mais aucun capitaine n'était disposé à prendre la mer ne fût-ce que pour voguer jusqu'à Gênes. Tous craignaient les tempêtes d'un automne précoce et les pirates barbaresques, toujours à l'affût, quelle que fût la saison.

Montanari avait donc été contraint d'emprunter la voie terrestre.

La neige tombée tôt avait rendu le franchissement des Pyrénées difficile. Des pluies torrentielles l'avaient contraint à séjourner longuement à Montpellier, puis à Nîmes. Une fièvre maligne l'avait terrassé en Avignon où il avait dû demeurer plusieurs semaines isolé, accusé de répandre les miasmes de la peste atlantique dont on savait qu'elle ravageait Tolède et Séville, Valladolid et Madrid, et à laquelle on imputait la mort du roi Philippe II.

Montanari avait dû fuir la ville pour échapper à une foule menaçante qui voulait incendier l'auberge où il était descendu.

Affaibli, il avait cheminé lentement. Le temps, tout au long de la route d'Avignon à Apt et Draguignan, était aux bourrasques et aux nuits glaciales.

Parvenu à Grasse, il s'est souvenu que ma demeure était située à quelques heures de marche, le long de la vallée de la Siagne, et, au début de l'après-midi de ce 7 janvier 1599, il a frappé à la poterne du Castellaras de la Tour.

Le vent soufflait en rafales, ployant les arbres nus, repoussant la neige contre les murailles, comblant les fossés, hurlant comme une horde de loups affamés.

Je n'ai d'abord reconnu que la voix grave et le regard voilé de Vico Montanari.

J'ai aussitôt serré contre moi son corps de vieil homme. Il grelottait et j'étais ému au souvenir de la vigueur du jeune soldat qui, sur le pont de la galère la *Marchesa*, avait vu avec moi la flotte turque d'Ali Pacha surgir dans la lumière grise de l'aube, sur cette mer Ionienne encore noire mais que le combat

allait teinter de rouge. Je l'avais retrouvé à Paris, ambassadeur de la sérénissime République. C'était alors un homme dans la force de l'âge et durant les journées sanglantes de la Saint-Barthélemy il m'avait ouvert sa porte.

Mais nous étions devenus vieux.

Cependant que les valets l'aidaient à ôter son long manteau au col de fourrure, puis ses bottes, il murmura :

— Le roi Philippe est mort.

Peut-être a-t-il cru que je n'avais pas entendu, car il a répété d'une voix forte :

— Le roi de notre jeunesse héroïque, le fils de l'empereur Charles Quint, le roi de Lépante a été rappelé à Dieu !

J'ai reculé comme si j'avais craint que cette nouvelle, telle une maladie, ne me pénètre et me terrasse.

À cet instant, j'ai compris que l'heure de ma mort était venue et qu'il fallait que je me prépare, par la confession de toute ma vie, à comparaître devant Dieu.

Je l'ai invité à me suivre dans la chapelle, à quitter cette grand-salle où le feu flambait, illuminant de ses hautes flammes les murs de pierre.

J'étais né là, devant cette cheminée, entouré de mon père Louis, de mon frère Guillaume et de ma sœur Isabelle. On m'a raconté que notre confesseur, un jeune moine dominicain, Verdini, et le médecin Salvus tenaient chacun l'une des mains de ma mère. La pauvre femme geignait, le visage couvert de sueur. Dieu n'avait pas voulu qu'elle survécût à ma naissance.

J'ai guidé Montanari jusqu'à l'autel.

Nous nous sommes agenouillés épaule contre épaule, comme nous l'avions fait sur le pont de la *Marchesa*, en cette aube du 7 octobre 1571, la tête levée vers le crucifix qui couronnait le grand mât de notre galère. Près de nous se tenaient, priant avec la même ferveur, Benvenuto Terraccini, le Vénitien qui avait sculpté ce christ en croix, et Miguel de Cervantès, l'Espagnol, qui tremblait de fièvre mais avait tenu à prendre sa place parmi les soldats afin de combattre les infidèles.

Lorsque les gardes-chiourme avaient commencé à crier, à frapper pour que les rameurs accélèrent la cadence, nous nous

étions redressés, nous portant tous vers la proue de la *Marchesa* afin de pouvoir bondir sur l'une des galères musulmanes que nous allions éperonner.

Ce fut la *Sultane*, la galère capitane d'Ali Pacha. Notre grand mât brisé par la canonnade s'était effondré sur le pont ennemi et il m'avait semblé que mes os craquaient avec lui.

Lorsque j'ai vu un janissaire trancher d'un coup de hache la tête du christ, j'ai sauté à bord de la *Sultane* avec Terraccini et Montanari à mes côtés.

C'était il y a près de trois fois dix ans, à la bataille de Lépante.

Nous avons prié dans ma chapelle pour le salut du roi Philippe.

Puis Montanari s'est avancé jusqu'à l'autel et a contemplé longuement cette tête de christ que j'avais placée à droite du tabernacle, sur l'étendard de damas rouge, celui qui flottait à la poupe de notre *Marchesa* et qui portait la devise : *Tu hoc signo vinces* ainsi que, brodées, les figures du Christ, de saint Paul et de saint Pierre.

Montanari s'est signé puis a placé ses mains sur mes épaules.

— Le voyage jusqu'ici a été long, m'a-t-il dit.

Ce faisant, il m'a semblé qu'il parlait aussi de toutes ces années écoulées depuis ce matin du 7 octobre, quand notre galère doubla la pointe de Scropha et que nous découvrîmes, venant de Lépante, occupant presque toute l'étendue du golfe de Patras, les vaisseaux musulmans d'Ali Pacha.

Nous sommes sortis de la chapelle et nous sommes installés devant la cheminée, dans la grand-salle.

— Philippe II est donc mort ! ai-je lâché.

J'attendais avec anxiété que Montanari me parlât de l'agonie du souverain, mais il a commencé le récit de son long voyage, et ce n'est qu'au moment où le rougeoiement des braises éclairait seul la pièce et que le froid commençait à peser sur nos épaules qu'il a murmuré :

— Le corps du roi était couvert d'abcès, de plaies, de sang, et cela a duré cinquante-trois jours.

J'ai écouté Vico Montanari.

Il décrivait un calvaire, ne m'épargnant rien.

J'ai vu les abcès qui, gros comme des œufs, gonflaient à la pliure des genoux, à l'aine, sur la poitrine et le cou de Philippe II. J'ai fermé les yeux quand le chirurgien les a fendus de la pointe de son scalpel.

J'ai vu le corps du souverain s'enfler comme une outre tandis que ses mains et ses pieds, son visage se desséchaient, la peau pareille à un parchemin usé qu'un faux mouvement suffit à déchirer.

Mais le fils de Charles Quint, qui avait régné sur Bruxelles, Milan et Naples, sur Lisbonne et le Nouveau Monde, ne bougeait plus. Ses chairs couvertes de poux grouillaient de vers. Pour tenter de vidanger les pourritures qui s'accumulaient dans son ventre, il avait fallu crever le lit afin que les déjections s'écoulent, puisque son corps, réduit à l'état de plaie purulente, ne pouvait plus ni se mouvoir ni être soulevé.

Il avait fait placer près de son lit un cercueil tapissé de satin blanc et exigé qu'on en préparât un autre, en plomb, dans lequel on coucherait son cadavre qu'il ne faudrait ni autopsier ni embaumer.

On veillerait seulement à ce que ses bras soient repliés sur sa poitrine et à ce qu'il tînt dans sa main le simple crucifix de bois qu'avait serré entre ses doigts morts l'empereur Charles.

Aux premiers jours de sa maladie, Philippe avait voulu qu'on ouvrît le cercueil de l'empereur pour qu'on s'assurât que c'était bien ainsi, bras croisés sur la poitrine, qu'avait été inhumé son père.

J'écoutais.

Je me souvenais du roi des Espagnes, droit dans son armure aux rivets d'or. Colliers et bijoux, foulards et dentelles rehaussaient le noir métal.

Je m'étais incliné devant le souverain dont je partageais alors la jeunesse. D'une extrémité du monde à l'autre il combattait pour Dieu et l'Église.

J'avais voulu le servir.

Pour lui, j'avais lutté contre les Maures, les Turcs et les hérétiques.

J'avais osé parfois croiser son regard, j'en avais saisi le bref éclat quand il dévisageait une femme.

Et lui qui décidait d'un mot du sort de peuples entiers était devenu cette chair gangrenée livrée à la vermine.

Quels péchés avait-il donc commis pour que Dieu le soumit à une telle torture ?

J'ai interrompu Montanari.

Toute ma vie, lui ai-je rapporté, j'avais défendu l'honneur de Philippe II. J'avais combattu ses ennemis, même quand ils appartenaient à ma propre famille. Je n'avais jamais cru à leurs accusations. Je leur avais fait rendre gorge chaque fois que je les entendais prétendre que Philippe II avait été un frère incestueux, qu'il avait ordonné l'assassinat de son fils, don Carlos, et fait empoisonner son frère don Juan, notre grand général de la Mer, qui avait commandé la flotte chrétienne à Lépante et dont j'avais pu admirer le courage, l'enthousiasme et l'élégante beauté.

Avais-je eu tort de croire aveuglément et si longtemps en la vertu du roi ?

Cette si longue et cruelle agonie n'était-elle pas le châtiment infligé par Dieu à un coupable ?

Montanari m'a écouté puis s'est levé. Il a tisonné le feu, faisant jaillir une myriade d'étincelles, redonnant vie aux braises que des flammèches bleutées, tout à coup, embrasèrent.

— Dieu n'ignore rien, a-t-il murmuré. Mais qui peut prétendre connaître Ses intentions ?

Il a rapproché son fauteuil du foyer puis s'y est à nouveau assis.

— Mais peut-être Dieu s'est-Il désintéressé de nous ? a-t-il poursuivi. Peut-être nous a-t-Il abandonnés aux forces cachées de la nature ? Et sommes-nous pour Lui, depuis que nous avons péché, semblables à des vers ou à des rats ? Que nous soyons galériens, ambassadeurs ou rois, notre vie est aussi vaine que la leur.

Il a entrecroisé ses doigts comme pour une prière.

— Mais je parle comme un hérétique, a-t-il ajouté. On brise les os, on étrangle, on arrache la langue, on brûle pour moins que ça ! Mais si Dieu nous ignore, quelle folie que de vouloir partager les hommes en bien ou mal-sentants de la foi !

Il a placé ses mains au-dessus des flammes.

— Sur le pont de la *Marchesa*, comment aurais-je imaginé qu'un jour j'en viendrais à penser cela ? a-t-il soupiré. Mais est-ce que je le pense ? Je suis ambassadeur de la sérénissime république de Venise. J'exécute les instructions que me donnent le doge et le Grand Conseil. Il faut que j'obtienne le droit pour nos galères de naviguer librement afin de transporter nos futaines, notre cuivre, notre étain, nos armes, les épices, les drogues, le coton, le poivre. Voilà ce qui compte. Pour le reste...

Il m'a tapoté le genou.

— Le roi des Espagnes est mort. Et chaque homme, toi, moi, le suivra un jour dans la tombe. Dieu seul choisit l'instant et les circonstances. Il faut se tenir prêt.

Après un silence, Montanari a repris son récit. Philippe II avait voulu rassembler autour de son lit ses enfants, l'infante Isabelle et son fils Philippe, appelé à lui succéder. Les ambassadeurs et les grands du royaume avaient été conviés à cette entrevue.

— J'étais là, a narré Montanari. L'odeur, malgré les parfums, était fétide. Nous tenions tous un mouchoir plaqué sur notre visage. On craignait qu'en pourrisant le corps du roi ne répande les germes de la mort. Philippe II avait le visage et les mains dévorés de plaies. D'un mouvement de tête, il appela l'un des médecins, exigea que l'on découvrît son corps. C'est alors que nous avons vu les boursouflures, le sang et le pus mêlés qui dessinaient des auréoles jaunâtres sur la peau et les draps.

« Le souverain s'est quelque peu redressé et les médecins l'ont soutenu. Il a dit d'une voix étouffée : « Voyez, vous, mon fils, et vous qui représentez les rois et les puissances terrestres, voyez ce qu'il reste des grandeurs de ce monde quand Dieu a décidé que l'heure du jugement avait sonné. Méditez sur l'état de mon corps. Voyez ce que c'est que la mort quand elle est à l'œuvre. N'oubliez jamais cela quand vous parlez au nom de vos

rois, et vous, mon fils, puisque demain vous allez régner, souvenez-vous où mène le chemin des grandeurs, souvenez-vous de mon corps ! »

« Il est retombé, mais il a continué de murmurer, et jusqu'aux tout derniers instants, quand il a réclamé qu'on approche de ses lèvres le crucifix qui avait appartenu à son père, il n'a jamais fermé les yeux.

« On a placé dans sa main gauche un cierge allumé bénit au couvent de Montserrat. La droite tenait le crucifix. Ses yeux ne se révulsèrent qu'à l'aube, quand commença la première messe chantée.

« Ainsi est mort le roi des Espagnes, ce dimanche 13 septembre 1598.

Montanari s'est levé.

Il voulait repartir dès le lendemain matin. Il devait faire au doge et au Grand Conseil de la République le récit de cette agonie et rapporter ce qu'il savait du caractère et des projets du nouveau souverain, Philippe III.

Je l'ai accompagné jusqu'à sa chambre puis suis retourné dans la chapelle où je me suis agenouillé.

Montanari m'avait dit que durant plusieurs jours Philippe II s'était confessé, implorant le pardon de Dieu pour les fautes qu'il avait commises.

Il me fallait agir de même, dire ce que j'avais fait de ma vie.

J'ai pris dans mes mains la tête du Christ posée sur l'autel, puis l'ai portée dans ma chambre et placée sur ma table de travail.

C'est devant le Christ aux yeux clos que j'ai décidé d'écrire ma confession.

2.

Je Vous regarde, Seigneur.

Lorsque j'ai découvert pour la première fois votre visage tel que Benvenuto Terracini l'avait sculpté, je n'ai pu cacher mon étonnement, ma déception et même ma colère.

J'étais sur le pont de la *Marchesa*, la galère que commandait un vieux capitaine vénitien, Ruggero Veniero, au visage couturé et au corps voûté. Il avait combattu les infidèles à Tunis, à Rhodes, à Chypre et à Corfou. Il se tenait sur le château arrière, debout entre les deux fanaux, décrivant d'un large mouvement du bras la rade et le port de Messine où, serrées les unes contre les autres, les coques des navires de la Sainte Ligue commençaient à s'entrechoquer, car ce 15 septembre 1571 le vent se levait.

Veniero nous avait fait aligner de la poupe à la proue. Nous étions plus de deux cents soldats et marins, épaule contre épaule, le visage tourné vers lui qui nous haranguait, mêlant le vénitien et l'espagnol. Le poing levé, il maudissait les infidèles, ces bourreaux cruels dont il fallait nettoyer le ciel et la terre.

— Jamais, avait-il dit, autant de navires n'ont été rassemblés depuis le temps d'Octave, d'Antoine et de Cléopâtre.

Il avait montré les mâts et les étraves, les éperons qui prolongeaient les proues, tout ce bois et ce fer de nos navires qui cachaient la mer.

Il avait saisi les franges de l'étendard de damas rouge hissé à la poupe et il avait répété : *Tu hoc signo vinces*. « Par ce signe tu vaincras. »

Nous nous étions agenouillés et nous avions prié, écoutant Veniero nous rappeler que la flotte turque était invaincue. Ali Pacha avait réuni au moins cent quatre-vingts galères à Lépante et le combat serait le plus grand à s'être livré sur mer depuis la venue du Christ.

Nous allions décider du sort du monde chrétien.

— Avec l'aide de Dieu, nous materons ces chiens ! avait-il crié.

Il s'était redressé et sa voix s'était faite plus forte au fur et à mesure qu'il comptait les navires tout en nous les montrant du bras tendu. Il avait désigné d'abord les cent six galères vénitiennes et les six énormes galéasses, des forteresses de mer, elles aussi armées par la Sérénissime. Puis salué les quatre-vingt-dix galères espagnoles et les douze pontificales, ainsi que ces trente navires ronds, les naves, dont les canons briseraient les coques des galères infidèles.

Près de cent mille hommes, soldats, marins, rameurs enchaînés à leurs bancs, s'affronteraient.

— Il faut noyer ces rats, avait continué Veniero.

Ils souillaient le tombeau du Christ, avaient mis à sac Budapest et menacé Vienne. Ils avaient assiégié les forteresses de Corfou et de Kotor. Ils avaient conquis Chypre et massacré ceux de ses habitants qu'ils n'avaient pas réduits en esclavage. Ils devenaient chaque jour plus audacieux, poursuivant les navires chrétiens jusqu'au fond de l'Adriatique, dévastant les villes et les villages côtiers, pillant, violant, raflant les hommes, les femmes, les enfants. Et ils martyrisaient aussi des dizaines de milliers de chrétiens emprisonnés à Alger, Tunis, Constantinople. Les femmes étaient enfermées dans les harems des sultans, des beys et des vizirs, les enfants livrés aux vices de leurs maîtres, les hommes battus, mutilés, écorchés vifs, réduits à n'être que des galériens, torturés au moindre soupçon de rébellion ou à la première tentative de fuite.

— Nos frères attendent que nous brisions leurs chaînes, comme l'empereur Charles Quint l'a fait pour des milliers d'entre eux lorsqu'il a conquis Tunis.

Veniero avait secoué la tête, fermé les yeux, dit lentement qu'il avait été de ce combat-là dans son extrême jeunesse.

— Qui n'a vu de ses yeux ce que les infidèles infligent aux chrétiens ne peut imaginer ce qu'est l'enfer, avait-il ajouté.

J'avais vu, Seigneur ! C'est pour cela que je voulais vaincre, pour cela que je priais en écoutant Ruggero Veniero.

Ce faisant, je me préparais à mourir plutôt que de connaître à nouveau l'humiliation de l'esclavage, l'effroi qui glace à chaque instant, cette torture de l'âme plus douloureuse encore que celle qu'endure le corps.

Veniero avait saisi à deux mains la balustrade qui entourait le château arrière de la *Marchesa*. Sa silhouette noire s'était arc-boutée comme s'il avait dû affronter une bourrasque.

— Honte à ceux qui ne combattent pas à nos côtés ! avait-il lancé. Que Dieu les juge pour ce qu'ils sont, des renégats !

J'ai baissé la tête, Seigneur !

Le roi de France était mon suzerain. Mon père était mort pour lui et mon frère Guillaume l'appelait le Très Chrétien.

J'avais su dès l'enfance, par notre confesseur le père Verdini, qu'ils avaient accepté toutes les missions que le roi leur avait confiées.

— Ils se damnent, m'avait répété le père Verdini. Un monarque n'est légitime et on ne lui doit obéissance que s'il se met au service de Dieu, de la sainte Église et de son chef, le souverain pontife. Prions pour votre père et votre frère, Bernard, implorons le Seigneur qu'il les éclaire et leur montre le chemin !

Mon père et Guillaume s'absentaient souvent du Castellaras de la Tour pour plusieurs mois, me laissant seul avec le père Verdini, le médecin Salvus et ma sœur Isabelle.

Parfois je surprenais les propos qu'échangeaient le médecin des âmes et celui des corps. Selon Salvus, mon père et mon frère étaient ensorcelés. Le roi et ses empoisonneurs leur avaient fait oublier leurs devoirs de chrétiens. Ils étaient aveuglés. Ils plaçaient la fidélité à la couronne et au royaume au-dessus des exigences de la foi.

Je devais, moi, racheter leurs fautes, servir le roi des Espagnes qui défendait la chrétienté contre les musulmans, la Juste Foi contre les mécréants. Moi, cadet des Thorenc, je devais être capable de me dresser contre le monarque qui trahissait sa foi en ayant partie liée avec les infidèles et les hérétiques. Je devais me séparer des miens qui le suivaient.

Il faudra, Seigneur, que je fasse une confession détaillée de ce que mon père, mon frère et jusqu'à ma sœur Isabelle appelaient ma félonie, et que le père Verdini nommait fidélité à Dieu et à la sainte Église.

Plus tard, à Alger, où je fus captif des infidèles durant plusieurs années, j'appris à être d'abord chrétien avant d'être sujet du roi de France.

Je découvris que, pour les infidèles, quelles que fussent nos origines, vénitiennes ou espagnoles, françaises ou génoises, nous étions des misérables dont la vie ne valait pas plus qu'un grain de sable. J'ai vu des hérétiques empalés, d'autres, adeptes de la secte luthérienne, ont eu devant moi les oreilles et le nez tranchés comme s'ils avaient été de bons chrétiens, non des « mal-sentants de la foi ».

Les musulmans ne préservait la vie que de ceux dont ils espéraient tirer bonne rançon.

Peut-être, Seigneur, est-ce le souvenir de ce que j'ai vécu et appris au long de ces années passées dans les prisons et les chiourmes musulmanes qui a fait qu'avec le temps, à la fin de ma vie, j'ai rejoint le parti de la paix entre chrétiens et retrouvé ainsi le service de mon roi ?

Mais, ce 15 septembre 1571, à Messine, j'avais honte que le capitaine Ruggero Veniero ne pût montrer, parmi la flotte de la Sainte Ligue, une seule galère du roi Très Chrétien. Parmi les cent mille hommes qui allaient prendre la mer au nom du Christ, nous n'étions que quelques-uns à être venus du royaume de France.

L'un d'eux, Enguerrand de Mons, se trouvait à bord de la *Marchesa*.

Lorsque je m'étais présenté à Ruggero Veniero, il se trouvait à la droite de notre capitaine. Il portait la cape blanche à croix rouge des chevaliers de Malte et dominait Veniero de la tête et des épaules. Il avait fait mine de ne pas me reconnaître alors que nos routes s'étaient déjà croisées à maintes reprises.

Nous nous étions battus sur les berges de notre rivière, la Siagne. Plus aguerri et plus agile que moi, il me rossait, me traitant de mécréant, de félon, d'hérétique, de renégat. Il me laissait pantelant, couché au milieu des branches cassées, puis il regagnait la rive droite de la Siagne. Là s'étendait, jusqu'à Draguignan, Lorgues et Montauroux, la seigneurie des Mons, alors que nos propres terres couvraient la rive gauche de la rivière, d'Andon à Saint-Vallier, de Cabris à Grasse.

La demeure des Mons, qu'on appelait la Grande Forteresse, surplombait la rivière et faisait face à notre Castellaras de la Tour.

Nos familles étaient rivales, ennemis, même, et j'avais d'abord relevé le gant, voulant moi aussi terrasser celui des Mons que la volonté de Dieu avait placé en face de moi.

C'était Enguerrand de Mons. Et mon père comme mon frère me félicitaient de mon intrépidité.

Mon père me racontait comment les Mons avaient toujours trahi le roi de France, cherchant protection auprès du duc de Savoie dont les États s'étendaient jusqu'au Var et qui régnait sur Nice.

Les Thorenc, au contraire, avaient défendu les droits du roi Très Chrétien en harcelant les Mons et le duc de Savoie.

— Le duc et les Mons sont les hommes liges de Charles Quint et de Philippe II ! s'emportait mon père.

Il me racontait comment il avait accompagné le roi François à Madrid, là où Charles Quint le retenait prisonnier. Il avait fallu rassembler une rançon d'un million deux cent mille écus d'or pour que l'empereur libérât le roi de France, exigeant pour garantie du paiement que lui fussent livrés les fils de ce dernier.

Cette humiliation infligée au roi de France jamais ne pourrait être oubliée, répétait mon père. Le roi des Espagnes, comme ceux qui le servaient et qui avaient déjà été les hommes liges de Charles Quint, seraient toujours nos ennemis. Pour les combattre, on pouvait s'allier avec le diable. Et j'avais entendu mon père déclarer : « Tout ce que l'on pourra susciter et entretenir de grabuge dans les États d'Espagne et parmi les alliés de Philippe sera à l'avantage du roi de France et devra être accompli. »

Seigneur, je le confesse, j'ai d'abord endossé moi aussi cette querelle et je me suis tenu en embuscade, avec quelques serviteurs, sur les sentiers qui longeaient la Siagne, guettant Enguerrand de Mons et les siens, bondissant sur lui, le traitant d'Espagnol et de traître.

Puis j'ai écouté le père Verdini, et Salvus, notre médecin, notre mage.

Nous marchions à travers la forêt qui domine le Castellaras de la Tour. Le père Verdini m'expliquait en quoi la loi divine est supérieure à celle des royaumes et des fiefs. En quoi elle s'impose à tous.

Est-ce que je savais que le roi Très Chrétien, François I^{er} – « Dieu veuille lui dessiller les yeux ! » –, avait envoyé plusieurs ambassades auprès des Turcs ? Il avait passé alliance avec le sultan pour combattre les Rois Catholiques. Est-ce que je comprenais qu'ainsi il perdait la protection de Dieu et devenait l'égal d'un mécréant, d'un renégat ?

Verdini et Salvus posaient leurs mains sur mes épaules. Il me fallait du courage, disaient-ils. Ils ne doutaient pas que j'en ferais preuve. J'étais celui que Dieu avait choisi pour sauver l'honneur des Thorenc, pour arracher leur lignée à ce bourbier où ils avaient suivi le roi de France.

Verdini murmurait que Louis de Thorenc et Guillaume, mon père et mon frère, s'étaient rendus dans les terres infidèles, à Alger et à Constantinople, pour présenter les propositions d'alliance du roi de France afin de mener la guerre en commun contre le roi des Espagnes, défenseur de la sainte Église.

Pouvais-je accepter cela ?

Mon père et mon frère avaient quitté le Castellaras de la Tour. J'avais le sentiment d'avoir été abandonné. Lorsque mon confesseur et notre médecin me proposèrent de me rendre à la Grande Forteresse afin d'y sceller la paix avec les Mons, je les y suivis.

C'est là que j'appris qu'Enguerrand de Mons avait gagné l'île de Malte était devenu l'un des chevaliers de l'ordre.

J'ai envié son sort, rêvé de l'imiter, et j'ai défié mon père, à son retour, lui révélant que j'avais choisi de servir ceux qui défendaient la sainte Église et la Juste Foi, non ceux qui faisaient alliance avec les infidèles.

Il m'a souffleté. Il a hurlé que j'étais non seulement félon à l'égard de mon suzerain, mais traître à notre famille.

Mais j'étais à l'âge où l'on n'entend pas les mots d'un père. J'avais choisi. Je voulais racheter, par mes actions, les péchés de mon roi et de mon père.

Je n'ai pas dévié de cette route, Seigneur, durant la plus longue partie de ma vie, et ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai choisi un autre chemin.

Mais toujours pour Vous, Seigneur.

Le 15 septembre 1571, à Messine, j'écartai de mon âme tous les doutes. J'étais un soldat de la Sainte Ligue. J'allais prendre la mer pour combattre la flotte des infidèles. J'allais libérer ceux des chrétiens qui souffraient dans leur chair de la cruauté de leurs maîtres musulmans. Je pouvais exhiber les cicatrices laissées par leurs tortures.

Tel était le devoir. Et quand le capitaine Veniero a répété : « Maudits soient les renégats qui déchirent le corps du Christ et sont les alliés de ses persécuteurs et des infidèles ! » je n'ai pas osé regarder Enguerrand de Mons, qui se trouvait à quelques pas. J'ai baissé la tête.

À cet instant, la voix de Ruggero Veniero, qui devait vouer à l'enfer tous ces félons de Français, ce roi Très Chrétien qui avait refusé de se joindre à la Sainte Ligue, a été recouverte par les chants de la procession qui s'avancait sur la jetée.

Ce fut un effet de Votre miséricorde, Seigneur !

Deux soldats espagnols et deux marins vénitiens marchaient en tête, portant le crucifix que nous devions hisser, avant d'appareiller, au sommet de notre grand mât.

Des moines suivaient, chantant des psaumes, puis venaient les arquebusiers et, derrière eux, la foule en prière des habitants de Messine.

J'étais proche de la passerelle et au moment où les soldats la franchissaient malaisément, soulevant le crucifix puis l'inclinant pour qu'il pût passer entre les cordages, j'ai pu voir Votre visage, Seigneur.

Je Vous répète, Seigneur, mon étonnement, ma déception et même ma colère. En cette veille de bataille, la plus grande, celle qui devait enfin faire plier le genou aux musulmans, j'aurais voulu que Vous soyez, Seigneur, dans la gloire de la Résurrection, rayonnant de la joie de la Victoire. Et je Vous ai vu souffrant, plein de compassion pour ceux qui Vous avaient trahi et qui Vous suppliciaient.

J'ai pour la première fois, Seigneur, douté, en Vous voyant, de la justesse de notre guerre.

Ne la vouliez-Vous pas, puisqu'elle Vous faisait à ce point souffrir ? Allions-nous une nouvelle fois être vaincus par les fils du Prophète, et des milliers d'entre nous allaient-ils, comme moi jadis, subir la loi cruelle des infidèles, devenir leurs esclaves, le jouet de leur cruauté ?

J'en ai voulu au jeune homme qui s'agenouillait près de moi et me chuchotait qu'il avait sculpté Votre corps et Votre visage, qu'il se nommait Benvenuto Terraccini et était citoyen de la sérénissime république de Venise.

J'ai déversé sur lui mes reproches.

Notre Christ aurait dû brandir le glaive du châtiment et de la victoire. C'était un Christ combattant que nous voulions pour signe : *Tu hoc signo vinces...* Les larmes pouvaient-elles nous guider dans le combat contre les galères d'Ali Pacha ?

Benvenuto Terraccini a seulement murmuré que sa main n'avait été qu'un outil, qu'elle avait tenu le ciseau à bois mais qu'elle s'était dirigée seule, qu'il n'avait fait qu'obéir à cette volonté qui lui ordonnait de clore les yeux du Christ, de creuser de rides son visage, de laisser deviner le sillon des larmes, d'exprimer ainsi la souffrance et la compassion.

— *Tu hoc signo vinces...* Je ne doute pas, avait-il ajouté, que ce Christ et sa douleur nous conduisent à la victoire. Et je suis venu non pour pleurer, mais pour combattre.

Vico Montanari, le Vénitien avec qui je partageais le réduit qui, le long de la coque, vers la poupe, était réservé aux officiers, s'est alors penché vers moi.

— Dieu nous voit, a-t-il dit. Il veut notre victoire. Il sait aussi que beaucoup d'entre nous rougiront la mer de leur sang. Mais compassion n'est pas reddition.

Vico Montanari s'était redressé et avait contemplé la flotte rassemblée.

De chaque navire s'élevait un chant, une prière. Don Juan d'Autriche, notre général de la Mer, allait d'une galère à l'autre, saluant les capitaines, s'agenouillant quelques instants aux côtés des marins et des soldats, promettant aux galériens chrétiens la liberté s'ils combattaient courageusement. Il était prêt à les débarrasser de leurs chaînes et, quand la bataille serait engagée, à leur faire distribuer haches, épées et coutelas.

Plus tard, alors que les charpentiers et les gabiers agrippés aux cordages clouaient le crucifix à la pointe du grand mât de la *Marchesa*, Vico Montanari m'a longuement parlé.

C'était un homme maigre au visage étroit et osseux. Ses yeux bleus, qui semblaient percer sa peau mate, étaient presque cachés sous des sourcils noirs et touffus. Sa voix était sèche, ses phrases courtes, hachées par des silences, comme s'il avait hésité à poursuivre ou avait voulu que l'on pesât à leur juste poids chacun des mots qu'il avait prononcés.

Il avait commencé par se présenter. Il arrivait de la cour de France qu'il avait quittée malgré les objurgations d'Orlandi, l'ambassadeur de la Sérénissime, dont il était le conseiller le plus écouté. Il avait voulu rejoindre le vieux capitaine Veniero, l'un des proches de sa famille, être à ses côtés lors de cette bataille. Et, pourtant, il n'était pas homme à croire qu'elle provoquerait la chute de l'Empire ottoman. Il avait vécu dans de nombreux comptoirs vénitiens tout autour de la Méditerranée. Il avait représenté la République à Constantinople. Il parlait le turc. Il avait lu le Coran.

— Nous, Vénitiens, sommes les seuls chrétiens à connaître vraiment les infidèles. Ils ne peuvent plus nous abuser. Nous les avons vus vivre et prier. Nous savons comment ils tuent et comment ils jouissent de la souffrance de leurs victimes. Le roi

de France, ses courtisans et même ses ambassadeurs auprès du sultan ignorent tout du plaisir qu'éprouvent les infidèles à faire le mal. Le roi François imagine qu'il va se servir des Turcs dans la lutte de son royaume contre celui d'Espagne. Il se trompe. Les infidèles le mèneront comme un cheval au manège. Ils sont retors, sûrs d'eux-mêmes comme nous ne le sommes plus. Notre religion se brise en deux : papistes contre huguenots.

L'Empire chrétien s'est émietté en nations rivales. La religion des infidèles est un bloc intact. De la Perse à Budapest, d'Alger à Chypre, de Kotor à Jérusalem, le sultan Selim II règne sans partage sur ses sujets. Et les fait écorcher ou empaler s'ils se rebellent.

Montanari avait attendu que cessent les acclamations des soldats et des marins saluant l'agilité des charpentiers et des gabiers qui se laissaient maintenant glisser le long des cordages, leur travail achevé, le crucifix solidement arrimé.

— Ils veulent être partout les maîtres, avait repris Montanari. Ils veulent nous chasser du monde comme ils nous ont déjà chassés de Jérusalem. Et nous l'avons accepté. Ils ont conquis Chypre. Ils se sont avancés jusqu'à Vienne. Ils sont déjà à Valona, à Durazzo, à Scutari, à Castelnuovo. Leurs navires croisent devant la lagune et nous défient. Leurs espions sont innombrables.

Il s'était penché, avait murmuré que rares étaient ceux qui avaient su que les arsenaux et les chantiers navals de la République avaient été détruits, il y avait de cela quelques mois, en septembre, par des explosions et des incendies.

— Celui qui peut acheter les hommes ou qui les terrorise trouve partout des alliés, des complices, des mercenaires.

Un instant il avait écouté les chants, les tambours, les trompettes qui donnaient le signal de l'appareillage.

— La guerre avec eux ne cessera jamais, avait-il continué, même si, dans quelques jours, nous remportons la victoire et dispersons la flotte d'Ali Pacha. Nous, Vénitiens, avons déjà essayé mille fois d'instaurer avec eux la paix du commerce. J'ai payé les rançons qu'ils exigeaient. J'ai versé les droits qu'ils nous imposaient. J'ai négocié des traités, des trêves. Nous avons

pu vendre nos futaines et acheter leur soie et leurs épices. Mais j'ai eu beau me soumettre à leurs règles, respecter nos conventions, ils ont toujours, à la fin, trahi leurs serments. Ils veulent faire de nous leurs esclaves. Pour eux nous sommes vils comme la poussière, damnés, voués à l'enfer. Voilà ce qu'ils disent et écrivent de nous.

Il s'était tourné. Après avoir doublé la jetée de Messine, les premières galères affrontaient déjà la houle.

— Donc, avait ajouté Montanari, cette guerre sera sans fin.

Il avait serré ses mains en les soulevant à hauteur de son visage.

— Nous sommes liés à eux comme le Bien l'est au Mal, comme les corps des enfants monstres soudés l'un à l'autre. Jusqu'au jugement dernier notre avenir aura ainsi la couleur du sang.

Il avait regardé le crucifix et le mât qui, sous l'effet du roulis, oscillaient.

— Dieu le sait, avait-il murmuré.

3.

Seigneur, Vico Montanari avait raison !

Tout au long de ma vie j'ai vu couler le sang des hommes et, Vous le savez, je l'ai moi-même répandu.

Souvent, avec un entrain féroce, j'ai crevé les corps ennemis à coups de dague et d'épée.

J'ai ordonné aux arquebusiers que je commandais d'ouvrir le feu en visant la poitrine et le visage des infidèles et des hérétiques.

Et lorsque, le dimanche 7 octobre 1571 en fin de matinée, j'ai bondi sur la *Sultane*, la galère capitane d'Ali Pacha, j'ai crié qu'il ne fallait pas faire de quartier.

Je n'avais jamais vu les infidèles se refuser le plaisir d'infliger des souffrances à l'un d'entre nous.

Durant ces cinq années que j'ai passées dans les bagnes barbaresques d'Alger ou enchaîné au banc de leurs chiourmes, combien de chrétiens ont-ils tailladés, écorchés, empalés, dépecés, parce qu'il fallait que le maître musulman amuse et surprenne ses invités, ou glace d'effroi la chrétienne que, ce soir-là, il avait choisie dans son harem ?

Il suffit que je me souvienne de ces scènes pour en avoir, tant d'années après, le corps couvert de sueur. Et il faut que je me morde les lèvres, Seigneur, pour ne pas hurler de rage et maudire non seulement l'infidèle, notre bourreau, mais les renégats qui avaient fait alliance avec lui, oubliant que nous étions des milliers de chrétiens à souffrir sous sa loi.

Alors que notre vie dépendait du bon vouloir et des humeurs de notre maître, comment n'aurais-je pas maudit mon père, mon frère et mon roi qui accueillaient des infidèles dans nos ports et sur notre terre, les honoraient, préparaient avec eux le siège de villes chrétiennes parce qu'elles appartenaient à l'empereur Charles Quint, au roi des Espagnes ou au duc de Savoie ?

Je n'ai donc eu aucun remords quand, au soir de la bataille de Lépante, j'ai vu flotter par centaines des cadavres d'infidèles au milieu des rames, des épaves brisées, des mâts rompus par la canonnade. J'ai éprouvé au contraire le sentiment d'une mission accomplie, d'un juste devoir rempli.

Éclairée par les incendies qui achevaient de dévorer les galères musulmanes, la mer était comme du sang.

Je devinais, courant au milieu des flammes, les silhouettes de nos soldats, de nos marins, des forçats chrétiens qu'on avait libérés de leurs chaînes pour le temps des combats. Ils pillaien les coffres des pachas, s'enveloppaient de tissus de soie, achevaient ou jetaient à la mer les blessés infidèles.

De temps à autre, dominant le son des trompettes, des castagnettes et des tambours, voire le crépitement des ultimes arquebusades, des cris retentissaient : « La victoire est à nous ! » lançaient d'une galère à l'autre les chrétiens. C'était comme un rugissement qui roulait sur la mer rougie.

J'étais appuyé au château de poupe de la *Marchesa*.

Blessés et morts gisaient autour de moi parmi les débris de bois.

Assis à mes côtés, Miguel de Cervantès étanchait le sang qui coulait de son bras et de sa main gauches, main brisée par une décharge d'arquebuse.

Les vêtements déchirés, l'armure bosselée, Vico Montanari somnolait contre mon épaule.

Le visage balafré par un coup de lame, Benvenuto Terraccini regardait la tête du christ que j'avais posée sur mes genoux, la tenant à deux mains. Il répétait qu'il avait toujours su que son œuvre nous protégerait, qu'elle était signe de victoire, parce qu'une volonté divine avait guidé sa main lorsqu'il avait sculpté le bois.

Plus loin sur le pont, parmi les corps allongés, j'ai reconnu celui d'Enguerrand de Mons.

J'ai craint, en découvrant les taches de sang qui maculaient sa cape blanche de chevalier de Malte, qu'il n'eût succombé.

J'ai fermé les yeux et prié Dieu qu'il me fasse compagnon du dernier voyage d'Enguerrand de Mons.

Nous cheminions de conserve depuis si longtemps !

Enguerrand de Mons et moi nous nous étions d'abord griffés, mordus, empoignés, battus à coups de branche ou d'épée dans les forêts qui entourent la Grande Forteresse de Mons et le Castellaras de la Tour. Puis nos familles s'étaient réconciliées pour quelques mois.

Le roi François I^{er} avait cessé sa guerre contre l'empereur Charles Quint et décidé de se rapprocher de la sainte Église et de son pontife, Clément VII. Je n'ai compris cela que plus tard, quand j'ai cherché à déceler pourquoi, après s'être tant haïs, les Mons et les Thorenc chevauchaient côte à côte sur la route qui, par Draguignan, conduit à Marseille.

J'écoutais. J'observais. J'entendais le père Verdini raconter comment les « mal-sentants de la foi » avaient défié le roi jusqu'en son château de Blois en affichant des placards imprimés sur la porte de la chambre du souverain.

Il avait pu y lire qu'il n'était, lui, le Très Chrétien, qu'un homme qui refusait la vérité sainte, qui professait, comme tous les papistes, les « horribles, grands et insupportables abus de la messe papale inventée directement contre la sainte cène de Notre-Seigneur, seul médiateur et sauveur Jésus-Christ. »

Furieux, le roi avait appris que ces placards avaient été répandus partout et qu'à Paris une statue de la Vierge avait été brisée au coin de la rue du Roi-de-Sicile et de la rue des Juifs, qu'en d'autres villes du royaume les huguenots, les adeptes de la secte luthérienne, avaient commis de semblables sacrilèges.

Alors François I^{er} avait ordonné qu'on brûle ces prétendus réformés qui n'étaient que de vrais hérétiques. Et dans tout le royaume les flammes des bûchers avaient commencé de s'élever, la chair de grésiller.

Le père Verdini se signait en se félicitant : « Dieu, disait-il, avait éclairé le roi et ceux qui le suivaient. »

Mon père et mon frère avaient regagné le Castellaras de la Tour. Ils avaient assisté à toutes les messes que le père Verdini célébrait dans notre chapelle. Ils l'avaient écouté, sans ciller,

vouer à l'enfer les « mal-sentants de la foi », mais aussi ceux – et sa voix avait tremblé – qui prenaient langue avec les infidèles afin qu'une alliance impie se noue entre un royaume chrétien et les profanateurs du tombeau du Christ.

Puis j'avais appris avec étonnement que nous allions nous mettre en route pour Marseille en compagnie des sieurs et dames de Mons.

Je n'avais jamais vu le père Verdini dans un tel état d'exaltation. Il m'annonça que le pape Clément VII et le roi François I^{er} allaient se rencontrer. Le pape se rendrait à Marseille avec une flotte de dix-huit galères. Sur l'une d'elles avait pris place sa nièce, Catherine de Médicis, dont le souverain pontife allait célébrer le mariage avec Henri, fils du roi Très Chrétien.

Le père Verdini avait répété que Dieu avait enfin dessillé les yeux du souverain et qu'ainsi la chrétienté serait unie, que c'en serait bientôt fini des huguenots, des « mal-sentants de la foi » ; qu'enfin rassemblés et plus forts que jamais les chrétiens pourraient lutter contre l'infidèle, et le chasser de Jérusalem.

Tout au long de ce voyage dans une campagne qui sentait les fruits mûrs et le raisin pressé, où parfois nous franchissions à gué des rivières gonflées par les pluies de septembre, j'ai chevauché près de la voiture où se tenaient les dames de Mons.

L'une d'elles était une jeune fille que j'imaginais de mon âge, dont les blonds cheveux étaient noués en longues tresses rassemblées en chignon.

Lorsque je l'avais vue, j'avais remercié Dieu d'avoir permis la naissance d'une personne dont la rencontre me donnait la joie et l'émotion les plus fortes que j'eusse jamais éprouvées.

Elle se nommait Mathilde et était la sœur d'Enguerrand de Mons.

À Marseille, lors de l'entrée du pape qui s'avançait, précédé du saint sacrement, au milieu des acclamations de la foule agenouillée, puis le lendemain, lorsque le roi et la reine défilèrent à leur tour dans la ville avec leurs officiers de maison,

et ensuite encore, lors de la célébration du mariage, je n'ai regardé que Mathilde de Mons.

Elle était à peine plus jeune que Catherine de Médicis dont j'avais entendu mon père et mon frère dire qu'elle avait dans les quatorze ans.

J'ai donc rêvé de demander à mon père de présenter une demande en mariage aux Mons. Et j'ai imaginé déjà que nous célébrerions notre union, Mathilde et moi, dans la chapelle du Castellaras de la Tour.

Puis le père Verdini, exalté, m'a appris que les familles Mons et Thorenc allaient annoncer le mariage de Guillaume, mon frère, et de Mathilde. Ce fut la première et peut-être la plus grande douleur de ma vie, si inattendue, comme un coup de dague entre mes deux épaules, à la base du cou, quand le sang jaillit à gros bouillons et que le corps n'est plus qu'une gargouille qui se vide.

Seigneur, j'ai souhaité à cet instant que la paix qui s'était établie entre les Mons et les Thorenc soit rompue, et peu importait s'il fallait, pour cela, que le roi François I^{er} choisît à nouveau de s'allier avec les infidèles, que mon père et mon frère reprissent le chemin de leurs ambassades auprès des Turcs !

Oui, Seigneur, ma déception et mon amertume étaient si vives que tout me paraissait préférable au mariage de Guillaume et de Mathilde de Mons.

Et, comme je l'espérais, ils ne se sont jamais unis.

Il a suffi de quelques mois pour que la belle alliance célébrée à Marseille s'effiloche.

C'était Charles Quint qui s'emparait de Tunis et libérait des milliers de chrétiens, devenant ainsi le protecteur de la chrétienté.

C'était François I^{er} qui demandait à mon père et à mon frère de rejoindre Constantinople pour y rencontrer le sultan.

Ils m'abandonnèrent à nouveau au Castellaras de la Tour en compagnie de Salvus et du père Verdini. J'écoutai leur condamnation du roi Très Chrétien et de ceux qui le suivaient.

J'apercevais sur l'autre rive de la Siagne la Grande Forteresse des Mons. Il me semblait que Mathilde devait me voir, peut-être m'attendre.

Mais comment la rejoindre ?

La Siagne, la rivière qui nous séparait, était devenue un abîme, un torrent de sang.

Les armées de Charles Quint la traversaient, venant de Nice, pour aller combattre les trente mille hommes des troupes royales qui les attendaient dans un camp fortifié de la plaine du Comtat.

Ainsi ai-je découvert pour la première fois la guerre. Les paysans s'installaient dans nos forêts, fuyant leurs villages pillés par les lansquenets de Charles Quint. Le père Verdini craignait que ces reîtres ne viennent jusqu'au Castellaras de la Tour et n'y mettent le feu pour punir les Thorenc de leur fidélité au roi de France. Il tremblait aussi pour nos vies et la vertu de ma sœur Isabelle. Puisque mon père et mon frère étaient absents, il suggéra que nous nous réfugiions dans la Grande Forteresse : les lansquenets ne l'attaqueraient jamais puisque les Mons étaient les protégés de l'empereur et du duc de Savoie.

Et puis, prêchait-il, là est la Juste Foi, là sont ceux qui défendent la sainte Église.

Je me réjouissais de ses propos. Je priais pour qu'il ait le courage de prendre cette décision.

Mais, tenaillées par la faim, les troupes de Charles Quint ont été vaincues. Leurs entrailles pourries par la maladie, elles ont dû regagner les terres du duc de Savoie, et mon père et mon frère sont rentrés de leur ambassade.

Ma sœur leur a révélé que j'avais accepté de gagner la Grande Forteresse des Mons et m'a ainsi livré à leur colère.

J'étais félon, traître au roi de France et à ma famille.

Ainsi a débuté cette partie de ma vie dont la bataille de Lépante fut le couronnement.

Sur le pont de la *Marchesa*, j'ai rouvert les yeux. J'ai vu Enguerrand de Mons se redresser lentement en prenant appui sur son glaive.

Pour lui et pour moi, le moment de nous présenter devant Dieu n'était pas encore venu.

Je me suis levé, j'ai rejoint Enguerrand et nous nous sommes donné l'accolade.

Ruggero Veniero s'est avancé vers nous.

— La victoire a été grande ! a-t-il clamé. Il faut en remercier Dieu.

Nous nous sommes signés.

Veniero a montré les corps étendus sur le pont, les cadavres qui venaient battre la coque de la *Marchesa* et auxquels le mouvement des vagues donnait une apparence de vie.

— Tant de nos gentilshommes de grande valeur sont morts, a-t-il dit. Mais je ressens envers eux de l'envie plutôt que de la compassion. Ils sont morts dans l'honneur, pour leur patrie et leur foi en Jésus-Christ !

J'ai serré contre ma poitrine la tête tranchée du christ.

Tu hoc signo Turcos vici.

Avec ce signe j'avais vaincu les Turcs.

4.

Cette victoire sur les infidèles, le dimanche 7 octobre 1571, Vous le savez, Seigneur, je l'avais attendue si longtemps !

Pour la première fois je Vous ai prié de m'accorder la grâce de vivre ce jour de revanche et d'éclat quand j'ai senti sur ma nuque le talon de la botte du capitain-pacha Dragut.

J'avais seize ans. J'étais à genoux, les mains et le visage plongés dans ce liquide gluant et rouge, le sang des hommes.

Autour de moi, sur le pont de cette galère dont Dragut venait de s'emparer, gisaient les corps des marins chrétiens – des Espagnols – avec qui j'avais combattu, essayant de repousser ces hommes à grands turbans qui jaillissaient des deux navires entre lesquels nous étions pris comme entre les mâchoires d'un étau.

Nous avions été ensevelis sous la nuée hurlante des infidèles brandissant piques, poignards, cimeterres et haches. J'avais vu les têtes chrétiennes rouler l'une après l'autre, et le pont se couvrir de sang.

J'avais été désarmé d'un coup de plat de lame sur mon poignet et j'avais pensé que ces hommes qui me saisissaient allaient m'égorger quand, tout à coup, j'avais vu, bondissant sur notre pont, un homme dont le turban enveloppait aussi le visage. Mais à sa haute taille, à ses bras démesurés, aux bagues qu'il portait à chacun de ses doigts, à sa manière si souple de se mouvoir, ses longues jambes ployées, comme toujours prêt à bondir et à courir, je l'ai reconnu d'emblée : c'était Dragut.

Je l'avais vu, quelques mois auparavant, entrer dans la grand-salle de notre Castellaras de la Tour, escorté par deux hommes armés de cimeterres. Sur l'aire, devant la poterne du Castellaras, se tenaient une dizaine d'hommes, eux aussi coiffés d'un turban.

C'est avec effroi et effarement que j'avais assisté aux embrassades que se donnaient Dragut, mon père et mon frère.

Dragut avait fait déposer devant eux des coffres dont il disait qu'ils étaient remplis de présents pour le grand roi de France, l'allié du sultan, Soliman le Magnifique.

Mon père m'avait appelé pour me convier à m'incliner devant Dragut, capitán-pacha d'Alger, émissaire du sultan, combattant valeureux, dont bientôt les navires, avec ceux du roi de France, attaquerait Nice, ville du duc de Savoie, l'allié de Charles Quint.

François I^{er} venait de lancer à tout le royaume un « cry de guerre » contre l'empereur Charles qui, disait le souverain, voulait, sous couvert de défendre la chrétienté, imposer sa loi à toutes les nations. Le roi de France n'était pas le genre de monarque à plier le genou. Il en allait de même du roi d'Angleterre et des princes d'Allemagne, de même que des nobles et des peuples des Pays-Bas. Selon François I^{er}, dont mon père citait les paroles, Charles Quint n'était qu'un ambitieux Habsbourg qui voulait faire croire que son armée était une paisible procession de fidèles et de défenseurs du pape ! L'empereur avait-il oublié que ses reîtres et ses lansquenets avaient mis Rome à sac ?

— L'année même de ta naissance ! m'avait lancé mon père.

Je lui avais désobéi. Non seulement j'avais refusé d'aller saluer Dragut, mais j'avais montré avec insolence le mépris que j'éprouvais pour l'homme qu'il accueillait avec la familiarité dont témoignent entre eux les compagnons d'armes.

Le père Verdini m'avait révélé que Dragut était un renégat, l'un de ces nombreux chrétiens qui, prisonniers des Barbaresques, abjuraient leur foi et adoptaient celle de leurs geôliers. Ils échappaient ainsi à la prison et à la chiourme. Ils étaient libres. Mais comme ils craignaient que leurs maîtres ne les soupçonnassent de vouloir un jour revenir à leur ancienne religion et de songer à profiter de leur liberté pour s'enfuir, ils devenaient les plus cruels et les plus pervers des musulmans, les plus furieux des Barbaresques. Ils combattaient avec adresse, torturaient avec raffinement. Leur zèle étonnait leurs anciens

maîtres qui, bientôt, leur accordaient confiance, pouvoir, fortune et parfois affection.

Le capitán-pacha Dragut était le plus illustre de ces renégats. Né en Calabre, les Barbaresques l'avaient enlevé avec tous les jeunes hommes de son village. Les femmes avaient été égorgées après avoir été violées. Ce jour-là, les infidèles n'avaient besoin que de rameurs pour leurs chiourmes. Ils avaient marqué Dragut au fer rouge sur la joue gauche comme s'il n'avait été qu'une bête de leur troupeau.

Or Dragut n'était ni un mouton ni un chien, mais un homme-loup, de ceux qu'on ne dompte pas et qu'aucun lien, aucune cage ne peut retenir prisonnier.

Il avait d'abord plié et accepté, le regard baissé, humiliations et sévices. Il avait obéi sans rechigner aux ordres des gardes-chiourme, tressaillant à peine quand les lanières des fouets lui cinglaient le dos et la nuque. Sa peau s'était tannée.

Au bout de quelques mois, l'un des gardes-chiourme l'avait choisi pour remplacer un marin qu'une vague avait emporté.

Dragut avait fait merveille, grimpant au mât, agile et soumis. Peut-être son corps souple et long avait-il séduit l'un des officiers de la galère. On l'avait laissé cacher sa marque infamante sous un grand turban et, peu à peu, on avait oublié qu'il n'était qu'un prisonnier chrétien. Il avait fait brûler avec une lame rougie l'empreinte qui le défigurait et, lorsqu'il ôtait son turban, on pouvait imaginer qu'il avait été blessé au cours d'un combat.

Car il était devenu l'un des plus renommés des pirates barbaresques, s'aventurant dans les golfes et les baies, les ports même des côtes espagnoles, italiennes ou provençales, pour attaquer les navires chrétiens, les piller, tuer ou rafpler leurs équipages, libérer les rameurs musulmans. Il n'oubliait jamais d'offrir une part de son butin et les plus beaux et vigoureux de ses captifs aux représentants du sultan à Alger.

Après quelques années, il avait été nommé capitán-pacha de la ville et le sultan en avait fait souvent son émissaire auprès des chrétiens, qu'ils fussent vénitiens ou français.

Jamais il n'avait tenté de s'enfuir. Il demeurait non loin du port d'Alger, dans un palais entouré d'un jardin immense qui

sentait l'orange et le laurier. Son harem comptait plus de soixante femmes, chrétiennes pour la plupart.

Lorsque j'avais hurlé son nom, à l'instant où il bondissait sur notre galère, il avait levé le bras, et les mains des soldats qui appuyaient déjà la lame de leur cimeterre contre ma gorge s'étaient immobilisées.

Dragut s'était approché de moi, plissant les paupières, dissimulant ainsi son regard dont j'avais pourtant perçu, entre les cils, la dure acuité. Les hommes qui me tenaient par les bras avaient voulu me forcer à m'incliner devant lui. J'avais résisté et dit :

— Castellaras de la Tour, Louis et Guillaume de Thorenc.

Dragut m'avait dévisagé puis, d'un geste, il avait ordonné aux soldats de me contraindre à m'agenouiller.

Ils avaient tordu mes poignets, pesé sur mes épaules jusqu'à ce que mes lèvres s'imprègnent de la suave tiédeur du sang qui inondait le pont.

Le talon de Dragut s'était enfoncé dans ma nuque.

— Qui es-tu ? avait-il questionné d'une voix rauque et méprisante.

Je n'avais pas répondu malgré les coups de pied qu'il commençait à m'asséner, frappant de la pointe de sa botte mes flancs et mon visage.

Mais j'étais prêt à mourir plutôt que d'avouer, parmi les morts qui m'entouraient, que j'étais le fils de Louis de Thorenc et le frère de Guillaume.

J'avais rompu avec eux.

Je m'étais enfui du Castellaras de la Tour en compagnie du père Verdini et de Salvus.

J'avais entendu mon père et mon frère promettre à Dragut qu'une flotte royale rassemblée à Marseille et à Toulon allait rejoindre les cent galères barbaresques que le Sultan avait promises à François I^{er} et que Dragut devait conduire devant Nice afin de bombarder puis de conquérir la ville.

J'avais compris que, depuis que François I^{er} avait lancé son « cry de guerre » contre Charles Quint, peu lui importait de connaître la religion de ceux qui étaient décidés à s'allier à lui.

Et mon père et mon frère partageaient cette opinion.

Ils se souciaient peu de savoir que des prisonniers chrétiens étaient enchaînés sur les bancs des galères de Dragut, qu'ils y étaient fouettés jusqu'au sang.

Ils étaient prêts à laisser les infidèles piller une ville chrétienne, en violer les femmes, en égorerger les hommes ou les réduire en esclavage. J'avais honte de porter le nom de Thorenc.

J'ai confié à Enguerrand de Mons ce que je savais. Ce faisant, je n'ai pas eu le sentiment de trahir les miens ni le roi de France, mais, au contraire, celui d'être fidèle à ma foi. Je rachetais leur faute.

Pendant que je parlais à Enguerrand, j'ai aperçu sa sœur Mathilde qui m'écoutait, assise dans la pénombre. Ma voix s'est faite plus assurée.

Aujourd'hui, Seigneur, après tant d'épreuves subies, tant de sang répandu, il m'arrive de me demander si, dans ma résolution d'alors, il n'y avait pas avant tout le désir de plaire à Mathilde de Mons.

Je sais maintenant que les raisons qui poussent les hommes à agir sont aussi mêlées que les fils d'un écheveau.

Mais je n'ai pu alors m'approcher de Mathilde.

À peine ai-je eu le temps de croiser son regard et d'en être ému, puis de remarquer, au moment où son frère m'entraînait, qu'elle me suivait des yeux. J'en trébuchai tant j'étais troublé.

Mais l'heure n'était pas aux échanges courtois.

Enguerrand de Mons donnait l'ordre qu'on sellât des chevaux.

Il fallait, me dit-il, avertir les défenseurs de Nice de l'attaque qui se préparait contre leur ville.

Lui tenterait de s'y rendre par voie de terre. Mais l'entreprise était difficile ; les troupes de François I^{er} s'étant avancées jusqu'aux berges du Var, il craignait de ne pouvoir franchir le cours d'eau.

Il m'invita donc à embarquer sur l'une des galères espagnoles qui relâchaient dans les criques de la côte qu'on appelait des Maures, cherchant à surprendre les navires barbaresques dont les équipages dévastaient les villages du littoral.

L'un de nous, espérait Enguerrand de Mons, réussirait bien à gagner les terres du duché de Savoie.

— Dieu nous protège ! lança-t-il au moment où nous nous séparions.

Je ne suis jamais parvenu jusqu'à Nice.

À peine notre galère eut-elle quitté l'abri des rochers rougeâtres que deux vaisseaux barbaresques, plus rapides, nous prirent en chasse.

J'ai imaginé les galériens chrétiens courbés sur les rames, fouettés jusqu'au sang, accélérant la cadence afin que les navires de leurs bourreaux nous rejoignent.

Bientôt ce fut fait.

Alors les hommes de Dragut bondirent sur le pont de notre galère et commencèrent à hacher et à tuer.

5.

Seigneur, il m'a fallu attendre notre victoire de Lépante, le dimanche 7 octobre 1571, pour voir enfin rouler sur le pont des galères les têtes des infidèles.

Elles étaient comme de grosses boules noirâtres enveloppées de chiffons blancs qui peu à peu se teintaient de rouge.

Chaque fois que l'une d'elles, tranchée au ras des épaules, tombait à mes pieds, j'espérais que ce fût le chef enturbanné de Dragut qu'on venait de couper.

Je n'avais rien oublié de la manière dont il m'avait humilié et battu, pas plus de l'effroi et de la haine qu'il m'avait inspirés.

Il était le Mal.

Il avait livré quelques-uns des survivants de notre équipage aux galériens musulmans dont il avait fait briser les chaînes.

Ces hommes nus, aux corps faméliques, avaient la peau déchirée par les coups de fouet dont, depuis des mois et même des années, les gardes-chiourme chrétiens les avaient cinglés.

Ils s'étaient jetés comme des fauves sur les marins espagnols. Ils n'avaient pour armes que leurs ongles et leurs dents. C'était assez pour arracher les yeux et les oreilles, lacérer le visage et le ventre, fouailler dans les entrailles. Puis ils avaient empalé ce qui restait des malheureux.

Durant ce carnage, Dragut de son cimenterre avait tenu ma tête soulevée. Il voulait que rien n'échappe à ma vue. Chaque fois que je fermais les yeux, il éraflait ma gorge et me frappait de la pointe du pied.

— Regarde, disait-il, après ce sera toi ! Mais je prendrai tout le temps qu'il faut. Ceux-là — il désignait les galériens qui s'étaient répandus dans la galère et la pillaien — ne savent pas l'art de faire souffrir. Moi je sais. J'ai appris.

Il parlait un français rugueux mêlé de mots arabes et calabrais, mais ses gestes me laissaient assez deviner le sens de ses propos.

Pour ne pas l'entendre j'ai prié, Seigneur.

Je Vous ai demandé de m'accorder la mort comme une bénédiction, une grâce infinie.

Et, parce que je restais en vie, j'ai pensé que Vous m'aviez abandonné, ou que Vous vouliez que ma souffrance rachète la trahison de mon père et de mon frère, ainsi que celle du roi de France, notre suzerain. Cependant, alors que je doutais de Vous, je continuais de prier et cela seul m'empêchait de hurler de terreur alors que les infidèles, autour de moi, recherchaient parmi les corps ceux qui n'étaient que blessés afin d'achever de les martyriser.

Tout à coup Dragut s'est penché et m'a longuement dévisagé. J'ai su qu'il hésitait encore entre m'égorger sur-le-champ ou me livrer aux enragés qui rôdaient autour de moi, attendant un signe pour me supplicier.

J'ai cru, Seigneur, que Vous aviez enfin entendu ma prière, et la peur m'a quitté. Je me suis même redressé pour défier Dragut.

Mais son expression avait changé. Il a esquissé un sourire dédaigneux comme s'il m'avait enfin reconnu.

Il a murmuré « Castellaras de la Tour », puis il a ricané, ordonnant qu'on m'attache au banc de la chiourme.

Il s'est éloigné, puis est revenu sur ses pas et m'a giflé plusieurs fois à toute volée, si durement que j'ai eu l'impression qu'à l'intérieur de ma tête tout n'était plus que débris douloureux.

On m'a traîné jusqu'à un banc auquel on m'a enchaîné.

Nous étions ainsi quelques chrétiens épargnés pour peupler une partie de la chiourme de notre galère qu'un des navires de Dragut remorquait.

Où allions-nous ?

En enfer, ai-je pensé lorsque les coups de fouet se sont abattus sur mon échine, que mon dos n'a bientôt plus été qu'une insupportable brûlure.

J'ai pleuré. J'ai geint. J'avais à peine seize ans.

Je Vous ai à nouveau invoqué, Seigneur, pour que Vous me rappeliez à Vous, que la mort soit Votre messagère bienveillante et bienvenue.

Rivé à la même chaîne que moi, un officier espagnol s'est indigné, m'accusant de n'être que l'un de ces Français, hommes par l'apparence, femmes par les mœurs et la couardise. Puis il a paru regretter ses propos.

— Tu vis, donc tu espères ! m'a-t-il répété plusieurs fois, dents serrées, sur un ton de commandement, tirant sur la rame avec hargne, m'entraînant dans son mouvement.

Cet homme, Diego de Sarmiento, que Vous aviez placé près de moi, Seigneur, m'a arraché au désespoir.

J'ai eu honte d'avoir douté de Vous et de Vous avoir demandé ce que Vous ne deviez pas m'accorder.

J'ai donc ramé.

Je me suis couché, collant ma poitrine à la rame pour éviter de recevoir dans leur pleine violence les coups de fouet.

À chaque fois que la lanière de cuir claquait, Sarmiento murmurait :

— Baisse-toi, Français, baisse-toi !

Je me mordais les lèvres jusqu'à remplir ma bouche de sang afin de ne pas hurler de douleur quand le fouet atteignait mes plaies à vif.

— Rame ! répétait Sarmiento.

Mais il me semblait que mes bras, mes mains, mes jambes raidis refusaient l'effort que je leur demandais, qu'il me fallait à chaque fois les briser pour accomplir les gestes du rameur.

J'y réussissais, ne pensant à rien d'autre qu'à cette tâche, oubliant jusqu'à la succession du jour et de la nuit.

Dans la pénombre de la chiourme, nous n'étions que des bêtes attelées, nourries d'une poignée de grain, de haricots et de biscuits grouillants de vers, abreuvées d'une louche d'eau

saumâtre. Nos corps étaient couverts de croûtes de sang séché et de nos déjections.

Lorsque nos gardes-chiourme passaient parmi nous, ils se couvraient le visage avec un pan de leur turban, tant nous puions.

Je n'éprouvais plus rien. Pendant des jours, peut-être des semaines, je suis aussi devenu sourd. Ma tête était remplie par un bourdonnement aussi fort que le battement de la cloche de notre chapelle quand il m'arrivait de grimper jusqu'au clocher afin d'apercevoir les gorges de la Siagne et, les dominant, les quatre tours de la Grande Forteresse des Mons.

Un jour, enfin, nous avons cessé de ramer et j'ai entendu la canonnade. La flotte de Dragut bombardait Nice ; et les coups espacés et éloignés devaient être la riposte de l'artillerie du château.

J'ai imaginé qu'Enguerrand de Mons avait réussi à gagner la ville et pu alerter sa garnison.

Mais – au bout de combien de temps ? – j'ai perçu, d'abord lointains, puis de plus en plus proches, des cris de femmes.

— La ville est prise, a murmuré Sarmiento. Ils embarquent les femmes sur leurs galères.

J'avais déjà acquis assez de prudence et d'expérience pour ne pas crier ma rage.

Je me suis tassé sur mon banc. J'ai essayé de ne plus écouter ces voix qui s'éloignaient, de ne pas imaginer le destin de ces femmes, de ne pas penser à Mathilde de Mons.

Peut-être n'aurais-je pu me taire longtemps si nous étions restés immobiles, échappant peu à peu à notre épuisement. Mais le sifflement du fouet, les hurlements des gardes-chiourme, le choc des vagues contre les flancs de la galère ont à nouveau rempli ma tête.

Nous nous sommes remis à ramer.

C'était l'automne, avec ses tempêtes.

Les paquets de mer qui s'engouffraient dans la chiourme mejetaient contre les bancs et la coque. Les anneaux de la chaîne déchiraient mes chevilles et mes poignets. Le sel brûlait mes plaies. Le désespoir pourrissait mon âme.

J’enviais ces rats que l’eau chassait de leurs repaires et qui couraient, libres, sur mon corps.

Si Sarmiento n’avait été à mes côtés, peut-être aurais-je cessé de ramer, ma tête et mon corps ballants, attendant que les gardes-chiourme me brisent les reins, puis me jettent par-dessus bord.

Mais Sarmiento me retenait à la vie.

D’un coup de coude, il m’obligeait à me redresser. Il me parlait. Il comprenait l’arabe. Il écoutait les gardes-chiourme et me rapportait ce qu’il avait appris.

Si Nice avait été conquise par les infidèles, pillée, saccagée, les femmes embarquées de force sur les galères, le château, lui, n’avait pas été pris. Les flottes de Dragut et de François I^{er} avaient dû quitter la baie parce que le vent s’était levé, menaçant de drosser les galères contre les récifs.

— Ils n’ont pas réussi, a répété Sarmiento. On peut, on doit les vaincre ! Avec l’aide de Dieu, nous les écraserons un jour.

J’ai imaginé qu’Enguerrand de Mons avait participé aux combats, qu’il avait survécu, et que, rentré à la Grande Forteresse, il s’était, avec Mathilde, soucié de mon sort.

Je me redressais. Je ramais. J’évitais les lanières de cuir qui claquaient dans la chiourme.

Sarmiento a ajouté que de nombreux chrétiens avaient réussi à fuir les prisons ou les navires barbaresques. D’autres, plus nombreux encore, avait été rachetés par leurs familles. Il en avait rencontré plusieurs, en Espagne. Il fallait donc survivre.

Après plusieurs jours de gros temps, la galère s’est mise à glisser sur une mer lisse dans laquelle les rames s’enfonçaient presque sans effort.

Nous étions entrés dans la rade de Toulon. Nous entendîmes les pas des marins qui couraient sur le pont. Les gardes-chiourme s’interrogeaient, s’exclamaient et riaient.

Sarmiento a craché :

— Ton roi leur a livré la ville !

Il s’est mis à jurer, à maudire ces Français, ce roi qui se prétendait Très Chrétien mais qui avait forcé les habitants de Toulon à abandonner leur cité, à se réfugier dans les villages

voisins afin que les infidèles, ses alliés, s'installent dans la ville pour l'hiver, mettent leurs galères à l'abri des tempêtes.

— Il choisit l'infidèle, a-t-il ajouté. Il trahit sa foi et ses sujets. Il t'abandonne !

Mais Sarmiento n'est resté que quelques instants prostré. J'ai vu son visage se durcir. Il a tiré d'un coup sec sur les chaînes comme s'il avait pu les briser.

— Dieu, peut-être..., a-t-il soufflé, expliquant que la galère n'était ancrée qu'à quelques brasses d'une terre chrétienne.

Il connaissait les infidèles. Ils quitteraient leurs vaisseaux pour occuper les maisons abandonnées par leurs habitants. Ils y vivraient avec leurs esclaves et les femmes qu'ils avaient embarquées à Nice. La surveillance se relâcherait. Il ne fallait plus penser qu'à fuir.

Il a de nouveau tiré sur ses chaînes.

J'ai posé mes mains près des siennes sur les anneaux de fer. Il m'a regardé droit dans les yeux.

— Toi et moi, a-t-il murmuré.

Puis il a ajouté d'une voix plus sourde encore :

— Mais s'ils nous soupçonnent, s'ils nous reprennent, nous envierons le Christ de n'avoir été que crucifié !

6.

Seigneur, les infidèles ne percèrent de clous ni mes paumes ni mes chevilles, ils ne me crucifièrent pas comme l'avait craint Sarmiento, mais ils blessèrent mon âme si profondément que le cours de ma vie s'en trouva changé.

Cela se passa à Toulon durant l'hiver 1544, peu après que Sarmiento m'eut convaincu qu'il nous fallait tenter de fuir, quels qu'en fussent les risques.

Notre galère était amarrée à l'un des quais du port.

Les bruits qui venaient de la ville étaient notre tentation et notre torture. J'écoutais comme une promesse le gargouillis d'une fontaine qui me semblait le chant le plus doux, le plus émouvant que j'eusse entendu depuis mon enfance.

J'entendais les grincements des charrois, le martèlement des sabots des montures.

Je respirais l'odeur de la terre et rêvais de rouler mon corps dans la poussière pour le sécher de l'humidité saumâtre qui le pourrissait depuis que l'on m'avait attaché à ce banc de galérien.

Maudit soit ce jour, et que Dragut brûle en enfer !

Je l'avais vu, quelques jours après notre arrivée à Toulon, se pencher sur la chiourme et dévisager l'un après l'autre les galériens. Il m'avait semblé qu'il me cherchait, puis me désignait à l'un des gardes.

J'avais enfoncé la tête dans mes épaules. Je ne voulais plus mourir, mais fuir.

Chaque nuit, alors que nos compagnons respiraient comme on râle, leurs corps secoués par des cauchemars qui leur arrachaient parfois des cris de douleur dans leur sommeil, Sarmiento et moi, tels des rats, griffions la pièce de bois dans laquelle la chaîne qui nous liait était scellée.

Nous n'avions que nos ongles pour arracher les fibres de cette carène contre laquelle nous nous blessions.

Parfois, l'un de nous s'accroupissait dans les immondices pour essayer de mordre à même ce bois noir.

Nous dérangions les rats qui s'approchaient de nos doigts en sang. Nous craignions leurs morsures.

Puis l'aube venait, de plus en plus tardive.

Presque chaque jour les gardes-chiourme choisissaient quelques-uns d'entre nous pour décharger le butin qui avait été embarqué à Nice après la conquête et le pillage de la ville.

Nous ne les revoyions plus. Peut-être étaient-ils morts sous les coups, ou voués au service de tel ou tel infidèle, capitaine de galère ou simple garde-chiourme, occupant une des maisons dont les habitants avaient été chassés par le roi, ce monarque qui avait pourtant reçu de Dieu mission de les protéger et de défendre la foi en Christ.

Sarmiento murmurait que nos compagnons étaient peut-être parvenus à fuir, à gagner les villages chrétiens, mais il s'exprimait d'une voix si abattue que je ne pouvais croire à ses propos.

Il savait comme moi que les gardiens se seraient vengés sur nous d'une évasion réussie. Or ils paraissaient se désintéresser de notre sort, nous jetant quelques croûtons de pain, remplissant un seau d'une eau qui nous semblait d'autant plus saumâtre et fétide que nous entendions, sur le quai, chanter la fontaine.

Aussi, la nuit, continuions-nous de ronger et creuser avec nos ongles le bois de la carène.

Un jour, les gardes-chiourme nous détachèrent avec les derniers galériens. De la pointe de leurs piques et de leurs sabres, ils nous poussèrent sur le pont, tout en nous injuriant et en nous frappant parce que nous trébuchions et cherchions à nous agripper aux cordages.

J'ai reçu ma bonne part de coups et ai chancelé, hésité, titubé comme un homme craintif qui ne sait plus ni tenir debout ni marcher.

La lumière, l'air vif, les couleurs des collines qui entouraient la ville, la vue des arbres m'ont enivré.

On m'a poussé sur le quai.

J'y suis resté agenouillé. J'ai levé les yeux et découvert les maisons basses aux toits de tuile et aux façades craquelées, blanches ou jaunies.

Cette terre, cette ville étaient chrétiennes.

Puis j'ai entendu les cris rocailleux, les voix gutturales, et j'ai aperçu ces hommes en turbans, suivis par leurs esclaves aux chevilles entravées, qui marchaient sur les quais, s'engouffraient dans les ruelles, s'interpellaient d'une fenêtre à l'autre, palabraient sur le seuil des maisons.

Non, cette terre, cette ville n'étaient plus chrétiennes.

Elles avaient été livrées aux infidèles par mon suzerain, le roi Très Chrétien, et mon père et mon frère avaient favorisé cette félonie.

Ils avaient prétendu qu'il s'agissait de défendre le royaume de France, menacé par l'empereur Charles Quint qui cherchait à établir sur le monde sa monarchie universelle et masquait ses ambitions sous les grimaces de la foi.

C'est ce que mon père m'avait dit.

Mais j'étais à genoux sur le sol d'une ville livrée aux infidèles.

Pleuvaient sur mon dos les coups de hampe. On me frappait du plat des sabres. On me piquait les jambes comme on fait à un animal pour qu'il se redresse.

Et je me suis levé, et l'on m'a séparé de mes compagnons.

Je les ai vus s'éloigner, attachés l'un à l'autre, Sarmiento marchant le dernier. Il était le plus grand, et tenait son corps droit, noble sous les haillons.

Il s'est tourné vers moi et a crié :

— Dieu te protège, frère !

Le garde qui le suivait lui a asséné un coup sur les épaules, mais il n'a pas baissé la tête et a continué à me regarder.

Avant de disparaître dans l'une des ruelles, il a crié derechef :

— *Esperanza !*

J'ai vu le garde lever sa pique sur lui et on aurait dit que c'était mon âme qu'on perçait.

L'espace de quelques instants, le désespoir m'a à la fois aveuglé et paralysé. Je n'ai pu avancer malgré les bourrades, les coups, les cris de l'homme qui me gardait.

Puis il a tiré sur la chaîne qui me liait les poignets et les chevilles, et il m'a forcé à trottiner, à sautiller comme un animal tenu en laisse.

J'ai eu honte.

La foule des infidèles m'entourait. La plupart m'ignoraient, mais quelques-uns se moquaient, me crachant au visage, me bousculant avec mépris, me faisant trébucher et s'esclaffant lorsque je chutais sur le pavé.

J'ai eu la tentation de ne pas me relever. Il aurait bien fallu alors que mon gardien me traîne ou me tue.

À tout prix je voulais redevenir un homme.

— *Esperanza !* m'avait crié Sarmiento.

Je suis resté couché sur le sol, indifférent aux coups dont le gardien me rouait. Il me tapait sur le dos et les cuisses, enfonçait dans mes mollets la pointe de sa pique.

Tout à coup, un vieil homme s'est approché et a repoussé mon gardien en le menaçant du poing, et la foule autour de nous s'est écartée.

Le vieillard s'est accroupi. Il portait un turban noir qui s'enroulait autour de son cou. Il m'a tendu la main.

Nos regards se sont croisés et je n'ai lu dans ses yeux que de la compassion, de la fraternité, de l'humilité.

Un sanglot m'a étouffé.

Esperanza, esperanza.

J'ai saisi sa main, l'ai serrée. Je me suis mis à genoux, puis debout.

Le vieil homme m'a caressé le visage, puis s'est éloigné. Aussitôt, le gardien s'est remis à me battre, martelant de la hampe de sa pique mon flanc droit.

Longtemps nous avons marché par les ruelles encombrées et bruyantes. Dans l'une d'elles où se succédaient les échoppes de cordonniers, de tailleurs, d'armuriers, de changeurs, j'ai aperçu

derrière leurs comptoirs des chrétiens et un Juif en longue tunique jaune qui palabraient avec les infidèles.

J'ai essayé de croiser le regard de ces hommes qui avaient choisi de poursuivre leur commerce dans cette ville livrée à l'ennemi et où les seuls chrétiens que j'avais vus jusqu'alors étaient enchaînés, battus, humiliés comme moi.

Ces marchands-là empochaient leur argent et, le soir, devaient compter les deniers de la trahison.

Comme mon père, mon frère, comme le roi Très Chrétien devaient soupeser les bénéfices de leur alliance avec le sultan.

Je les ai tous maudits, ces félons, ces renégats !

Et j'ai prié, Seigneur, pour que vienne le jour de leur châtiment, et que j'en sois le témoin !

Nous sommes parvenus sur une place au centre de laquelle se tenait un groupe de femmes chrétiennes entourées de soldats.

Une foule d'hommes silencieux, aux visages tendus, ne les quittait pas des yeux.

Elles étaient assises à même le sol, serrant entre leurs bras leurs jambes repliées, le front appuyé à leurs genoux.

Une seule était debout et me tournait le dos.

Lorsque j'ai vu son visage, je me suis immobilisé malgré les coups.

Ses cheveux blonds dénoués tombaient jusqu'à sa taille. Elle croisait les bras, paraissant ne pas voir les gardiens qui allaient et venaient, menaçant de leurs piques la foule des hommes qui avançaient puis refluaient.

J'ai crié, j'ai voulu m'élancer vers Mathilde de Mons.

Une douleur m'a brisé la nuque. Une lueur brûlante a envahi mes yeux, ma tête, enveloppant du même coup Mathilde de Mons.

Je suis tombé.

Quand j'ai rouvert les yeux, j'ai d'abord vu du bleu, puis j'ai compris que j'étais allongé sur le parquet d'une pièce au plafond peint de cette couleur. Je pouvais à peine bouger la tête. J'ai tenté de rassembler les débris de ma mémoire, mais je ne savais

plus si cette femme debout, altière, était Mathilde de Mons, ou bien si j'avais imaginé sa présence au milieu des femmes capturées, destinées au harem.

J'ai voulu me persuader que Mathilde ne pouvait se trouver parmi les captives. Puis, peu à peu, je me suis souvenu de ces bandes d'infidèles qui, débarqués d'une galère, la nuit, dans une crique, attaquaient les villages, se glissaient dans les vallons, surgissaient à des jours de marche de la mer, surprenant les paysans dans leurs champs, détruisant les récoltes, saccageant les églises, pillant masures et châteaux.

Puis, avec leur butin et leurs prisonnières, ils regagnaient le navire qui les attendait.

Ils avaient donc pu remonter la vallée de la Siagne jusqu'à la Grande Forteresse de Mons. Peut-être mon père et mon frère leur avaient-ils indiqué les gués, les sentiers qui leur permettraient d'éviter les postes de garde.

C'était de bonne guerre. Les Thorenc et les Mons étaient rivaux et ennemis, les trêves entre eux avaient toujours été brèves, destinées à préparer leur prochain affrontement.

Et puis, si François Ier avait livré Toulon aux infidèles, pourquoi Louis de Thorenc ne leur aurait-il pas facilité le pillage de la Grande Forteresse des Mons ?

Mon âme n'était plus qu'amertume et douleur.

J'ai entendu des pas, mais, avant que j'aie pu me redresser, on m'avait saisi par les épaules, soulevé, maintenu debout.

Au centre de la grande pièce sur les murs de laquelle j'ai deviné, comme des traits de clarté sur les boiseries sombres, les emplacements de deux crucifix, j'ai découvert Dragut.

Grand, maigre, vêtu d'un pourpoint et de pantalons bouffants noirs, tête nue, les cheveux ras, il était planté comme un pieu acéré. Sa joue gauche labourée par une large cicatrice rose vif tranchait avec le brun mat du visage.

Il s'est avancé. J'ai reconnu sa démarche souple qui donnait l'impression qu'il ne touchait pas le sol.

— Tu es vivant parce que je l'ai voulu, m'a-t-il dit.

Puis, s'approchant encore, si bien que j'ai senti l'entêtant parfum dont ses vêtements devaient être imprégnés, il a ajouté, méprisant :

— Thorenc fils ! Si je ne t'ai pas égorgé, c'est parce que tu vaus mille ducats.

Il s'est tourné, a tendu le bras, montré un coffre posé sur une table.

— Ils ont payé ta rançon. J'aurais pu exiger davantage. Mais – il a écarté les mains, ricané – nous sommes les alliés de l'empereur de France et les Thorenc le servent. Ils m'ont accueilli et le sultan les a reçus.

Il a tout à coup serré le poing et a hurlé d'une voix menaçante :

— Mais toi, que faisais-tu sur une galère espagnole ? Fou ! La tête farcie des mensonges d'un moine : voilà ce qu'ils m'ont dit de toi !

Il s'est mis à arpenter la pièce, penché en avant, ses longs bras allant et venant, accompagnant ses phrases.

— Les prêtres, les moines, leur religion, ton Dieu, je les connais !

Il s'est arrêté, a laissé tomber la tête sur son épaule, bras en croix.

— Un Dieu vaincu, crucifié !

Il a ramené les bras le long de son corps et a repris :

— On me destinait au séminaire. Mais ton Dieu, celui que je priais depuis l'enfance comme tous les habitants de mon village, est-ce qu'il nous a protégés ? Nos maisons ont brûlé, tout comme l'église. J'ai pensé : Il n'est donc pas le plus fort ! J'ai reconnu le vrai Dieu, Allah l'Unique, et Mahomet Son prophète. J'obéis à Sa parole. Il est mon guide. Je suis Son soldat. Il me protège et sait me récompenser.

Il a croisé les bras.

— Je suis là et je peux, si je le veux, t'écorcher comme un mouton, puis crucifier ce qu'il restera de toi. Qu'en dis-tu ?

J'ai baissé la tête.

— Ce n'est pas ton Dieu qui t'a sauvé, a-t-il repris. C'est moi ! Moi, fils du prophète Mahomet, je décide de te vendre à Louis de Thorenc pour mille ducats !

Ce qui m'a fait répondre à Dragut :
— Je ne connais pas Louis de Thorenc.

7.

Est-ce Vous, Seigneur, qui m'avez inspiré les mots qui ont scellé mon destin ?

Je n'ai pas eu le courage de les répéter lorsque Dragut l'a exigé, m'empoignant par le col et commençant à me secouer.

J'ai baissé la tête pour ne pas voir son visage, ne pas succomber à l'effroi qu'il suscitait en moi, tant émanait de lui une implacable cruauté.

— Tu ne connais pas Louis de Thorenc ? répéta-t-il.

Je me suis mordu les joues et les lèvres pour ne pas crier : « Oui, j'ai menti ! Je suis son fils ! Oui, je lui rends grâces d'avoir payé ma rançon ! Oui, je veux être libre, quitter cette ville, ne plus penser à ceux que j'y abandonne : Mathilde de Mons, Diego de Sarmiento, et mes frères chrétiens livrés par leur roi, enchaînés, battus, martyrisés ! Je veux chevaucher jusqu'aux forêts qui couvrent les sommets, au-delà du Castellaras de la Tour. Je veux y chasser le sanglier ou le chamois, y vivre loin des hommes, laisser les uns s'allier aux infidèles, les autres les combattre. Je ne veux plus être entraîné dans leur guerre. Je ne veux pas être écorché, empalé, crucifié. Je ne veux plus pourrir parmi les rats dans la pénombre de la chiourme ! »

Seigneur, j'ai dû combattre la tentation de me renier et n'ai trouvé la force d'y résister que dans la prière. J'ai rempli ma bouche et ma tête de Vous, Notre Père qui êtes aux cieux, et de Marie, Mère de toutes les grâces.

Dragut m'a souffleté, puis a serré ses mains autour de mon cou, ses pouces pressant si profondément ma gorge que j'ai eu l'impression qu'il allait les y enfoncer et m'arracher la tête.

Un voile rouge a alors recouvert mes yeux.

Lorsqu'il s'est déchiré, j'étais à genoux, mains liées dans le dos, un bâton passé sous les bras. Les deux hommes qui me

gardaient en tenant les extrémités, me soulevant parfois quand ils me voyaient m'apaiser.

Dragut était assis en face de moi.

— Ainsi, tu veux rester avec nous ? a-t-il dit.

Il parlait d'une voix posée, les doigts noués sur sa poitrine.

— Tu es un homme précieux. Ta valeur va augmenter. Bientôt, c'est deux mille ducats que je demanderai à Louis de Thorenc. Et pour cette rançon-là je te livrerai tel que tu es maintenant, attaché comme un chevreau avant qu'on l'égore.

Il a secoué la tête.

— Mais je te garde pour la fin du ramadan.

Il s'est levé et s'est mis à tourner autour de moi, se baissant pour me relever la tête en me tirant les cheveux.

— Mais tu veux peut-être reconnaître qu'Allah est l'Unique et écouter la voix du Prophète ?

Il s'est accroupi, son visage tout près du mien.

— Tu es jeune, tu as la peau lisse.

Il m'a caressé la joue.

— Moi, je suis resté sept ans enchaîné sur le banc d'une chiourme. Regarde...

Il effleura du bout des doigts sa cicatrice.

— Ils m'ont marqué comme un cheval, un taureau. J'ai moi-même appliqué sur ma peau la lame d'un sabre rougie au feu. Je suis devenu Dragut-le-Brûlé. Quand tu auras vécu cela, alors tu sauras reconnaître la puissance d'Allah !

Il s'est redressé, m'a de nouveau tiré sur les cheveux, m'obligeant à le regarder.

— Tu deviendras peut-être capitán-pacha, comme moi. Allah est généreux avec ceux qui L'ont reconnu. Et le sultan veille sur ceux qui le rejoignent.

J'ai répondu dans un murmure :

— Je crois en Jésus-Christ, Notre-Seigneur.

DEUXIÈME PARTIE

8.

Seigneur, parce que j'avais proclamé ma foi en Vous, Dragut a, d'une inclinaison de tête, ordonné qu'on me fouette.

À tour de rôle, les deux gardes m'ont cinglé les mollets, les cuisses, les bras que j'avais toujours liés dans le dos.

J'ai entendu le sifflement des lanières, puis la douleur m'a envahi et, à chaque coup, mon corps, malgré moi, s'est cabré.

Le sang m'obscurcissait la vue et celui qui coulait de mes narines glissait jusque dans ma bouche.

Puis Dragut a crié et ils ont cessé de me frapper.

Je n'étais plus qu'un corps inerte qu'on a traîné dans les ruelles. À chaque fois que les deux gardes soulevaient le long bâton passé sous mes aisselles, voulant ainsi me contraindre à marcher, j'étais incapable de tenir debout et de faire un pas.

Ils me laissaient retomber, me tirant comme on fait d'un animal capturé et blessé qu'on conduit au boucher pour l'égorger.

Mes genoux heurtaient les pavés et je sentais le long de mes mollets le sang suinter de mes écorchures.

Dragut n'avait pas voulu que je meure.

J'ai laissé pendre ma tête. Le bâton me cisaillait les épaules et j'avais l'impression que ma poitrine se fendait par le milieu.

Sans comprendre où j'étais ni combien de temps s'était écoulé, j'ai deviné qu'on nettoyait mon visage et mes plaies.

Je n'ai perçu autour de moi que des silhouettes à peine distinctes dans la pénombre. J'ai entendu des chuchotements.

Puis j'ai enfin reconnu la voix de Diego de Sarmiento et je Vous ai remercié, Seigneur, d'avoir permis qu'il vive.

Je me suis redressé.

Une cinquantaine d'hommes étaient serrés les uns contre les autres dans une pièce ronde à peine éclairée par deux étroites

ouvertures. Sarmiento était assis près de moi, sa main me caressait le front.

Il s'est penché, a murmuré à mon oreille que les gardes m'avaient jeté dans cette salle de la tour de la forteresse de Toulon. C'est là qu'ils enfermaient à la fois les chrétiens rebelles, ceux qui avaient tenté de fuir, donc promis au supplice, et ceux qui avaient refusé de devenir esclaves en se prétendant gentilshommes. Ces captifs-là, dont les familles allaient payer une rançon, devaient, dans l'attente de son versement, être respectés.

— Ici, a expliqué Sarmiento, il y a des hommes qui seront bientôt libres et d'autres qu'on empalera ou écorchera.

Il m'a pris la main, l'a serrée.

— Et toi ? a-t-il demandé.

Il s'est emporté quand il a appris que j'avais refusé d'être racheté.

— Il faut toujours choisir d'être libre ! s'est-il récrié.

— Et s'il fallait, pour cela, perdre son honneur, abandonner sa foi ? Devenir un renégat ?

Il n'a pas répondu, préférant me raconter ce qu'il avait vu.

La ville était occupée par plusieurs dizaines de milliers d'infidèles : des marins de la flotte de Dragut, des janissaires qui y vivaient avec leurs femmes. Chaque jour, des charrois apportaient de toute la Provence, sur ordre du roi Très Chrétien, des poules, des chevreaux, des lapins, des fruits. Il y avait même, amarrés aux quais du port ou ancrés dans la rade aux côtés des galères infidèles, des navires français commandés par un certain Polin que François I^{er} avait nommé chef et capitaine général de l'armée du Levant.

Chaque soir, Polin s'attablait avec Dragut et on faisait bombance. Les deux flottes devaient appareiller pour gagner Constantinople.

Sarmiento a craché à terre.

— Les Français disent Istanbul, comme les Turcs, a-t-il ajouté.

Il s'est emporté, parlant d'une voix rageuse, le corps penché en avant, les poings serrés.

Les Français, a-t-il poursuivi, ont oublié l'empereur chrétien Constantin. Ils ne sont plus les dignes fils de Saint Louis le croisé. Ils sont aussi maléfiques que les infidèles, pires même, peut-être, parce qu'ils continuent de se prétendre catholiques alors qu'ils trahissent la chrétienté, soucieux seulement de renforcer leur nation, de favoriser leur roi, prêts pour cela à s'agenouiller devant la Sublime Porte, à baisser les pieds du sultan, à lui livrer des villes chrétiennes, à combattre à ses côtés comme lors du siège de Nice.

Mais le châtiment viendrait. Le pape avait menacé d'excommunier François I^{er}. Qu'il le fasse, qu'il le fasse ! Quant aux Turcs...

Sarmiento avaient entendu quelques-uns des capitans barbaresques dire que le sultan devait conserver Toulon, qu'un musulman n'était pas lié par les promesses faites à un chrétien. Or, pour un infidèle, François I^{er} l'était. Il n'avait pas reconnu qu'Allah est le plus grand, et Mahomet Son prophète. Comme un brigand sans foi ni loi, il ne se souciait que de l'intérêt de son royaume. Viendrait un jour où il se rapprocherait de la papauté et de Charles Quint, comme il l'avait déjà fait par le passé.

Il y avait quelques années, le pape avait marié à Marseille l'une de ses nièces, Catherine, au fils de François I^{er}. Ce dernier avait accueilli à Aigues-Mortes l'empereur Charles Quint dont il était aujourd'hui l'adversaire, mais avec qui il ferait demain la paix. Il lui avait ouvert les portes de ses châteaux, celles de Paris, après lui avoir fait traverser la France entière pour le conduire jusqu'aux Pays-Bas afin qu'il pût y combattre ses ennemis.

Il fallait donc se défier de François I^{er}. Il faisait dresser des bûchers dans ses villes pour brûler ceux des chrétiens qui se disaient réformés protestants, huguenots, les mêmes que Charles Quint persécutait à Gand, Bruxelles, Mons. Complices et rivaux : tels étaient les deux souverains.

Comment croire que l'un ou l'autre pût être un allié sûr ?

Charles Quint n'avait au moins jamais tenté de chercher l'appui de la Sublime Porte, au contraire de François I^{er}. Exclusivement soucieux de ses intérêts, celui-ci était aussi retors qu'un Vénitien.

Mais, alors, pourquoi lui rendre Toulon, cette ville aux jardins innombrables, aux arbres chargés d'oranges amères et de citrons, dont la rade permettait d'abriter des tempêtes plus de deux cents navires ?

Les Français avaient perçu les hésitations turques. On disait qu'ils s'inquiétaient de l'attitude des infidèles et les pressaient déjà de se préparer à quitter la ville, conformément aux engagements pris. Mais Dragut se dérobait, exigeait qu'on libérât les galériens musulmans qui se trouvaient à bord des vaisseaux français.

Polin, ce félon qui se targuait d'être général d'une armée chrétienne et se pavait aux côtés de Dragut, s'était exécuté et près de quatre cents infidèles avaient été ainsi débarqués, accueillis comme des héros par une foule en liesse.

— Et nous, nous sommes ici ! avait maugréé Sarmiento en frappant le sol de la main.

On assurait même que les Français avaient accepté de verser huit cent mille ducats aux infidèles pour qu'ils abandonnent la ville !

Plusieurs nuits durant, on avait vu des dizaines d'hommes entourés de janissaires entasser dans de grands draps blanc et rouge des monceaux de pièces d'or que l'on portait ensuite à bord des galères. Dragut avait veillé chaque nuit à l'embarquement de ce qui n'était qu'une rançon de plus.

— Le roi Très Chrétien rachète la ville qu'il a lui-même livrée aux infidèles ! a ajouté Sarmiento avec une grimace de dégoût. Mœurs françaises...

Il a secoué la tête, grogné que j'avais eu bien tort de ne pas accepter l'offre de Dragut. Le renégat allait garder les mille ducats et exigerait une nouvelle rançon, plus forte, lorsque je solliciterais mon père pour qu'il obtienne ma liberté, quand j'aurais découvert ce que sont les bagnes d'Alger et que j'aurais passé peut-être plusieurs années dans les chiourmes des galères infidèles.

— Je ne changerai pas d'avis, ai-je répondu.

Sarmiento a murmuré que j'étais plus tête et plus orgueilleux qu'un Castillan.

J'ai hésité longuement, attendu que les autres prisonniers autour de nous se soient endormis, et alors seulement je lui ai parlé de ce groupe de femmes que j'avais vues, captives, sur une place proche de la demeure de Dragut. L'une d'elles...

Il m'a interrompu :

— Oublie les femmes, Français !

9.

Je n'ai pas suivi le conseil de Diego de Sarmiento.

Le souvenir de Mathilde de Mons, altière, les cheveux dénoués, debout au milieu des captives, n'a cessé de me hanter.

Je rêvais de la revoir.

Parfois, j'essayais de me convaincre que j'avais été victime d'une ressemblance ou d'une illusion, ou bien qu'Enguerrand de Mons avait versé une rançon et que sa sœur avait recouvré sa liberté.

Et, cependant, ma certitude demeurait qu'elle était là, dans cette ville, peut-être toute proche de moi.

J'aurais voulu pouvoir quitter chaque matin, comme la plupart des prisonniers, la salle de la forteresse où nous étions enfermés.

Je me présentais aux gardiens lorsqu'ils ouvraient les portes, dès l'aube, qu'ils pénétraient dans la salle, distribuant des coups de pied aux corps allongés, les frappant de leurs longs bâtons, hurlant que les chrétiens, ces chiens, devaient se rassembler, avancer.

Les prisonniers étaient employés toute la journée comme portefaix, charpentiers ou bûcherons. Certains – Sarmiento étaient de ceux-là – figuraient dans la domesticité des maisons que s'étaient appropriées les capitans barbaresques.

Je tendais les poignets aux gardiens pour qu'ils m'enchaînent, me conduisent au travail avec les autres et me permettent ainsi de traverser la ville, d'y apercevoir peut-être Mathilde de Mons. Mais je titubais, fiévreux, les jambes enflées, la peau lacérée, purulente.

Les gardiens me repoussaient en enfonçant leur bâton dans ma poitrine et je serais tombé si Sarmiento, à chaque fois, ne m'avait retenu.

Il me portait jusqu'à un coin de la salle proche des soupiraux. Il m'enveloppait avec les haillons que certains prisonniers abandonnaient. Il me répétait que je devais vivre et donc prier pour que Dieu me donnât la force de le vouloir.

Je le suppliais de se renseigner sur le sort de ces femmes, puis j'osais prononcer le nom de l'une d'elles, Mathilde, sœur d'Enguerrand de Mons qui avait sans doute combattu à Nice avec les défenseurs invaincus du château de la ville.

Sarmiento s'éloignait sans me répondre, rejoignant la file des prisonniers que les gardiens poussaient hors de la salle, frappant ces hommes qui se courbaient, lui seul ne baissant jamais la tête.

À son retour il s'asseyait près de moi. Son visage portait souvent les traces de coups qu'il avait reçus. Il ne se plaignait pas, me confiant seulement que le capitaine Husseyin, qui l'employait, se conduisait avec lui en gentilhomme, lui offrant même du pain et des fruits qu'il partageait avec moi.

C'étaient donc les gardiens qui le frappaient tout au long du trajet et au moment où les prisonniers rentraient dans la salle de la forteresse, cherchant à le défigurer, ne supportant pas la noblesse de ses traits ni sa fierté.

— Ils ne me tueront pas, murmurait Sarmiento. Je suis un captif de rançon. Je vaudrai au moins cinq cents ducats. Dragut leur ferait trancher la tête si je mourais sous leurs coups.

Je l'écoutais, impatient de l'interroger, mais, avant même que je lui demande ce qu'il avait appris à propos de ces femmes, de l'une d'elles en particulier, il secouait la tête et répétait :

— Rien, rien.

Un soir, il s'est penché, a examiné mes plaies qui cicatrisaient, m'a assuré que je serais bientôt sur pied. Il s'est tu quelques instants, puis m'a dit :

— Le capitaine Husseyin m'a parlé de Dragut-le-Brûlé.

Husseyin méprisait ce renégat qui avait abandonné sa foi non parce qu'il avait reconnu qu'Allah était le Dieu unique et Mahomet Son prophète, mais seulement pour complaire au

capitan de sa galère, un homme qui pouvait décider de lui faire quitter la chiourme et devenir son protecteur. Cet homme...

En écoutant Sarmiento, Seigneur, j'ai pensé aux flammes purificatrices de Sodome et Gomorrhe.

Car Sarmiento me parlait là du vice de sodomie qui avait uni Dragut et le capitan de sa galère, de cette corruption du corps et de l'âme dont le renégat s'était servi pour se hisser au faîte du pouvoir. Maintenant qu'il était capitan-pacha, il continuait de corrompre, choisissant parmi les esclaves chrétiens les jeunes gens et les jeunes filles qui lui permettaient d'assouvir ses désirs.

Sarmiento m'avertissait ainsi de ce qu'allait être les dangers que j'allais rencontrer. Il me faudrait résister non seulement aux coups, mais à la séduction, aux tentations, au vice. De nombreux jeunes chrétiens y succombaient, devenant des objets de plaisir, obtenant le privilège de vivre auprès de leurs amants. Ils échappaient ainsi à la chiourme et au bagne. Vêtus de vêtements de soie, portant des boucles et des bagues, partageant les festins de leurs maîtres, ayant perdu à la fin leur honneur et leur dignité, ils se convertissaient à la religion d'Allah.

Corrompus, dévoyés, perdus, ils devenaient les plus cruels des bourreaux. Ils ne supportaient pas de découvrir que des chrétiens préféraient le martyre au vice. Ces renégats tuaient pour oublier qu'il existait d'autres routes, d'autres choix que ceux, ignominieux, qu'ils avaient choisis.

Sarmiento s'est tout à coup interrompu. Il a paru hésiter, m'a dévisagé, puis, baissant la tête, me serrant l'épaule, comme je l'interrogeais, il a murmuré que Dragut était un damné, que la plupart des infidèles le méprisaient et le redoutaient. Eux étaient des hommes dont on devait rejeter la religion, qu'il fallait combattre afin de les chasser du tombeau du Christ et des terres chrétiennes, mais dont on pouvait espérer qu'un jour leurs yeux s'ouvriraient, qu'ils reconnaîtraien le mystère du Christ et la bonté de la Vierge Marie. Bien des Maures s'étaient convertis en Espagne, et même les Juifs avaient rejoint la sainte Église.

Mais Dragut, lui, ne méritait plus le nom d'homme. Le capitain Husseyin, pour sa part, le lui refusait, disant qu'il était l'allié des puissances du Mal. Un démon.

— Tu es si jeune, a ajouté Sarmiento. Défie-toi de lui. Il pourra faire de toi sa proie. Il jouera avec toi. Il agit ainsi avec les jeunes chrétiens.

Il les harcelait, menaçait de les torturer, paraissait un temps les oublier, puis les faisait à nouveau comparaître devant lui, les contraignait à assister à l'exécution d'un chrétien ou d'un musulman.

La mort du malheureux était toujours lente. On lui tranchait d'abord le nez et les oreilles. Entre chaque supplice Dragut se montrait disert, enjoué, caressant le visage, les cuisses des jeunes gens, puis c'était le moment du pal, l'atroce agonie.

Alors le monstre conduisait jusqu'à sa couche ces chrétiens pantelants d'effroi et il leur offrait de choisir entre le vice et le martyre. Il voulait qu'ils s'avilissent et se renient, et que, pour obtenir leur grâce, ils fussent les premiers à s'offrir, à devancer ses désirs.

Dragut jouissait de les mépriser et parfois les rejettait, les renvoyait au bagne ou à la chiourme, ou bien, après les avoir corrompus, les faisait libérer pour qu'ils témoignent parmi les chrétiens que personne ne résistait au vice, et que lui, Dragut, le renégat, avait sur tous pouvoir de vie, de mort et de perdition.

— Dragut peut aussi bien jeter son dévolu sur toi, a conclu Sarmiento. J'ai voulu que tu saches comment il agit. Car si le capitain Husseyin m'a ainsi parlé de lui, c'est pour nous mettre en garde.

Il s'est penché vers moi, m'entourant d'un bras les épaules, et m'a serré contre lui.

— Husseyin m'a aussi parlé de ces femmes. De l'une d'elles en particulier.

Dragut-le-Brûlé, Dragut-le-Damné était aussi le maître d'un harem de soixante femmes que même le sultan lui envoyait. Il offrait jusqu'à cent ducats aux capitains de ses galères pour une jeune vierge chrétienne. À chaque retour de leurs attaques des

villages d'Italie, de Provence ou d'Espagne, tous lui présentaient les femmes qu'ils avaient prises.

— Dragut ne choisit que les blondes, a précisé Sarmiento.

Mathilde de Mons avait été embarquée avec trois autres femmes sur l'une des galères de Dragut qui devait quitter Toulon pour Alger.

Husseyin avait raconté à Sarmiento que le capitán-pacha avait refusé de la libérer, quel que fut le montant de la rançon probable.

Un envoyé d'Enguerrand de Mons avait proposé mille, puis deux mille ducats. En vain. Dragut avait répondu qu'il se promettait d'épouser Mathilde, ajoutant qu'il accorderait un sauf-conduit à Enguerrand si celui-ci souhaitait assister à la cérémonie qui se déroulerait à Alger, d'ici à quelques mois, après que Mathilde de Mons se fut convertie à l'islam.

Seigneur, quel châtiment Vous m'avez infligé !

C'était comme si, à l'orée de ma vie, Vous vouliez me soumettre à la plus dure épreuve, à la joute la plus incertaine avec le démon et le désespoir.

Comme si, avant de m'adouber parmi Vos chevaliers, Vous me demandiez d'affronter sans armure, à mains nues, un ennemi caparaçonné, visière baissée, lance acérée, maître de toutes les ruses, capable de tous les pièges.

— Prie pour elle, m'a dit Sarmiento.

Puis, avant de s'allonger près de moi, et alors que les rats, aussi nombreux que par jour de tempête dans la chiourme, commençaient comme chaque nuit leur infâme sarabande, courant sur nos corps et nos visages, mordillant nos oreilles, Sarmiento a ajouté :

— Nous sommes tous dans la main de Dieu. Il n'exige qu'une chose, la plus difficile : que nous gardions notre foi en Lui. Prie pour elle, prie pour nous !

10.

Seigneur, je me suis agenouillé et j'ai prié.
J'avais besoin de Votre présence.

Diego de Sarmiento s'était assoupi et je me sentais abandonné, impuissant, dans cette salle empuantie et bruyante de la forteresse de Toulon.

Elle était pareille à une chiourme. Elle me rappelait ce que j'avais vécu et que j'allais à nouveau connaître.

Je retrouvais cet remugle des corps harassés, entassés, j'entendais leurs respirations rauques, leurs longs soupirs, les couinements et le trottinement des rats.

J'ai prié.

J'avais besoin de Votre aide, Seigneur, pour ne pas désespérer.

Mais je ne cessais d'imaginer ce que Mathilde de Mons allait subir, livrée à Dragut-le-Brûlé, le Damné, le Démoniaque. Il avait le pouvoir de l'humilier, de la violenter, de la corrompre, de la supplicier, de l'empaler, de l'écorcher vive.

J'ai cessé de prier.

Pourquoi, Seigneur, l'avoir livrée à ce renégat ?

Je me suis laissé emporter par la colère et le désir de tuer.

Enfin l'aube est venue.

Mes plaies avaient séché. Je pouvais marcher sans chanceler jusqu'à la porte que les gardiens venaient d'ouvrir.

Qu'ils m'enchaînent, qu'ils me conduisent sur les quais ! J'imaginais que j'allais pouvoir m'enfuir, gagner la galère sur laquelle se trouvait Mathilde.

Les gardiens m'ont écarté d'une poussée.

J'ai vu passer devant moi la file des prisonniers, Sarmiento parmi eux. Son regard me répétait qu'il fallait vivre et donc agir avec prudence. Peu après, un janissaire est venu, a crié mon nom, et quand je me suis avancé il m'a montré la rue.

Nous sommes sortis de la forteresse.

Le soldat ne m'avait ni enchaîné ni battu. Il marchait près de moi, indifférent, sa longue pique sur l'épaule.

Je Vous ai alors remercié, Seigneur, pour ces couleurs retrouvées, l'ocre des façades, le bleu de la mer et du ciel.

Je vous ai rendu grâces pour mes jambes à nouveau agiles, mon pas assuré, mon corps qui avait recouvré ses forces.

À respirer ce vent froid qui me lavait la peau et l'âme, j'ai éprouvé une joie instinctive.

J'ai aperçu au bout de la ruelle les mâts des galères. Un instant, j'ai songé à m'élancer, à tenter de m'enfuir. Mais il aurait suffi d'un seul cri de mon gardien pour que les infidèles qui nous entouraient se ruent sur moi.

Je ne voulais pas mourir sous leurs coups. J'étais curieux de savoir où l'on me conduisait.

J'ai été surpris quand le soldat m'a invité, d'un mouvement de sa hampe, à m'engager sur la passerelle de l'une des galères et qu'il s'est assis sur le rebord du quai, posant son arme sur ses cuisses, laissant sa tête tomber contre sa poitrine comme s'il espérait s'endormir.

Quand, parvenu sur le pont, j'ai entendu les marins parler français, je me suis arrêté. J'ai pensé que Dragut avait décidé de me libérer, et cette idée m'a enivré.

Libre !

J'ai empoigné un cordage pour ne pas tituber et j'ai repris lentement mes esprits.

Quel piège le capitain-pacha me tendait-il ? Voulait-il me corrompre ? Espérait-il me faire capituler ? que, par reconnaissance envers mon père, qui payait ma rançon, je ne le combatte plus, lui donne raison ?

Troublé, inquiet, incertain, je n'ai pas vu l'officier qui s'était avancé.

Étais-je Bernard de Thorenc ? a-t-il demandé.

Le comte Philippe de Polin, capitaine général de l'armée du Levant, m'attendait.

Je l'ai suivi jusqu'au château arrière de la galère.

J'ai vu la grimace de dégoût de Polin. Il a reculé comme s'il avait craint que je ne le touche ou ne l'effleure.

— Vicomte Bernard de Thorenc, n'est-ce pas ? a-t-il dit tout en m'examinant.

J'ai incliné la tête cependant qu'il tournait autour de moi.

Il s'est arrêté à quelques pas et s'est mis à priser, plaçant sa tabatière d'argent juste sous son nez et enfonçant du bout des doigts les brins de tabac dans ses narines.

Ainsi faisaient officiers et soldats pour ne pas sentir les relents putrides de la chiourme.

Je portais sur moi ceux de la salle de la forteresse dans laquelle j'avais vécu plusieurs jours, couché parmi les immondices, frôlé par les rats, enveloppé de haillons. Je sentais contre ma peau la toile raidie de mes hardes souillées et déchirées. J'avais envie de me gratter. Il me semblait que la vermine grouillait dans ma barbe et mes cheveux ébouriffés.

— Voulez-vous... ? a commencé Philippe de Polin en me désignant un baquet rempli d'eau.

Il ne m'a pas même laissé répondre, demandant qu'on m'apporte des vêtements « dignes d'un chrétien », a-t-il cependant précisé tandis que je me déshabillais, que j'entrais dans cette eau fraîche et m'y accroupissais, observant le capitaine général qui, appuyé au château arrière, me regardait tout en m'expliquant que, mon père lui ayant demandé de me rencontrer, Dragut n'y avait fait aucun obstacle.

— Ce diable d'homme est un mystère, a-t-il ajouté. Je l'ai vu, lors du siège de Nice, jeter des nouveau-nés à des chiens enragés, et rien ni personne n'aurait pu l'empêcher d'agir ainsi, et puis il peut tout à coup redevenir un humain, avoir — mais oui ! — des comportements de gentilhomme. Retors, pervers sans doute, mais fin, habile, respectueux des usages...

La voix de Philippe de Polin était mélodieuse. En l'écoutant, j'avais l'impression qu'il déployait devant moi une pièce de dentelle qu'il faisait bouffer, y plongeant les mains. Les manches de sa chemise, qui couvraient ses poignets et le haut de ses paumes, étaient ajourées, et une corolle de dentelle lui entourait le cou. Son pourpoint bleu était parcouru de fils d'or,

tout comme sa culotte blanche qui s'enfonçait dans de grandes bottes évasées au niveau des cuisses.

— Vous voici rebaptisé ! a-t-il dit après que je me fus vêtu.

Je n'ai pu m'empêcher de sourire tant j'avais en effet l'impression d'être à nouveau digne du nom d'homme, le corps récuré, donc l'âme plus claire et plus forte.

— Ce sont des barbares, a poursuivi Polin en me faisant entrer dans sa cabine, puis en m'invitant à m'asseoir en face de lui.

Il m'a tendu sa tabatière, mais j'ai refusé de l'imiter.

— Je sais ce que vous avez subi, a-t-il repris, poussant du bout du pouce les brins de tabac dans ses narines. Les chrétiens ne sont pas pour eux des prisonniers, mais des esclaves, des chiens.

Il s'est levé. Le plafond de la cabine était si bas qu'il était contraint de rester tête baissée, le corps penché en avant.

— Mes galères étaient, devant Nice, au milieu de la flotte de Dragut. J'ai vu comment ils ont pillé, brûlé la ville, massacré ses habitants, enlevé les femmes, mais le plus...

Il s'est interrompu, a fermé les yeux.

— Jamais je ne pourrai oublier les enfants...

Il a écarté les bras comme s'il avait dû accepter cette fatalité.

— Et ces tueries, ces supplices, ces saccages n'ont pas, le plus souvent, d'autre raison que le plaisir que ces infidèles éprouvent à les perpétrer.

— Ces barbares, ces démons... ! ai-je commencé.

J'ai répété ce que j'avais appris de Dragut-le-Brûlé, le Débauché, le Renégat.

J'ai évoqué le sort qu'il avait réservé à Mathilde de Mons et aux femmes captives que j'avais entrevues sur la place de Toulon.

Tout à coup, je me suis dressé. J'ai hurlé que lui, comte Philippe de Polin, comme mon père, le comte Louis de Thorenc, et mon frère Guillaume, et le roi Très Chrétien de France avaient passé un pacte avec ces démons, ces barbares, qu'ils les avaient aidés à piller, à détruire Nice, qu'ils leur avaient livré Toulon et leur avaient peut-être même permis, ce faisant, de s'emparer de Mathilde de Mons.

— Félons à votre Dieu, renégats ! ai-je conclu.

Philippe de Polin m'avait écouté, bras croisés, son visage exprimant le mépris.

— Votre père m'avait averti, a-t-il lâché alors que, tout à coup, la fatigue me terrassait et que je me laissais retomber sur le tabouret, me cachant le visage dans mes paumes. Lorsque vous avez refusé votre liberté qu'il venait de racheter à Dragut, il n'a pas été surpris par votre attitude. Dois-je vous le dire ? Il m'a même paru fier de votre choix. Mais désespéré, aussi, par votre aveuglement.

Polin s'est approché de moi.

— Croyez-vous qu'il ne sache pas, que notre roi François lui-même ignore qui ils sont ? Des Turcs, des infidèles, les bourreaux des chrétiens, des renégats. Nous savons cela, nous qui descendons de Clovis, le premier roi baptisé à Reims, nous qui sommes fils de Saint Louis et de Jeanne. Croyez-vous que je me sois rendu à Alger et Constantinople avec votre père et votre frère pour faire acte de soumission et d'allégeance, demander à me convertir à la religion d'Allah ? Mais, Bertrand de Thorenc, vous m'échauffez les oreilles et vous méritez que je vous fasse pendre à l'antenne de mon mât ! Nous sommes ici parce que, catholiques, nous appartenons aussi au royaume de France, que nous devons fidélité à notre roi Très Chrétien et que nous avons reçu de Dieu le devoir de défendre, de protéger notre royaume et ses sujets, et de ne laisser quiconque, fut-il le pape, rogner notre territoire et les pouvoirs de notre suzerain. Prier le Christ et la Sainte Vierge Marie, être respectueux de notre mère l'Église, je le fais, je le suis, mais si le pape devient César, s'il s'allie comme n'importe quel prince italien avec l'empereur Charles Quint ou avec Philippe II, régent d'Espagne, au nom de son père l'empereur, alors je dois sauver mon royaume et mon roi, et, s'il le faut, choisir de m'allier aux barbares, le temps qu'il faudra à Charles Quint et à son fils pour comprendre que le royaume de France ne se laisse pas dépecer ni dicter sa loi !

« Croyez-vous au demeurant que nous soyons les seuls à agir ainsi ? Votre père et moi avons croisé dans les palais de Soliman le Magnifique, à Constantinople, les ambassadeurs de Charles Quint et de la sérénissime république de Venise. Ouvrez les

yeux, homme si jeune que vous n'avez pas encore appris à regarder le monde tel qu'il est ! Et ne condamnez pas votre père ni votre roi par ignorance et prétention. Je suis aussi fervent catholique que vous, mais que le pape reste l'évêque de Rome et ne cherche pas à gouverner le royaume de France ! Que Charles Quint ne se déguise pas en capucin pour mieux défendre ses intérêts ! Et vous, restez à bord de cette galère où aucun infidèle ne viendra vous chercher. Le capitain-pacha Dragut s'y est engagé. Il a touché sa rançon. Il respectera sa parole, non parce que c'est un homme loyal, mais parce qu'il y a intérêt. Ce renégat peut même un jour faire pénitence et revenir dans la foi du Christ. Mais oui, ainsi sont les hommes, et notre souverain pontife l'accueillera volontiers pourvu qu'il se confesse, qu'en signe de repentance il dépose à ses pieds quelques milliers de ducats, qu'il conduise dans tel ou tel port de la papauté de belles et grosses galéasses tout armées. Ne mêlez pas, homme jeune, votre foi et les affaires des royaumes. Il faut savoir être fidèle à Jésus-Christ et à son roi. Tout le reste n'est qu'accommodements, habileté politique.

Je suis sorti de la cabine et j'ai marché lentement jusqu'à la passerelle.

Philippe de Polin a crié que je perdais la raison, que le diable m'avait aveuglé, que j'étais félon à mon roi, à mon père, alors que le premier devoir chrétien était de respecter et d'honorer les pouvoirs légitimes. Or ceux du roi et du père l'étaient depuis l'origine des temps.

Je me suis engagé sur la passerelle. J'ai regardé les navires amarrés ou à l'ancre dans la rade. Peut-être la galère sur laquelle avait été embarquée Mathilde de Mons avait-elle déjà quitté Toulon pour Alger ?

J'ai vu le janissaire se redresser et regarder d'un air étonné Philippe de Polin qui continuait de m'interpeller, la voix de plus en plus aiguë, rageuse.

J'ai sauté sur le quai. Le janissaire est venu vers moi en tenant sa pique à deux mains.

11.

Seigneur, un grand vent venu de la mer faisait claquer les voiles des galères, le matin où a commencé pour moi le voyage en enfer.

Les poings liés, les chevilles entravées, j'avançais tête baissée au milieu d'autres captifs.

Quand nous sommes arrivés sur le port, que le vent nous a pris de face, nous repoussant vers les ruelles tant il était fort, nos gardiens ont commencé à nous frapper au hasard, cinglant nos nuques, nos épaules, nos cuisses, nos mollets, nous criant de nous diriger vers les galères à bord desquelles nous devions embarquer.

J'ai levé la tête. J'ai reconnu le vaisseau du comte Philippe de Polin. Lui-même était à la poupe en compagnie de ses officiers. À cet instant, j'ai eu la tentation de hurler, de l'appeler à l'aide. J'étais Bernard, fils du comte Louis de Thorenc, j'avais le droit d'être libre, puisque ma rançon de mille ducats avait été payée !

Peut-être ai-je ouvert la bouche, peut-être me suis-je arrêté.

J'ai reçu une volée de coups de bâton et les lanières des fouets m'ont lacéré les joues. Captifs et gardiens m'ont poussé en avant.

J'ai à nouveau baissé la tête, le visage en feu, ensanglanté.

J'ai franchi la passerelle d'une galère.

En nous enfonçant leurs bâtons, les hampes de leurs piques dans les flancs, les marins, les gardiens, les soldats nous ont précipités sur l'entrepont, au-dessus de la chiourme.

L'espace était si réduit que nous avons dû ramper sur les coudes et les genoux, nous recroqueviller les uns contre les autres, jambes repliées, têtes rentrées dans les épaules.

J'ai commencé à étouffer dans la chaleur moite et pestilentielle qui montait de la chiourme et de nos corps en sueur.

Un jeune homme blond, près de moi, s'est mis à geindre, puis à pleurer, se frappant de plus en plus violemment la tête contre la coque. J'ai tenté de le calmer, de le raisonner, de l'inviter à prier avec moi, mais il ne m'entendait plus, hurlant, se débattant, tentant de rejoindre le pont.

J'ai su qu'il allait mourir.

Un garde-chiourme s'est hissé jusqu'à nous et, lui tirant la tête en arrière par les cheveux, faisant ainsi gonfler sa gorge, y a enfoncé son poignard et le sang a jailli.

Nos vies ne valaient que la rançon qu'elles pouvaient procurer ou l'effort qu'elles étaient capables de fournir sur le banc d'une chiourme, ou bien encore la jouissance qu'elles donnaient quand on abusait d'elles ou quand on les suppliciait.

Nous n'étions rien de plus. Moins qu'un chien. Pas même un mouton.

J'ai prié, Seigneur, pour ne pas hurler, moi aussi, me débattre en vain ni me laisser ronger par le regret de n'avoir pas écouté Philippe de Polin.

Ce matin-là, alors que la chiourme commençait à ramer, que s'abattaient les fouets sur le dos des galériens, j'ai mesuré, Seigneur, combien Vous nous laissiez libres de choisir notre destin.

Nous pouvions être Judas ou Vous aider à porter la Croix. Nos actes étaient comme les anneaux d'une chaîne, liés l'un à l'autre, et nous serions jugés au bout de notre vie.

Mais, Seigneur, je n'ai pu imaginer ce matin-là que mon voyage en enfer durerait sept années.

Peut-être, si j'avais su qu'il me faudrait pendant tant de saisons être humilié, frappé, déchu de mon honneur d'homme, aurais-je moi aussi hurlé, comme mon pauvre voisin dont le sang avait séché sur le bois et dont les rats commençaient à mordiller le cadavre. Les gardiens ne le jetteraient par-dessus bord que lorsque nous aurions quitté la rade de Toulon, gagné la haute mer, vogué vers Alger.

12.

J'ai d'abord entendu la canonnade, puis les détonations sèches des arquebuses.

J'ai imaginé que notre galère était attaquée par des navires espagnols. J'ai tenté de me redresser, d'échapper à l'engourdissement qui, depuis que nous avions quitté Toulon, m'avait enseveli.

Car j'avais d'abord choisi de me laisser engloutir, de n'être qu'un tas de chair que la houle poussait contre la coque. J'avais ainsi contenu la panique, les pensées noires, la terreur d'être dévoré par les rats, la crainte de périr étouffé dans ce réduit où nous étions entassés.

J'ai voulu ramper vers les quelques marches qui menaient au pont.

Les rats qui rongeaient le bois imprégné du sang du jeune captif égorgé, des vomissures, des déjections que nos corps avaient rejetées s'étaient enfuis.

Tout à coup, aux cris, aux roulements de tambour, aux sons aigus des flûtes, à la rumeur de la foule, j'ai compris que nous étions entrés dans le port d'Alger et que l'on saluait le retour des galères du capitain-pacha Dragut grosses de leur butin et des esclaves chrétiens dont elles étaient chargées.

J'ai repris ma place et les rats sont revenus.

J'ai écouté les cris de joie, les youyous stridents des femmes, les exclamations des marins et des soldats qui leur répondaient.

Puis ce fut le choc de la coque contre le quai, le piétinement de la foule bruyante et joyeuse qui se précipitait, scandant le nom de Dragut.

Nous étions silencieux, animaux soumis qui savent qu'ils ne peuvent échapper à leur sort.

Je me suis penché pour distinguer dans la pénombre le visage de Sarmiento. Il était séparé de moi par une dizaine de corps. J'ai deviné ses yeux qui cherchaient les miens.

Nous nous sommes longuement entre-regardés.

— Jamais, jamais ne m'abandonnera l'espoir de recouvrer la liberté ! a-t-il crié.

J'ai répété ces mots comme on prie, avec ferveur.

Puis les gardes-chiourme et les soldats nous ont tirés sur le pont, poussés sur les quais au milieu de la foule qui hurlait, riait, nous couvrait de crachats et nous menaçait, poing brandi, armes levées.

Nous nous serrions les uns contre les autres à l'instar d'un troupeau hagard. Nous trébuchions. Dès que certains tombaient, les soldats les rouaient de coups cependant que la foule trépignait.

J'ai prié pour rester debout, avancer.

J'ai marché tête levée, découvrant les minarets aux tuiles vernissées, les cubes blancs des maisons qui paraissaient encastrés les uns dans les autres, et, au-delà des remparts de brique rougeâtre, ces collines couvertes de jardins au centre desquels j'apercevais le dôme doré de vastes demeures.

Il me semblait que cette ville était la plus vaste, la plus populeuse que j'eusse jamais vue, plus étendue même que Marseille.

Je devinais, partant des quais, s'enfonçant entre les cubes blancs, tout un lacis de ruelles où la foule coulait comme un flot bariolé, ininterrompu.

Nos gardiens l'écartaient en décrivant de grands moulinets avec leurs piques. Nous nous sommes ainsi engagés dans le labyrinthe.

J'ai vu sur le pas des boutiques des chrétiens, sans doute des renégats, qui nous regardaient avec indifférence.

J'ai vu des Juifs palabrant entre eux.

J'ai vu des esclaves noirs, parfois seulement vêtus d'un pagne et que des infidèles flagellaient comme s'il ne s'était point agi d'hommes, mais de bêtes de somme.

Partout des esclaves chrétiens s'affairaient, dressant ici un mur, traînant là une charrette, plus loin, accroupis, pavant une ruelle.

Ils n'étaient ni enchaînés ni gardés. Ils nous lançaient des fruits, s'approchaient, évitant les coups des gardiens, nous interrogeant. Qui étions-nous ? D'où venions-nous ?

Ils parlaient espagnol, génois, rarement français, ou bien s'exprimaient dans une langue faite de toutes les autres, mais dont je comprenais le sens, saisissant les quelques mots de français, de vénitien ou d'espagnol mêlés aux vocables arabes.

J'ai su ainsi que nous nous dirigions vers le marché aux esclaves où nous allions être vendus aux enchères. Les femmes captives avaient été débarquées avant nous et leur vente avait déjà commencé.

Je me suis évertué à ne pas imaginer.

Nous arrivions sur une place carrée. Les terrasses des maisons dessinaient autour d'elle comme les grandes marches d'un escalier sur lequel s'agglutinait une foule qui crieait et gesticulait.

J'ai vu les captives debout sur une estrade, au centre de la place, entourées par une mer furieuse, ces hommes qui tendaient les mains vers elles, qui sautaient pour mieux voir.

Certains d'entre eux étaient admis sur l'estrade. Ils s'approchaient des femmes, les dévisageaient, les obligaient, posant les mains sur leurs hanches, à pivoter sur elles-mêmes. Ils les forçaient à ouvrir la bouche, y enfonçant leurs doigts. Ils soulevaient leurs cheveux.

Parfois, l'une de ces femmes poussait un cri, battant des bras, le corps plié, comme une possédée.

Des soldats s'approchaient, la giflaient, l'aspergeaient d'eau, cependant que la foule, sur la place et les terrasses, entrait en transes.

J'ai fermé les yeux.

Je ne voulais pas voir Mathilde de Mons ainsi exposée, examinée comme une femelle qu'on vend.

J'ai prié, Seigneur, pour que Votre châtiment foudroie ces hommes-là ! J'ai fait le serment de les combattre, de les vaincre, de les chasser des terres chrétiennes !

Sarmiento, moi et quelques autres avons été séparés du reste des captifs.

Cependant qu'on nous guidait hors de la place, je n'ai pu m'empêcher de me retourner, de regarder vers cette estrade, d'imaginer, les larmes me brouillant les yeux, que cette jeune femme autour de laquelle s'agglutinait la convoitise de tous ces hommes était Mathilde de Mons.

Malheur sur eux, Seigneur !

Nous avons marché vers les collines et bientôt découvert une grande bâtisse entourée de gardiens, le bagne où Dragut retenait les chrétiens qu'il ne mettait pas en vente, espérant obtenir pour eux de fortes rançons.

Dans ce bâtiment, peut-être une écurie, vivaient parfois depuis des années des captifs qui attendaient que leur famille, leurs amis, les ordres religieux auxquels ils appartenaient, eussent rassemblé les centaines ou les milliers d'écus à quoi était estimée leur liberté.

Ils nous ont entourés.

L'un d'eux, le visage amaigri cerné par un fin collier de barbe grisonnante, m'a pris le bras et m'a dévisagé, la tête penchée.

— Tu es jeune, a-t-il murmuré. Dragut ne te lâchera pas. Il aime ceux qui sont jeunes.

J'ai dégagé mon bras. Cet homme m'insultait : imaginait-il que je céderais à Dragut ? Qu'on m'écorche vif, plutôt !

Il a souri comme s'il avait lu dans mes pensées. Il s'est incliné, s'est présenté. Il se nommait Michele Spriano, marchand de Florence. Il avait été capturé alors qu'il se rendait sur une galère génoise de Pise à Barcelone.

Il m'a invité à m'asseoir près de lui, à partager les fruits qu'il achetait aux gardiens.

— Les hommes peuvent être bons ; rester des humains quelle que soit leur religion, a-t-il murmuré.

Il m'a empêché de lui répondre.

— Apprends à voir, a-t-il ajouté. Ici souviens-toi de Dante :

*Per me si va nella citta dolente
Per me si va nel eterno dolore
Per me si va tra la perduta gente
Lasciate ogni speranza voi ch'entrate.*

Avec moi vous entrez dans la ville de la souffrance
Avec moi vous entrez dans la douleur éternelle
Avec moi vous allez parmi les damnés
Laissez toute espérance, vous qui entrez ici.

J'ai repoussé les fruits qu'il me tendait. J'ai dit, comme autrefois Sarmiento :

— *Speranza.*
Michele Spriano m'a étreint le poignet.
— Tu es de bonne graine, a-t-il murmuré.

13.

Seigneur, j'ai vécu enchaîné durant sept années.

Pourtant, mes poignets et mes chevilles n'ont pas été liés tous les jours. J'ai pu marcher, libre de mes gestes et de mes pas, seul dans les ruelles d'Alger.

Des renégats – faut-il que je me souvienne de Mocenigo le chirurgien, de Ramoin l'armurier, du Génois et du Provençal ? – m'ont ouvert les portes de leurs échoppes, puis de leur maison.

J'ai vu les patios ombragés, les femmes alanguies. J'ai deviné les coffres remplis de ducats.

Ils me confiaient qu'une religion vaut l'autre. Qu'ici, à Alger, on finissait par oublier quelle avait été celle de sa naissance. Juive, chrétienne, peu importait. Il suffisait de se convertir, et les musulmans n'y contraignaient personne, à la différence des catholiques qui persécutaient tous ceux, maures, juifs et maintenant huguenots, qui ne se pliaient pas à leurs règles. Les musulmans souhaitaient même que l'on restât de sa religion, et souvent y faisaient rentrer à coups de bâton ceux qui avaient fait mine de se convertir. C'est que le renégat devenu musulman cessait d'être un esclave et avait des droits égaux à ceux des plus anciens parmi les infidèles. Mocenigo, le Génois, qui avait fait le pèlerinage de La Mecque, était respecté comme l'un des plus saints hommes d'Alger. J'ai fui ces tentateurs.

Libre était mon pas, mais prisonnier, mais enchaîné mon cœur.

Je suis monté sur les remparts. J'ai contemplé cette ville aux cent mosquées, j'ai écouté les voix des muezzins qui s'entremêlaient, dessinaient de longues spirales aiguës.

J'ai pu m'approcher, au-delà des remparts, de la demeure de Dragut, en longer les murs, écarter les branches des lauriers et des orangers pour tenter d'apercevoir ce jardin où j'imaginais

que Mathilde de Mons se promenait en compagnie des autres femmes du harem.

Michele Spriano m'avait rapporté que l'on murmurait partout dans Alger que Dragut ne recherchait plus les jeunes esclaves chrétiens, qu'il passait près des plus beaux d'entre eux sans même paraître les voir.

— Il t'aurait choisi, avait murmuré Spriano. Dieu t'a protégé.
Car on ne pouvait échapper aux griffes de Dragut.

Il venait au bagne en compagnie de ses janissaires. Les chrétiens devaient se tenir dos au mur, mains sur la tête. Le capitain-pacha s'arrêtait devant ceux qui l'attiraient, leur caressait la joue, les désignait aux janissaires qui les enchaînaient.

Il fallait que le jeune chrétien se plie aux désirs de Dragut ; s'il refusait ou montrait de la réticence, presque toujours il était livré aux bourreaux.

— J'ai eu peur pour toi, avait repris Spriano.

Mocenigo, le renégat génois, avait expliqué que, selon d'autres corsaires, ceux de la Taïfa des Raïs, cette corporation des plus notables d'entre eux, Dragut avait été envoûté par une chrétienne blonde, l'avait épousée, en avait fait la première femme de son harem, et lui, le chacal, l'hyène, était avec elle comme un mouton bêlant.

Mocenigo aussi bien que Ramoin l'armurier m'avaient proposé de me conduire auprès d'El Cojo — le Boiteux —, un autre renégat, un autre capitain qui, si je l'avais séduit, aurait fait ma fortune. Ils avaient détaillé devant moi tout ce que j'aurais pu en obtenir. Des esclaves noirs pour me servir. Des soieries pour me vêtir. Des bijoux pour me parer. Et le droit de me convertir, de vivre ainsi en homme libre dans cette ville d'Alger.

Aussi belle que Naples ! ajoutait Mocenigo. Et la plus libre de mœurs derrière les murs et les tentures ! avait précisé Ramoin.

Il avait murmuré que je pouvais même, devenu le protégé d'El Cojo, organiser mon retour en pays chrétien si telle était ma folle volonté. Mais qu'y gagnerais-je ? Les reîtres, les

lansquenets, les mercenaires, les inquisiteurs ne valaient guère mieux que les janissaires ou les bourreaux d'ici.

Je n'ai pas voulu écouter Mocinego ni Ramoin, ces renégats.

Mais ils avaient versé en moi le poison. Et, en dépit des avertissements que me prodiguaient Spriano et Sarmiento, je retournais rôder autour de la demeure de Dragut.

— S'ils te prennent, ils t'écorcheront ! Ils t'empaleront ! me prévenait Spriano.

Il ne mentait pas.

« Citta dolente », avait-il répété à voix basse, citant Dante, quand, le lendemain de notre arrivée au bagne, les gardiens, à coups de bâton, nous avaient fait sortir de la bâtisse afin de nous assebler sur l'aire.

Elle était entourée de grands arbres derrière lesquels j'ai aperçu les étroites fenêtres d'une demeure dont la terrasse surplombait la cime des arbres.

Au centre de l'aire — comme sur la place carrée du marché aux esclaves — était dressée une estrade surmontée d'une potence et de plusieurs pièces de bois.

— Ferme les yeux, m'a dit Spriano.

Je les ai gardés ouverts.

Chaque jour, durant ces sept années, un chrétien choisi le plus souvent parmi les plus humbles des esclaves, ceux dont la mort ne privait le capitan-pacha d'aucune rançon, a été supplicié sur cette aire en notre présence.

Et sur la terrasse de la maison ou derrière les étroites fenêtres, les infidèles assistaient au supplice.

J'ai vu ainsi un chrétien écorché lentement, sa peau découpée en longues lanières arrachées l'une après l'autre. J'ai vu ainsi un chrétien battu jusqu'à ce que son corps ne soit plus qu'une bouillie de chair qu'on jetait aux chiens.

J'ai vu ainsi un chrétien pendu et un autre lapidé.

J'ai vu couper le nez, les oreilles, la langue, et ce n'était que le premier, le plus anodin des supplices.

J'ai vu enfoncer le pal.

En sept années j'ai entendu tout ce que la voix humaine peut exprimer de douleur.

Et j'ai appris à regarder l'insoutenable, à laisser macérer en moi, jour après jour, la haine pour Dragut, pour les infidèles, à jurer devant chaque corps supplicié que je les pourchasserais, que je ne trouverais la paix qu'après les avoir vaincus et avoir exterminé Dragut.

Il se tenait assis dans un grand fauteuil pourpre placé en face de la potence. Ses janissaires l'entouraient.

Il était impassible. Cependant, en ne le quittant pas des yeux, j'ai vu son visage se contracter de plaisir à chaque fois que le supplicié poussait un cri ou demandait grâce, c'est-à-dire implorait qu'on l'achève.

À ce moment Dragut faisait interrompre le supplice afin que le chrétien recouvre un peu de forces et que la souffrance à venir n'en soit que plus vive.

Il ne pouvait s'empêcher de sourire. En nous regardant, nous les esclaves, il jouissait de notre silence, de notre soumission, de notre effroi. Il se convainquait qu'il aurait pu être, s'il le décidait, le meurtrier du genre humain.

Et il n'ordonnait ces supplices quotidiens que pour mieux s'en persuader, choisissant ses victimes presque toujours au hasard.

L'un de nos gardiens, Azal, avait murmuré à Sarmiento, son visage exprimant le dégoût :

— Il fait le mal pour le plaisir de le faire, et parce que son penchant est à la cruauté.

Azal avait ajouté en baissant la tête :

— C'est un renégat. Il salit notre religion comme il a sali la vôtre. Mais c'est le capitán-pacha, il est le maître.

Lorsque Dragut quittait Alger pour mener la guerre de course à la tête de ses galères, on continuait de tuer et supplicier devant son fauteuil vide.

Ces jours-là, je quittais le bagne. Nos gardiens le toléraient : nous étions les « captifs de rançon » et n'avions aucun intérêt à

prendre le risque de fuir puisqu'on nous rachèterait et que Dragut avait donné ordre qu'on ne nous tuât point.

Parfois l'un d'entre nous, impatient, ou bien sachant que personne ne verserait pour lui une rançon, tentait néanmoins de s'évader.

Aucun n'a réussi, me confiait Michele Spriano.

Les fugitifs étaient repris, pourchassés par les paysans, les bergers ou les pêcheurs.

La plupart ne réussissaient même pas à quitter Alger. Ils étaient trahis par les complices qui avaient juré de les aider et qu'ils avaient payés. Il s'agissait le plus souvent de renégats, de Maures que les Turcs méprisaient. Mais les uns et les autres, pour gagner quelques ducats, livraient les chrétiens qui s'étaient confiés à eux.

Malheur à ceux sur qui Dragut posait à nouveau sa patte !

Les supplices qui leur étaient infligés pouvaient durer tout le jour. L'un était condamné à deux mille coups de bâton. L'autre était enterré jusqu'aux épaules ; on plaçait autour de sa tête des morceaux de viande afin que les chacals, les hyènes ou même les chiens soient attirés et le dévorent.

Celui-là ne mourait qu'à l'aube et ses cris nous glaçaient d'effroi.

Je rentrais dans la bâisse, tête baissée, accablé.

Je me recroquevillais, les yeux clos.

J'écrasais mes oreilles avec les poings.

J'avais envie de me fracasser la tête contre les murs.

Ne plus voir. Ne plus entendre. Ne plus penser. Ne plus espérer.

Lasciate ogni speranza voi ch'entrate.

Je me tournais, j'invectivais Sarmiento :

Speranza ?

Qu'il se demande ce que pensait de ce mot le chrétien, notre frère, dont le visage, la nuque, les épaules venaient d'être déchirés, dévorés par les chacals, les hyènes, les chiens. Avec leurs pattes, ceux-ci devaient maintenant gratter le sol pour déterrer le corps et n'en plus laisser, collés aux ossements, que quelques lambeaux de chair sur lesquels viendraient

s'agglutiner des myriades de mouches avant que des fourmis grosses comme l'ongle ne s'y répandent à leur tour.

Speranza ?

« Laissez toute espérance, vous qui entrez ici ! »

Parfois Sarmiento venait à moi, me prenait par le col de la chemise, me secouait : n'avais-je plus confiance en Dieu ?

Il m'est arrivé, Seigneur, mais j'étais jeune encore, peu aguerri, de me laisser tomber contre la poitrine de Sarmiento et de sangloter. Alors il me parlait. Il me rassurait. Deux moines, qu'on appelait rédempteurs, le père Juan Gil et le père Verdini, étaient arrivés à Alger, chargés de payer les rançons des captifs de rachat. Ils transportaient avec eux plusieurs milliers de ducats.

J'ai tremblé. J'ai été tenté de crier de joie.

J'étais sûr que le père Verdini n'avait fait le voyage que pour moi. Il allait m'arracher à cet enfer plus profond, plus obscur chaque jour.

J'ai attendu sa visite avec impatience, expliquant à Sarmiento et à Spriano qu'une fois libre je collecterais en Italie, en Espagne, les sommes nécessaires à leur propre rachat. J'affrèterais une frégate, avec un équipage sûr, pour enlever Mathilde de Mons. Et je tuerais Dragut.

Je me grisais de ces promesses sous lesquelles se dissimulaient mon égoïsme et mes renoncements, ma hâte de quitter Alger.

Puis le père Verdini est venu et nous sommes restés longtemps serrés l'un contre l'autre.

Il m'a paru vieilli avec sa barbe grise, son corps voûté, ses gestes lents, si démunis au milieu de ces esclaves chrétiens qui le pressaient de questions, le suppliaient de ne pas les oublier. Certains s'agenouillaient, lui baissaient les mains. Paierait-il pour eux ? Quand reviendrait-il ? Où était le père Juan Gil ?

Tout à coup, en me regardant, Verdini a dit :

— Je ne peux rien pour les sujets du roi de France. Le capitán-pacha Dragut ne veut pas accepter de rançon pour eux. Il tient à les garder ici, à Alger, peut-être même a-t-il l'intention

de les emmener à Constantinople. J'espère, oui, j'espère l'y faire renoncer, mais il me faudra encore payer pour qu'il accepte...

Le père Verdini m'a pris aux épaules, m'a embrassé. J'ai vu ses larmes. Il a répété :

— Je ne peux rien, rien.

Le roi François I^{er} était mort. Le nouveau souverain, Henri II, et sa mère, Catherine de Médicis, avaient rompu l'alliance avec la Sublime Porte et s'étaient au contraire rapprochés du roi d'Espagne. L'une des filles de la reine Catherine devait l'épouser. Le sultan, ulcéré par ce retournement, avait ordonné au capitain-pacha de garder en otages tous les gentilshommes français. Il éprouvait moins de ressentiment pour ses ennemis de toujours, les Espagnols, que pour ces Français tortueux qui ne savaient choisir, un jour prêts à bombarder une ville chrétienne avec la flotte turque, le lendemain, catholiques fervents, préchant la croisade contre les infidèles...

J'ai tenu contre moi le père Verdini. Il me parla aussi de mon père, de mon frère et de ma sœur Isabelle qui – il s'était signé – avaient reçu au Castellaras de la Tour des huguenots comme, jadis, ils avaient accueilli des Turcs.

— Tu gravis pour eux le calvaire, mais Dieu te sauvera, m'a-t-il dit.

Sarmiento, lui, allait partir, sa rançon payée par le frère Juan Gil. Le roi d'Espagne avait lui-même versé les mille ducats que Dragut réclamait.

J'ai cru Sarmiento quand il a fait le serment de ne pas nous oublier.

Speranza !

Spriano et moi nous sommes assis épaule contre épaule à notre place dans le bagne.

Lentement, répétant les mots afin que j'en saisisse le sens, Spriano a commencé à réciter de longs passages de *La Divine Comédie*, s'arrêtant pour me confier qu'il imaginait que François I^{er} devait être enfoui dans l'une des dix fosses du huitième cercle de l'Enfer. Là se trouvaient les schismatiques ; là, Dante et Virgile avaient rencontré Mahomet et son gendre

Ali, le corps fendu en deux par un démon qui mutilait et éventrait tous ceux que Dieu avait condamnés à souffrir dans cette fosse. Et leur supplice n'avait de cesse. Les damnés passaient et repassaient devant le démon qui les éventrait.

— François I^{er} comme Mahomet, avait répété Spriano.

Mais peut-être François I^{er} avait-il été placé quant à lui au cœur du royaume de Lucifer, dans le dernier cercle, aux côtés de Judas, de Brutus et de Cassius, les plus grands félons de tous les temps, ceux qui avaient trahi le Christ et César.

J'écoutais. La voix de Spriano me calmait. La poésie de Dante m'exaltait.

J'acceptais, Seigneur, de vivre l'enfer sur cette terre pour connaître le Paradis, la Joie et la Paix éternelle. J'étais prêt au martyre pour être sauvé.

14.

Une nuit – mais c'étaient des mois, peut-être même plusieurs années après la visite du père Verdini et le départ de Sarmiento –, j'ai marché jusqu'au mur qui entourait les jardins et la demeure de Dragut, et je l'ai franchi.

Je savais que le capitán-pacha avait quitté Alger à la tête de ses galères. Son fauteuil pourpre, en face de la potence, sur l'aire du bagne, restait vide, entouré de janissaires. Les bourreaux torturaient chaque jour, mais sans l'invention, la débauche de cruauté ni la perversité qu'ils déployaient lorsque leur chef assistait au supplice. Là, en son absence, ils semblaient accomplir leur tâche au plus vite, égorgéant d'un seul coup de lame, alors qu'ils avaient l'habitude, pour satisfaire Dragut, de taillader lentement le cou, de laisser la gorge longtemps ouverte pour que le sang s'écoule en même temps que les râles.

Et Dragut, lorsque la mort n'était survenue qu'après une suite interminable de souffrances, leur lançait des pièces d'or qui roulaient dans le sang répandu.

Le capitán-pacha avait donc pris la mer.

Mocenigo et Ramoin, les renégats, m'avaient rapporté que cette saison de course serait longue ; peut-être même empiéterait-elle sur l'hiver, Dragut s'abritant dans les baies, les rades, les golfes des îles Ioniennes et en surgissant entre deux tempêtes pour attaquer les navires vénitiens ou génois, fondre sur les comptoirs de la Sérénissime, ou bien, longeant les côtes, piller les villages d'un bout à l'autre de la Méditerranée.

Mocenigo et Ramoin pensaient que Dragut voulait, par des succès éclatants, ayant amassé un butin considérable et enlevé des milliers de chrétiens, obtenir du sultan d'être non seulement le maître d'Alger, mais celui de Tunis, peut-être même d'en recevoir le droit de s'approprier toutes les terres jusqu'au Presidio espagnol d'Oran.

Peut-être encore Dragut espérait-il que le sultan l'appellerait auprès de lui, à Constantinople, comme l'un des vizirs. La plupart de ces derniers étaient, comme Dragut, des renégats ou des fils de renégats, voire des enfants chrétiens enlevés dans les villages grecs, calabrais ou siciliens et devenus de fidèles musulmans, serviteurs dévoués du sultan, architectes de la politique de la Sublime Porte.

En écoutant Mocenigo et Ramoin, j'ai eu l'impression que ma bouche se desséchait, que mes yeux se voilaient.

Chaque jour, depuis mon arrivée à Alger, je rêvais de franchir le mur de la demeure de Dragut afin d'apercevoir Mathilde de Mons, de la convaincre de me suivre. Et une partie de mes nuits se passait à échafauder des plans d'évasion.

Mais, si elle quittait Alger pour suivre Dragut à Constantinople, quel rêve me resterait-il ?

Je serais l'un de ces damnés plongés dans un marais glacé dont, dans le dernier cercle de l'Enfer, les larmes gèlent sitôt jaillies.

J'appartiendrais à « la gent perdue », livrée à Lucifer, enfouie au centre de la Terre.

Trop, Seigneur, pour mes fautes ! Trop ! J'ai décidé de franchir le mur.

J'en connaissais toutes les pierres.

Je l'avais longé plusieurs fois, des rochers du rivage, où il commençait, jusqu'à la colline où il serpentait.

Mais je n'avais jamais pu – ou osé – l'escalader.

Spriano m'avait supplié de ne rien tenter. Ma mort, si j'étais pris, serait plus atroce que celle de cet homme que l'on avait enterré jusqu'aux épaules. Est-ce que je me souvenais de ses cris ? De l'effroi qui nous avait tous saisis, plusieurs jours durant ?

J'avais écouté Spriano.

Puis, un jour, Dragut, passant parmi nous avec sa garde de janissaires, s'était arrêté devant moi et, penchant un peu la tête pour me jauger, avait murmuré :

— Bernard de Thorenc qui a oublié ce qu'est la chiourme...

Quand on m'a enchaîné à mon banc, sur la galère où l'on m'avait conduit, j'ai pensé que je ne reverrais jamais plus Mathilde de Mons, Spriano, Sarmiento, que mon corps, après avoir été brisé, serait jeté par-dessus bord.

Mais non, désormais je savais reprendre souffle entre deux mouvements de la rame. J'avais appris à vivre avec les hommes et les rats. Ma peau et mon âme s'étaient tannées.

J'ai donc survécu. Je suis rentré à Alger, la tête pleine des cris des femmes enlevées, des hommes massacrés dans les villages que Dragut avait attaqués, pillés, incendiés.

Il fallait que cet homme fût dévoré par Lucifer.

Ou qu'il subisse le sort du Prophète qu'il avait élu, ce Mahomet condamné en Enfer à avoir le corps sans cesse tranché par le mitan.

Avec moi Spriano a demandé à Dieu que ce châtiment lui soit réservé, puis nous avons remercié Notre-Seigneur et la Sainte Vierge d'avoir permis que nous nous retrouvions.

L'amitié, la prière, les vers de Dante m'ont permis, autant que le pain et l'eau, de vivre et d'espérer encore.

J'ai donc recommencé à longer le mur, à imaginer Mathilde de Mons enfermée dans le palais de Dragut dont je devinais, derrière les branches d'orangers, la blanche façade, la coupole dorée et les mosaïques bleues.

Parfois — je m'arrêtai alors, saisi par le doute — je mesurais que le temps — peut-être plusieurs années — avait passé et que Mathilde n'était plus la jeune fille que j'avais vue à Marseille, puis au Castellaras de la Tour, ou entraperçue sur cette place, à Toulon, les cheveux dénoués, si fière.

L'angoisse me saisissait. Peut-être, mis en face l'un de l'autre, serions-nous comme deux étrangers ayant tant vécu séparés qu'ils ne peuvent plus se comprendre ?

Mocenigo et Ramoin m'avaient raconté comment, après des années de captivité, et avant qu'ils ne se soient convertis à l'islam, l'un et l'autre s'étaient retrouvés en pays chrétien. Mais ils avaient été si surpris par des mœurs qu'ils avaient oubliées qu'ils avaient choisi de retourner parmi les infidèles dont ils se

sentaient désormais plus proches. Et ils étaient ainsi devenus musulmans, des renégats.

Je ressassais ces propos et mes propres doutes. Je ne quittais plus le bagne en dépit des exhortations de Spriano qui tentait de me redonner espoir.

Il me parlait de Sarmiento qui avait dû regagner l'Espagne et commencé soit à réunir notre rançon, soit à rassembler un équipage pour armer une frégate qui viendrait rôder devant les côtes barbaresques et nous recueillir quand nous serions prêts à fuir.

Il faudrait profiter du départ de Dragut et de l'arrivée d'un nouveau capitán-pacha moins averti et peut-être moins cruel.

Mais Mathilde de Mons, éloignée d'Alger, serait à jamais perdue.

Il fallait que je la voie, qu'elle fuie avec moi.

Je devais franchir ce mur.

15.

Je me hisse sur le faîte du mur et je regarde autour de moi. La nuit, après l'orage de l'après-midi, est plus claire que le jour.

J'écarte les branches des orangers qui frôlent l'enceinte. Elles sont encore ployées, leurs feuilles chargées de pluie. Certaines sont même cassées, car le vent a soufflé fort.

J'avais espéré que l'averse et la rumeur de la tempête me protégeraient. Mais, au crépuscule, le temps a changé, l'horizon s'est éclairci et le ciel, au fur et à mesure que la nuit tombait, s'est peu à peu dégagé.

On doit me voir du palais de Dragut.

Je saute, entraînant des branches avec moi. On doit m'entendre.

Je reste couché sur la terre meuble. Des gouttes de pluie glissent des feuilles sur mon visage.

Je commence à avancer, courbé, poussant de la poitrine et de l'avant-bras les branches les plus basses.

Ce n'est pas la forêt obscure – la *selva oscura* dont parle Dante – et je ne suis pas, comme le poète *in mezzo del camin di nostra vita*, au milieu du chemin de ma vie.

Mais, comme lui, j'entre dans l'un des cercles de l'Enfer. Dieu seul, s'il le veut, pourra me protéger.

J'aperçois maintenant les escaliers qui mènent à une terrasse. Elle longe la façade du palais, d'une blancheur de mort. Aucun reflet, pas même sur les mosaïques ou la coupole. C'est comme si toute la clarté de la nuit était absorbée.

Je m'approche encore, caché par les haies de lauriers qui dessinent un labyrinthe.

Tout à coup, je vois des silhouettes à quelques pas. Je devine les piques, les hauts turbans des janissaires. Ils longent la terrasse, disparaissent. Leurs voix s'éloignent.

Je bondis.

J'aperçois derrière la façade, au-delà d'une poterne cerclée de mosaïques, un patio au centre duquel la lueur lunaire joue avec le jet d'une fontaine.

Une femme est assise, figée dans la clarté, statue blanche enveloppée de voiles roses, les bras cerclés de bracelets dont les pierres scintillent, ses mèches longues retenues par un diadème.

Elle a le visage nu.

Elle se lève et avance. Ses cheveux sont blonds.

Une voix l'appelle. Elle comprend cette langue, l'arabe. Elle rit en levant le menton, ses cheveux tombent jusqu'à ses hanches comme une traîne.

Je vois se dessiner son profil sur le blanc terne du mur.

— Mathilde, Mathilde de Mons.

J'ai répété son nom en chuchotant.

Je suis sûr qu'elle a entendu. Son corps s'est raidi, cambré. Mais la voix de femme enjouée venue du palais l'appelle à nouveau. Mathilde s'est tournée vers le coin sombre où je suis tapi.

— Mathilde, Mathilde de Mons !

Elle recule d'un pas.

La voix l'interpelle.

Je distingue une silhouette de femme enveloppée de voiles qui s'avance dans le patio. Elle ressemble à une haute fleur que le vent balance.

Mathilde se tourne vers elle, rit, puis, comme si elle avait voulu que je distingue chaque mot, elle parle lentement avec les intonations si changeantes, aiguës puis graves, légères puis rauques, des femmes arabes.

Chaque son me déchire la poitrine comme si le bourreau m'arrachait des lambeaux de peau.

Et son rire, et le mouvement de son corps.

Mathilde a pris le bras de l'autre femme ; elles marchent dans le patio, leurs tempes appuyées l'une à l'autre, leurs

cheveux mêlés. Elles rient par longues cascades. Leurs trilles m'emplissent la tête, y résonnent.

Qu'est-elle devenue, Mathilde de Mons ?

Elle s'assied à quelques pas de la haie qui me cache. Elle me fait ainsi face. Elle lève les bras, ajuste un voile léger sur son visage. Puis, avec les mêmes mouvements lents, elle cache ses cheveux.

L'autre femme, debout près du banc de marbre, l'imiter puis claque des mains.

Des domestiques surgissent, disposent des corbeilles de fruits, des cruches, des verres. Ils tournent autour des deux femmes comme des chiens serviles.

Elles les ignorent. Mathilde de Mons les renvoie même d'un geste méprisant de la main.

Ils disparaissent et les rires jaillissent à nouveau.

J'ai dans les oreilles les cris des chrétiens que, chaque matin, sur ordre de Dragut, devant son fauteuil pourpre, on supplicie.

Ici, c'est moi qu'on met à la torture.

J'ai la tentation de sortir de l'ombre, d'avancer jusqu'à Mathilde, de lui lancer son nom et ses origines au visage, puis de la tuer.

Mais je reste tapi cependant que passent à l'intérieur du palais des domestiques portant des chandeliers.

On entend d'autres rires de femmes.

Mathilde se lève. Elle fait quelques pas dans ma direction.

— Mathilde, Mathilde de Mons...

J'ai dû parler plus fort, car l'autre femme, sur le seuil du palais qu'elle s'apprêtait à franchir, s'est retournée, lançant quelques mots auxquels Mathilde répond en noyant ses mots dans un long rire.

Elle s'approche encore, scrute l'obscurité où j'ai gardé de bouger.

Est-ce qu'elle murmure : « Qui que tu sois, va-t'en ! » avant de s'élancer vers le palais, traversant le patio en courant, ses voiles roses voletant autour d'elle ?

Je ne sais plus.

16.

J'ai fui, oubliant toute prudence, courant sans me soucier d'être vu ou entendu entre les massifs de lauriers, sous les orangers, écartant leurs branches avec violence, cassant certaines d'entre elles, puis m'agrippant aux pierres du mur, m'y déchirant les paumes et les genoux.

C'était l'aube et, après cette nuit lumineuse, le ciel s'était assombri, le vent venu du sud était chaud et humide, et j'ai reçu en plein visage les gouttes épaisses, larges et tièdes de l'averse rageuse qui noyait Alger.

Peut-être la pluie m'a-t-elle sauvé. Les portes des remparts n'étaient pas gardées. Les ruelles étaient vides. L'eau y courait, boueuse comme celle d'un torrent en crue.

J'avançais sans penser à rien et ce n'est qu'au moment de retrouver ma place dans le bagne que j'ai compris que j'avais l'enfer en moi.

Je me suis recroqueillé comme si j'avais pu ainsi étouffer ce feu qui me dévorait la poitrine.

J'ai serré aussi fort que j'ai pu mes jambes entre mes bras. J'ai martelé mon front contre mes genoux.

Mais la brûlure s'est faite plus vive.

J'étais l'un de ces damnés dont la tombe est un éternel brasier.

Mes flammes, c'étaient les rires de ces femmes dont l'une était Mathilde de Mons, dans le patio du palais de Dragut. C'étaient les perles et les bijoux dont elle était parée. C'était la langue des infidèles qu'elle parlait.

C'étaient enfin ces mots que j'avais entendus, dont je me persuadais peu à peu qu'elle ne les avait pas prononcés mais qui pourtant me tenaillaient comme une de ces pinces chauffées à blanc avec lesquelles le bourreau, devant le fauteuil pourpre de Dragut, arrachait les chairs des suppliciés, nos martyrs.

Et Mathilde riait dans le palais de ce renégat. Elle était même la première des femmes de son harem.

Je me suis tourné vers Michele Spriano. J'ai serré les poings sur ma poitrine et l'en ai frappée. J'ai dit :

— C'est une truie ! une traîtresse ! une renégate ! une putain !

Et les coups que je me portais étaient si forts qu'il me semblait que tout mon corps en résonnait.

Spriano m'a enserré les poignets, les a immobilisés. Je lui ai alors raconté ce que j'avais vu.

Il a baissé la tête et s'est mis à son tour à parler.

Mocenigo et Ramoin, les renégats, lui avaient confié depuis plusieurs mois que la jeune chrétienne blonde, la captive de noble famille française s'était convertie à l'islam et qu'elle régnait sur l'esprit de Dragut.

J'ai bousculé Spriano, l'ai injurié.

Pourquoi ne m'avait-il pas averti ? Pourquoi m'avait-il laissé, comme un aveugle, marcher vers ce puits noir, ce centre de l'enfer où j'étais tombé, dont le feu me dévorait la poitrine.

Il m'a pris aux épaules et m'a secoué avec une force, une colère dont je ne le croyais pas capable et qui me calmèrent.

L'aurais-je cru s'il m'avait dit cela ? a-t-il répondu.

Il avait essayé de me convaincre de renoncer à rencontrer Mathilde. L'avais-je entendu ?

J'ai confessé que j'aurais sans doute rejeté comme des calomnies les propos de Mocenigo et de Ramoin.

Mais, à l'instant où je disais cela, je me persuadais, malgré ce que j'avais vu et entendu, que la femme du patio n'était peut-être que l'une quelconque des épouses de Dragut qui ressemblait à Mathilde de Mons.

J'ai guetté l'approbation de Michele Spriano, mais il a secoué la tête. Je devais, a-t-il dit, en finir avec ces illusions.

Mathilde de Mons avait choisi, et elle seule aurait pu expliquer les raisons pour lesquelles elle s'était ainsi soumise.

Mais il n'était pas difficile de les imaginer. Il suffisait de penser à cette jeune fille qui, tout à coup, changeait de monde,

était livrée à la cruauté de Dragut-le-Brûlé sans que personne ne pût la secourir.

Car Dieu, avait ajouté Michele Spriano en baissant la voix, Dieu restait bien silencieux. Chacun devait trouver en soi les forces de résister.

— Elle était si jeune, a-t-il encore murmuré.

Je me suis indigné.

J'ai répété que Mathilde de Mons, si c'était bien d'elle qu'il s'agissait, était la plus dévoyée des femmes. Putain et sorcière, luxurieuse et renégate, elle méritait le bûcher !

Tout à coup, je n'ai pu retenir les sanglots qui montaient dans ma gorge. C'était tout ce que j'avais ressenti pour elle depuis le premier jour où je l'avais vue et jusqu'à cette dernière nuit, c'était tout l'espoir et tout le désespoir que j'avais éprouvé, tous les rêves qu'elle m'avait inspirés, mes consolations, qui se changeaient en larmes et en lamentations.

Spriano m'a serré contre lui.

J'ai répété que je la maudissais, qu'elle était indigne, que je la tuerais de mes mains et vengerais ainsi tous les chrétiens que Dragut-le-Cruel, l'époux qui la comblait, faisait supplicier.

Spriano a murmuré qu'il fallait écouter ceux que l'on accusait et jugeait, qu'ils avaient le droit, comme tout homme, à notre compassion et à notre pardon.

Il m'a exhorté à implorer la Sainte Vierge Marie pour celle qui s'était égarée.

Je l'ai repoussé.

Je n'ai pas voulu, Seigneur, m'agenouiller et prier pour Mathilde de Mons.

17.

Les jours ont passé et Dragut-le-Brûlé s'est de nouveau assis dans son fauteuil pourpre, face à la potence.

Je ne le quittais pas des yeux. Il levait à peine la main et les bourreaux commençaient aussitôt à tenailler les chairs, à arracher la langue, à crever les yeux, puis à enfoncer lentement le pal rougi. Le sang coulait le long des jambes du malheureux qui, suspendu à la potence, se contorsionnait cependant que Dragut-le-Cruel, d'un hochement de tête, manifestait sa satisfaction, puis, en se levant, lançait une pièce d'or aux bourreaux avant de s'éloigner de sa démarche souple et balancée.

Je l'imaginais s'approchant de Mathilde de Mons. Il se glissait près d'elle, l'enlaçait de ses longs bras. Elle s'abandonnait à ce serpent. Elle prenait du plaisir à se livrer. Elle était celle par qui j'avais été chassé de mes rêves.

Elle avait succombé à la tentation et le feu brûlait dans ma poitrine.

Je portais l'enfer en moi.

Maudite soit-elle, l'épouse de Dragut, Mathilde la dévoyée, la perverse !

Que pouvais-je faire ?

Jour après jour, j'ai pensé à me précipiter sur Dragut, à devenir l'un de ces chiens enragés qui ne desserrent pas les mâchoires, encore accrochées à leur proie alors même qu'on les a tués.

Je me voyais, les dents enfoncés dans son cou, son sang me remplissant la bouche, ma haine enfin étanchée – et la mort simple et heureuse, donnée par plusieurs coups de pique, venant me délivrer de la vie, de ce bagne.

Mais, avant de parvenir jusqu'à Dragut, il m'aurait fallu pouvoir franchir les trois rangs de janissaires qui entouraient son fauteuil pourpre.

Et lorsqu'il s'avançait parmi nous, ses gardes formaient autour de lui une muraille de leurs corps.

Ils m'auraient arrêté sans me tuer et les bourreaux auraient inventé pour moi les supplices les plus lents. Vainement j'aurais attendu la mort.

Il me fallait renoncer.

Alors j'ai songé à fuir.

La haine ne pouvait me retenir à Alger, puisque je ne réussissais pas à l'assouvir. Il me fallait recouvrer la liberté afin de revenir, un jour, brûler ce nid de corsaires, ce lieu de perdition et de souffrances.

Je me souvenais que Charles Quint, des années auparavant, avait conquis Tunis et arraché au bagne plusieurs milliers d'esclaves chrétiens.

Je devais me mettre à son service ou à celui de Philippe II, son fils, roi des Espagnes. Nous chasserions des terres chrétiennes et de la Méditerranée les infidèles. Je trancherais le cou de Dragut-le-Brûlé. Fuir, donc.

J'ai cherché des complices. Je me souviens de leurs noms : Campana, Pérez, Camoens, Montoya, Alvarro, Cayban.

Ce dernier était un renégat qui, en pleurant, avouait qu'il avait eu un moment de faiblesse, de lâcheté. Dragut-le-Cruel – et Cayban crachait à terre – l'avait menacé de livrer devant lui aux chiens son jeune frère, et il avait accepté que le capitain-pacha abuse de lui. Ayant commis le péché de sodomie, Dragut l'avait rejeté en lui donnant comme prix de ses services le droit de se convertir. Cayban était devenu musulman, libre. Il pouvait aller à sa guise en ville, parcourir le pays. Mais, disait-il, il voulait se racheter, retrouver la Catalogne, obtenir des chrétiens qu'il aidait les témoignages qui lui permettraient de rentrer dans le giron de la sainte Église, et d'obtenir le pardon.

Il était prêt à affronter un tribunal de l'Inquisition, encore fallait-il qu'on y témoignât en sa faveur. Pour obtenir notre

appui, il nous guiderait vers Oran l'Espagnole. Il connaissait tout au long de la route des lieux où nous pourrions nous abriter, grottes ou jardins, criques où parfois venaient relâcher des galères françaises ou ibériques sur lesquelles nous pourrions embarquer.

Il avait besoin, pour organiser notre fuite, de quelques ducats.

Nous avons rassemblé nos pauvres fortunes et Michele Spriano, qui refusait de se joindre à nous, persuadé que nous serions repris, a donné tout ce qu'il possédait. Nous nous sommes embrassés et, par une nuit aussi claire que celle durant laquelle j'avais franchi le mur entourant le jardin et le palais de Dragut, nous sommes partis.

Au matin du septième jour, Cayban, qui nous avait guidés jusqu'à une grotte située à mi-hauteur d'une falaise surplombant la mer, a disparu.

Il avait emporté la bourse dans laquelle je gardais les ducats que Michele Spriano m'avait donnés.

J'ai réveillé mes compagnons, mais, avant même que nous ayons pu décider de la conduite à tenir, des janissaires ont envahi la grotte, nous poussant de leurs piques contre les parois, nous frappant, puis nous enchaînant.

Cayban nous attendait au-dehors, assis sur un rocher, et il a ri en nous voyant passer, liés les uns aux autres.

Que Dieu lui réserve en enfer le sort des sodomites !

Nous avons couru jusqu'à Alger. Les janissaires allaient au trot de leurs petits chevaux pommelés auxquels ils nous avaient attachés, ne s'arrêtant pas quand nous trébuchions, la chute de l'un d'entre nous entraînant celle de tous les autres.

Au deuxième matin, Campana est tombé et ne s'est pas relevé. Nous avons dû tirer son corps qui se déchirait sur les pierres du chemin.

Le soir seulement les janissaires ont détaché son cadavre, et en dépit de leurs coups nous l'avons enseveli sous des pierres.

Le lendemain, ils nous ont forcés à porter de ces mêmes pierres tout en courant et ils s'esclaffaient de nous voir claudiquer, nous agenouiller.

Au troisième jour, Camoens est mort à son tour.

Sans doute ont-ils craint de se présenter devant Dragut sans aucun captif debout. Dès lors ils ont ralenti le pas et nous ont laissés nous délester de nos pierres.

J'ai pensé qu'il eût mieux valu mourir sur le chemin que sur la potence.

On nous a fait agenouiller devant Dragut.

Perez a été le premier livré aux bourreaux.

Il est mort sans un cri : de son corps dont il ne restait plus que le tronc et la tête, les membres avaient été tranchés lentement comme on scie les branches d'un arbre.

Puis Montoya a été conduit au supplice. J'ai fermé les yeux lorsque les bourreaux ont approché des siens les pointes rougies de leurs coutelas.

Montoya a hurlé ; ce n'était plus le cri de l'homme qu'il avait été, mais le hurlement d'une bête qu'on écorche vivante.

J'attendais mon tour. On était à la fin du jour.

Dragut s'est approché de moi, toujours à genoux, les mains liées dans le dos.

— Toi, Thorenc..., a-t-il dit.

Avançant les lèvres, il a eu une expression dédaigneuse.

— On me supplie de te laisser en vie.

Il a ri.

— Est-ce que je dois obéir à une épouse ?

Il s'est penché.

— Ou bien la punir, la tuer pour s'être souciée de ton sort, avoir sollicité ta grâce ?

Il a croisé les bras.

— Si je la tue, si je la punis, c'est moi qui souffre. Si je te laisse en vie, elle sera plus douce encore. Tu comprends, j'hésite entre deux tentations...

Il a regardé le ciel qui s'obscurcissait.

— Je nous laisse une nuit encore, à toi, à moi... et à elle. Si...

Il s'est à nouveau approché.

— Tu n'imagines pas ce que peut une femme comme elle. Elle fait de moi un roi.

Tout à coup, d'un violent coup de pied dans la poitrine, il m'a renversé avant de s'éloigner.

J'ai attendu plusieurs jours, dans une sorte d'hébétude, la décision de Dragut-le-Brûlé.

Au matin de la première nuit, j'étais sûr que les bourreaux allaient venir me saisir par les bras et les jambes et me jeter aux pieds de Dragut comme un animal qu'on livre au boucher.

Mais les bourreaux ne s'étaient pas montrés.

Ils s'étaient emparés d'un homme déjà vieux dont sans doute plus personne ne voulait verser la rançon et qui n'était plus capable de ramer dans une chiourme.

On l'avait tué vite fait, sans que Dragut manifestât le moindre intérêt pour cette pendaison qui n'avait été précédée que de la mutilation du nez et des oreilles – autant dire rien, presque les marques d'une attention bienveillante.

Puis les nuits s'étaient succédé sans jamais qu'à l'aube on vînt me conduire à la potence.

Chaque soir, Michele Spriano s'agenouillait près de moi.

— Il faut prier, disait-il.

Il ajoutait, mais d'une voix si faible que je devinais ses propos plus que je ne les entendais :

— Implorons le pardon pour celle qui a risqué sa vie en demandant ta grâce.

Je me suis obstiné, Seigneur, je n'ai jamais prié pour Mathilde de Mons.

Je n'avais rien sollicité d'elle. Elle voulait me sauver la vie pour se racheter. Et j'avais honte de ce marché dont j'étais pourtant le bénéficiaire.

Car, un matin, j'ai découvert que le fauteuil pourpre était vide. Aucun janissaire ne le gardait. Et le bruit s'est répandu que Dragut-le-Cruel, Dragut-le-Débauché avait quitté Alger en compagnie de ses épouses et de ses trésors pour gagner Constantinople où il avait été désigné vizir du sultan.

Il m'avait donc épargné.

Mais je devais la vie au plaisir que Mathilde de Mons donnait à Dragut-le-Débauché, à la passion luxurieuse qu'elle lui inspirait.

Je me sentais boueux, puant, coupable.

J'avais entraîné dans ma fuite quatre hommes qui avaient succombé alors que je leur survivais.

Quel était le dessein de Dieu ? Quelles voies mystérieuses empruntait la Justice ?

Je me suis interrogé, Seigneur, en proie à un grand trouble.

Je Vous ai supplié afin que Vous m'éclairiez, que Vous m'indiquiez le chemin.

Vous êtes resté silencieux.

J'ai pensé que Vous aviez préservé ma vie pour que je la misse tout entière à Votre service.

J'ai juré sur cette vie sauvée d'extirper des âmes la foi des infidèles et de châtier ceux qui la servaient, la protégeaient ou s'y soumettaient.

18.

Ce serment que j'avais fait de pourchasser les sectateurs d'Allah n'était, selon Michele Spriano, que le fruit empoisonné de mon désir de vengeance.

Les infidèles m'avaient ravi Mathilde de Mons, disait-il, et je les poursuivrais de ma haine.

À l'entendre, je menais une guerre personnelle et non, comme je le prétendais, le combat de la sainte Église.

Le chrétien, répétait-il, devait s'en remettre au jugement de Dieu.

Spriano m'irritait.

Nous marchions côte à côte dans les ruelles d'Alger.

Depuis le départ de Dragut, le nouveau capitán-pacha, Aga Mansour, avait autorisé les captifs de rançon, à quitter librement le bagne quand ils le souhaitaient. Nous devions simplement rester à l'intérieur des remparts. Le châtiment serait impitoyable pour ceux qui tenteraient de fuir.

J'y pensais encore.

Mais Mansour nous avait annoncé la venue prochaine des moines rédempteurs, les pères Verdini et Juan Gil. Ils procéderaient au rachat de plusieurs d'entre nous. Il était sage de les attendre.

Nous marchions donc en devisant, pour que les heures passent.

Nous nous asseyions sur l'une des jetées du port. Les esclaves noirs et les esclaves chrétiens du sultan y déchargeaient les navires.

Souvent, une galère accostait sous les vivats de la foule. Et je souffrais de voir tant de chrétiens enchaînés se rassembler sur le pont, être poussés sur le quai comme je l'avais été.

Je me tournais vers Spriano : pouvions-nous laisser faire cela ?

Je m'emportais, lui rappelais les supplices que Dragut-le-Cruel ordonnait. Cet homme était un serpent dont il fallait trancher la tête.

Et quel sort réserver à Cayban, ce Judas qui nous avait vendus à Dragut ? La mort ! J'étais prêt à la donner.

— Des hommes pourris, murmurait Spriano.

Mais il affirmait qu'ils auraient été tout aussi nuisibles s'ils avaient conservé leur foi. Que l'homme était une créature de Dieu, même s'il avait versé dans l'erreur. Que seuls ceux que le démon habitait, qui s'étaient mis au service du Mal, méritaient qu'on les châtiât. Dragut et Cayban étaient de ceux-là. Mais le capitain-pacha Aga Mansour, et même Mocenigo ou Ramoin, et aussi bien — il baissait la voix — Mathilde de Mons pouvaient être sauvés. Le Mal en eux n'avait pas étouffé le Bien.

J'écoutais Spriano mais je refusais de l'entendre.

Il était plus âgé que moi. Il avait vécu dans les comptoirs vénitiens des îles Ioniennes, hébergeant souvent dans sa maison des marchands turcs, discutant âprement avec eux du prix des épices ou de la soie.

— Hommes comme nous, disait-il.

Je lui rappelais le marché aux esclaves où déjà les chrétiens débarqués avaient dû monter sur l'estrade au milieu de la foule qui attendait, impatiente, qu'on vendît enfin les femmes captives.

J'entraînais Michele Spriano. Je ne pouvais assister à ce spectacle, à notre humiliation.

Dieu nous avait voulu libres, non esclaves des infidèles.

Si ma vindicte était personnelle, la guerre, elle, était celle de la sainte Église contre l'islam. Il fallait combattre pour le triomphe de la Juste Foi, pour notre Dieu.

C'étaient eux ou nous.

Le Mal ou le Bien.

— Chaque homme, disait Spriano, livre cette bataille en lui-même.

Je répondais que, selon son maître Dante, Mahomet était en enfer, le corps fendu par le milieu.

Spriano souriait. Il était heureux de m'avoir fait connaître Dante, sa *Divine Comédie*.

Un jour, la pénombre tombait déjà alors que nous marchions dans une ruelle sombre, nous dirigeant vers le bagne, quand j'ai reconnu Cayban. Il poussait devant lui un âne chargé de sacs.

Il a donné un coup de fouet sur l'échine de l'animal qui a pris le trot, et s'est mis à courir derrière lui.

Je l'ai agrippé par les épaules. Il a hurlé. Je l'ai bâillonné, poussé sous une poterne.

Spriano m'a rejoint.

— Laisse-le ! a-t-il murmuré.

Cayban se débattait, répétant qu'il pouvait nous venir en aide : un navire français devait arriver à Alger ; il serait facile de se glisser à son bord. Il suffisait de payer le capitaine, venu de La Rochelle, un dénommé Robert de Buisson avec qui, plusieurs fois déjà, il avait traité de ces sortes d'affaires. Il exigeait cinq cents ducats par chrétien qu'il aidait à fuir. Cayban était prêt à nous les donner.

— Mille ducats pour vous deux, ressassait-il.

Je lui ai serré la gorge et ai demandé à Spriano de le fouiller.

Spriano a reconnu la bourse qu'il m'avait lui-même remise et que Cayban m'avait soustraite.

— Cet homme-là est le Mal, ai-je dit. Dieu nous le livre pour que nous le châtiions.

J'ai soutenu le regard de Spriano.

— Laisse-le, a-t-il de nouveau murmuré.

— Il est Judas. Il nous dénoncera !

Spriano a baissé la tête.

Qu'il est facile, Seigneur, de tuer un homme !

19.

J'avais rompu le fil d'une vie.
Y a-t-il plus grand blasphème ?

Michele Spriano, à genoux, implorait Votre miséricorde pour cet acte sacrilège.

Je priai, moi, pour Vous remercier d'avoir placé sur notre route ce Judas par la faute duquel quatre de mes compagnons étaient morts dans des souffrances infernales, les uns traînés comme des charognes, les autres martyrisés jusqu'à ce que leurs corps ne fussent plus qu'une seule plaie.

Et Spriano voulait que je desserre mes mains du cou de Cayban ? que je le laisse courir chez les janissaires et révéler que nous lui avions demandé de nous aider à fuir ?

Il m'a semblé, Seigneur, que telle n'était pas Votre volonté. Et j'ai osé penser Vous être fidèle en perpétrant ce sacrilège.

Mes doigts n'ont pas tremblé.

J'étais celui par qui passe la Justice.

Et j'étais sûr que ma rencontre avec Cayban, la confidence qu'il m'avait faite, la bourse remplie de plus de mille ducats que nous avions trouvée sur lui ne devaient rien au hasard.

Vous êtes le grand ordonnateur de toute chose, Seigneur !

Nous avons abandonné dans la pénombre de la poterne le corps sans vie de Cayban, recroquevillé.

Quand nous avons regagné la ruelle, l'âne chargé de sacs raclait les pavés de ses sabots. Il était revenu et attendait son maître. Nous l'avons poussé sous la poterne où nous l'avons attaché.

Celui qui trouverait le corps de Cayban serait tenté de l'enterrer sans mot dire afin de s'emparer de la bête et de son chargement.

J'ai eu l'impression que Dieu, après m'avoir soumis à tant d'épreuves, ordonnait le monde autour de moi et me guidait.

Il ne me laissait pas le temps de me repentir.

J'essayai de convaincre Spriano de tenter de fuir avec moi en achetant la bienveillance de ce capitaine français dont Cayban nous avait donné le nom.

Il hésitait. Il ne voulait pas profiter de cet assassinat duquel pourtant il se sentait complice, puisqu'il ne l'avait pas empêché.

Je le tirais par le bras, le contraignais à descendre avec moi, dès l'aube, vers le port.

Jamais je n'avais éprouvé un tel sentiment de confiance. J'étais sûr qu'une étape de ma vie s'achevait. Ce qui était lié à mon enfance au Castellaras de la Tour s'éloignait de moi. Mathilde de Mons vivait à Constantinople, renégate parée par un vizir débauché et cruel. Moi, j'allais m'enfuir. Rien ne pourrait m'en empêcher. En étranglant Cayban, il me semblait que j'avais tué tous les traîtres.

Par la mort donnée, je m'étais fait homme libre. — Blasphème, blasphème ! répétait Michele Spriano. Hérésie, sacrilège !

Mais il me suivait jusqu'à la jetée.

Un matin, nous avons vu se détacher sur l'horizon des voiles rondes.

Aucune galère, aucune frégate barbaresque ni même espagnole ou vénitienne n'en hissait de semblables.

C'était le Français.

Nous avons attendu qu'il ait lancé et noué ses amarres, puis que les Turcs qui étaient montés à son bord l'aient quitté.

Quand les esclaves noirs et ces pauvres chrétiens pour qui personne ne verserait de rançon ont commencé à décharger de grands ballots de toile, si lourds que la passerelle s'incurvait sous leur poids, nous nous sommes approchés en nous glissant dans la file des portefaix.

Parvenu sur le pont, j'ai vu un homme debout, jambes écartées, main serrant la garde de la longue épée qu'il portait au côté. Il nous a suivis des yeux sans paraître surpris quand nous nous sommes dirigés vers le château arrière, veillant à marcher

courbés, nous dissimulant derrière les voiles repliées, descendant les quelques marches conduisant à l'entrepont.

Il allait venir nous y rejoindre. Il fallait attendre la nuit.

Son pas, dans le silence de l'obscurité, a martelé le pont. Puis il y a eu, en haut des marches, sa silhouette et la lueur d'une lanterne, une voix qui nous intimait l'ordre de nous approcher. La main que serrait toujours la garde de l'épée. Et les questions qui se succédaient.

J'ai répondu. Spriano a tendu la bourse. Le capitaine l'a soupesée, ouverte, en éclairant de sa lanterne son contenu, puis en y plongeant les doigts et en faisant tinter les ducats.

— Je suis Robert de Buisson, corsaire de La Rochelle, huguenot, mes seigneurs, a-t-il dit.

Il s'est approché.

Nous sentions les papistes, a-t-il ajouté en levant sa lanterne et en nous dévisageant.

Il s'est assis, nous a invités à l'imiter, a posé la lanterne entre ses cuisses, puis a marmonné :

— Mais, ici, nous sommes d'abord chrétiens.

Il appareillait le lendemain. Il allait longer les côtes barbaresques, puis celles d'Espagne. Il n'attaquerait que les navires espagnols et génois, les meilleures prises, leurs coques toujours pleines de pièces de drap, d'épices et d'armes.

Il pouvait nous débarquer sur la côte espagnole ou bien, si nous combattions avec lui, à La Rochelle. Il comptait franchir le détroit de Gibraltar dans quelques semaines.

Tout à coup, il a ri.

— À La Rochelle, il vous faudra choisir : huguenots ou catholiques. Selon les humeurs du temps, on dresse des bûchers pour les uns ou pour les autres. Si les bourreaux ne valent pas ceux des infidèles, ils savent allumer un feu.

J'ai dit :

— L'Espagne.

Robert de Buisson a secoué la bourse et lancé en se levant :

— Va pour l'Espagne.

TROISIÈME PARTIE

20.

Libre !

Je prie, agenouillé sur le sable d'Espagne, là où les vagues viennent mourir.

Je remplis mes paumes de cette eau bruissante, plonge mon visage dans la vasque de mes doigts.

J'aime le goût salé de la mer. C'est l'âpre saveur de la liberté.

Merci, Seigneur !

Michele Spriano s'agenouille près de moi, puis se redresse presque aussitôt. Il traverse la plage, écarte les roseaux qui couronnent les dunes, grimpe sur les rochers. Sa silhouette se détache sur le ciel encore sombre de l'aube. Il fait de grands gestes, m'invite à le rejoindre.

Je ne bouge pas.

Je veux que l'instant où je recouvre la liberté sur une terre chrétienne se prolonge.

Je suis comme Dante lorsqu'il aborde le rivage du Paradis.

Le soleil qui s'élève au-dessus des collines entourant la baie m'éblouit.

Je ne vois plus Michele Spriano.

Je me retourne.

La chaloupe qui nous a conduits à terre a déjà rejoint le navire. Les marins s'affairent. Dans le silence de l'aube à peine effrangé par le ressac, j'entends la voix de Robert de Buisson qui donne l'ordre de hisser les voiles.

Elles claquent, puis se gonflent. Le navire met cap au large.

Buisson nous avait avertis qu'il ne s'attarderait pas le long de cette côte andalouse. De la pointe de Palos à Málaga, elle était infestée par les corsaires de Tétouan. Ils hantaient les criques et les golfes, se tenaient à l'affût derrière les caps. Ils attaquaient tous les navires autres que barbaresques et bénéficiaient de la complicité des Maures qui peuplaient l'ancien royaume arabe de Grenade et de Cordoue.

Les Espagnols, avait ricané Robert de Buisson avec une moue de mépris, imaginaient avoir converti les Maures !

— Les papistes prennent leurs rêves pour la réalité. Ils croient que le corps du Christ est dans un morceau de pain, et son sang dans un verre de vin ! Alors ils ont pensé que les Maures qui entraient dans les églises et y priaient étaient devenus de bons chrétiens !

Robert de Buisson s'était exclamé, en crachant sur le pont à nos pieds :

— Faux renégats, faux convertis ! Les Maures prient, mais en direction de La Mecque. Je n'ai encore jamais rencontré un musulman devenu vraiment chrétien !

Ces Maures, avait poursuivi Buisson, s'ils nous découvraient, s'empareraient de nous pour nous livrer aux Barbaresques. Nous étions de bonne prise, des captifs de rançon qu'ils pourraient monnayer. Et si nous résistions ils nous trancheraient la gorge.

Il avait fait glisser son pouce en travers de son cou.

Mais les Espagnols ne seraient pas plus tendres. Ils exigeaient de savoir qui nous avait déposés sur leur côté. Ils se méfiaient des corsaires français.

— Ils me haïssent plus encore qu'ils ne détestent les Barbaresques. Je suis de La Rochelle. Ils ne savent rien de l'Océan, alors que le pays des Barbaresques est le jumeau du leur. Les Maures sont leurs voisins. C'est moi, l'étranger ! Que leur importe que je sois chrétien ? D'ailleurs, à leurs yeux, je suis hérétique !

Robert de Buisson m'avait saisi par l'épaule au moment où j'embarquais dans la chaloupe.

— Thorenc, vous êtes de bonne lignée franque. Papiste, mais votre père est au roi ! Qu'allez-vous faire en Espagne en compagnie d'un marchand florentin ? Un Italien est toujours un serpent : voyez la reine, cette Médicis ! Ça sue le venin par tous les pores. Et, pour les Espagnols, vous resterez un Français, quoi que vous leur disiez ! Ils ne vous égorgeront pas, mais vous étoufferont. Vous savez ce qu'est le garrot ? On vous brise la nuque en vous écrasant la gorge. Ils font ça lentement. Ou bien — il m'avait tapoté l'épaule — ils vous livreront à l'Inquisition, et

le grand juge vous condamnera au bûcher ou aux galères comme huguenot ou renégat.

Il s'était penché vers moi.

— Thorenc, je vous le dis : je préfère un Turc à un Espagnol ! Venez donc avec moi à La Rochelle. C'est votre pays, le royaume de France !

Il m'avait retenu, serré contre lui.

— Votre royaume, Thorenc ! avait-il répété.

Je l'avais écarté et avais sauté dans la chaloupe.

— Mon royaume est ma foi ! avais-je répondu au moment où l'embarcation s'éloignait du navire. Je suis du pays qui fait la guerre aux infidèles, non de celui qui s'allie à eux.

— Louis de Thorenc, votre père..., avait crié Robert de Buisson.

J'ai pensé, sans osé répondre en ces termes à Robert de Buisson : « Je n'ai pas d'autre père que Dieu ! »

Puis j'ai regardé avancer vers moi la terre d'Espagne.

En voulant la fouler plus vite, j'ai trébuché et suis tombé sur le rivage, recouvert par l'écume blanche des vagues.

Je suis resté longtemps les bras en croix, la bouche dans le sable humide et froid.

Cette mer qui me recouvrait, c'était l'eau du baptême d'un homme à nouveau libre.

Je gravis la colline. Le soleil s'élève et, avec lui, renaît le bruissement entêtant des insectes.

Je m'arrête à chaque pas. J'écoute. Je me tourne vers l'horizon. Le navire de Robert de Buisson a déjà doublé le cap. J'aperçois seulement le haut de sa voile. La mer dans la baie est une étendue vide et bleue, elle mesure l'espace qui me sépare désormais de l'enfer.

Je suis libre sur une terre chrétienne !

Je retrouve Michele Spriano au sommet de la colline.

Tout à coup, j'entends, venant d'au-delà de cette forêt de chênes-lièges qui s'étend devant nous, le son des cloches qui, parfois, s'estompe ou se rapproche.

C'est mon cœur qui résonne. Chaque note est le battement de ma liberté. Je suis de retour chez moi. La cloche chasse la voix aiguë du muezzin.

Michele Spriano tend le bras.

Au loin, je devine le clocher dressé au-dessus des toits rouges.

Au diable les minarets et les terrasses blanches d'Alger !

Je dévale la pente de la colline, suivi par Spriano. Nous atteignons la forêt. Je cours plus que je ne marche vers cette église. Voilà sept années que je n'ai pu m'agenouiller devant un autel, dans Ta Maison, Seigneur !

Nous traversons des clairières, étangs verts dans la rousseur du sol. À quelques pas, j'aperçois un jeune berger assis contre un arbre. Il taille une branche, relève la tête, se dresse. Il crie, le visage déformé par l'effroi :

— Les Maures, les Maures sont au pays ! Aux armes !

Il détale entre les arbres malgré nos appels. Nous nous arrêtons. Nous nous regardons : couverts de poussière, nos tuniques, nos foulards, nos gilets, nos turbans sont ceux que nous avions revêtus pour nous glisser à bord du navire français. Ces hardes ont trompé le berger. Je les arrache comme une peau sale qui m'a si longtemps collé au corps que je l'ai oubliée ; il a fallu ce cri de terreur du berger pour que je la sente me défigurer, m'opprimer.

Brusquement, des cavaliers surgissent, nous entourent, nous poussent de leurs lances.

Je tente d'empoigner la hampe d'une de ces armes, et crie.

J'ai appris l'espagnol durant mes sept années d'enfer. Spriano le parle encore mieux que moi. Je me frappe la poitrine du poing.

— Chrétiens, esclaves des infidèles ! Captifs de rançon, évadés des bagnes d'Alger, voilà ce que nous sommes !

Je répète sans fin ces mots. L'homme qui commande la petite troupe est aussi brun qu'un Maure. Ses yeux sont perçants comme ceux de Dragut. Il me frappe du plat de sa lance et s'exclame :

— Renégats, espions des Barbaresques ! dit-il, en me piquant la gorge de la pointe de sa lance.

Je crie encore :

— Nous sommes les compagnons de Diego de Sarmiento.
Sarmiento !

Il écarte son arme.

Nous marchons vers le village. Dès que nous avons atteint les premières maisons, des paysans se rassemblent et nous font cortège. Les femmes nous maudissent, les hommes nous lancent des pierres.

Sur la place, devant l'église, un paysan accroche à la branche d'un des platanes une corde terminée par un nœud coulant.

Seigneur, voulez-Vous que nous mourions ici sur la terre chrétienne retrouvée ?

Un prêtre sort de l'église, repousse les villageois, nous dévisage. Râblé, la tête rasée, ses gestes sont vifs.

Je répète :

— Diego de Sarmiento, notre compagnon de chiourme et de bagne, était de Grenade. Le roi des Espagnes, Philippe, a payé sa rançon. Diego de Sarmiento : chrétien comme moi, comme nous !

Le prêtre nous entraîne à l'intérieur de l'église. Je ferme les yeux.

Cette fraîcheur, cette odeur d'encens... Ce murmure des femmes en prière...

J'entre dans le confessionnal. Le prêtre l'a exigé. Dans la pénombre, j'entends sa respiration rauque. J'appuie ma tête contre le bois.

Il me questionne. Et tout ce que j'ai cru emporté, lavé par le ressac et l'écume blanche, alors que j'étais recouvert par les vagues, revient, m'habite et m'obsède.

Je dis Dragut et Mathilde de Mons.

Je dis les suppliciés, les écorchés et les fendus, les tailladés et les dévorés.

Je dis Cayban.

Je dis mes mains autour du cou de ce renégat dont le corps glisse contre le mien et devient si vite aussi froid que la terre au crépuscule.

Le prêtre m'absout.

Il m'informe que l'oncle de Sarmiento, don Garcia Luis de Cordoza, est capitaine général de Grenade. Et que le comte Diego de Sarmiento est auprès de Philippe II, régent d'Espagne :

— Mais Dieu seul sait où ! Notre régent parcourt le monde aux côtés de son père l'empereur.

Le père se signe.

Il nous fera accompagner à Grenade, chez don Garcia.

Nous quittons l'église. Le soleil brûle la terre, la peau, les yeux.

Le prêtre bouscule et harangue les paysans qui sont restés rassemblés.

— Ce sont de bons chrétiens, dit-il en nous montrant. Ils reviennent de l'enfer. Priez pour eux qui ont vécu esclaves des infidèles, soumis à la loi de Lucifer !

Je regarde les visages des hommes qui nous entourent : Maures, Espagnols ? Faux convertis ou vrais chrétiens ?

Ils ont le teint mat. Ils ressemblent aux infidèles qui m'ont si souvent dévisagé sans compassion dans les ruelles de Toulon ou d'Alger.

La foi n'est-elle pour la plupart qu'un masque derrière lequel grimace la bête démoniaque ?

Ma joie d'être libre pour la première fois se voile.

J'ai peur de penser comme un mécréant, un hérétique, un païen.

Seigneur, ne peut-on quitter l'enfer qu'en quittant la vie ?

Et cette terre où nous passons notre vie charnelle est-elle seulement le royaume de la souffrance, l'empire de Lucifer ?

Mais si le Mal y règne, comment y défendre le Bien ?

Comment condamner ceux qui se soumettent à la loi du diable, si elle règne ici sans partage ?

Je marche tête baissée.

Je ne veux pas confier mes craintes et mes doutes à Michele Spriano, mais je sais que je vais devoir affronter de nouvelles tentations, de nouvelles épreuves.

Une terre même chrétienne ne saurait être le paradis.

21.

Seigneur, le jour de mes vingt-cinq ans, nous sommes entrés dans Grenade par la Puerta de Los Molinos.

J'ai entendu des voix aiguës, des rires et des chants.

Sur les berges de la rivière qui s'étirait entre les maisons ocre, les platanes et les collines, j'ai vu des femmes aux bras nus.

J'ai détourné la tête.

Le père Fernando, qui nous avait accompagnés depuis notre départ du village côtier de Veluz Málaga où nous avions passé notre première nuit de liberté, a saisi le bras de Michele Spriano et, de l'autre main, a montré la ville.

J'ai voulu oublier la présence des femmes et l'écouter.

Il parlait d'une voix exaltée.

Depuis des siècles, disait-il, Grenade, capitale du royaume des infidèles, avait été comme une plaie au flanc de l'Espagne. Personne n'avait pu vaincre les rois maures. Ils avaient cru posséder cette terre chrétienne jusqu'à la fin des temps.

Le père Fernando a tendu le bras, montré les collines, serré le poing.

— Campo de Los Martiros, Carmen de Los Martiros..., a-t-il dit.

Avec les os des martyrs chrétiens les Maures avaient construit leurs palais et leurs mosquées.

Il a fait quelques pas, nous invitant à le suivre, et j'ai découvert, au sommet d'une des collines, ces hautes murailles crénelées, ornées de mosaïques, ce fier et grand palais de l'Alhambra, la plus grande construction que j'eusse jamais vue.

Je suis resté interdit. Les infidèles n'étaient pas que des Barbaresques commandés par des renégats tel Dragut. C'étaient des rois bâtisseurs, puissants et dangereux.

— Ils se croyaient les maîtres, a ajouté le père Fernando. Les chrétiens, sous leur joug, se convertissaient pour ne pas être

esclaves. Mais, un jour, le 2 janvier 1492, l'armée de Fernando et d'Isabel la Catolica a pénétré dans la ville par cette Puerta de Los Molinos, et le roi Boabdil, le Maure, s'est enfui. Et comme, apercevant au loin sa ville abandonnée, il s'est mis à pleurnicher – *el sospiro del Moro* –, sa mère lui a lancé, méprisante : « Ne pleure pas comme une femme ce que tu n'as pas su défendre comme un homme ! »

Le père Fernando s'est arrêté sur le pont qui enjambait le *río Darro*.

— Les femmes sont à nouveau chrétiennes, a-t-il murmuré.

Elles lavaient, essoraient, étiraient, étendaient de grands draps blancs sur les galets.

Certaines d'entre elles étaient accroupies et leurs corps se déhanchaient. Lorsqu'elles se redressaient, leur poitrine gonflait leur blouse. Bras levés, elles glissaient du bout des doigts les mèches de leurs cheveux sous leurs coiffes.

D'autres femmes portaient de grands baquets de linge sur leurs têtes et soulevaient de la main gauche leurs longues robes noires, puis elles entraient dans la rivière et traversaient à gué.

J'ai aperçu la toile des jupons, la peau blanche des bras, des mollets et des cuisses.

J'ai eu honte et me suis senti emporté, mon ventre et mes joues dévorés par une joie aussi brûlante qu'une promesse.

Je ne connaissais de la chair que les soupirs des sodomites dans la pénombre de la chiourme et du bagne, ou les cris des femmes écartelées par les infidèles, deux d'entre eux tenant leurs chevilles, deux autres leurs poignets et leurs épaules, le cinquième s'enfonçant entre leurs jambes.

J'avais craint d'être choisi par l'un de nos gardes-chiourme pour lui servir d'amuse-nuit avant qu'il ne me renvoie, souillé, à mon banc de rame, ou bien qu'il me livre aux marins de la galère.

Mais ma condition de captif de rançon, bien personnel de Dragut, m'avait protégé.

J'avais aimé Mathilde de Mons et souffert qu'elle me rejette et se livre à la luxure avec Dragut-le-Débauché. Mais je n'avais jamais osé la désirer.

Le désir n'était pour moi que la gêne que me laissaient certaines nuits quand je retrouvais, au matin, mes cuisses poisseuses et me souvenais ainsi, le rouge au front, de mes rêves.

Tout à coup, les bras et les jambes nues de ces femmes, leurs voix et leurs chants, leurs rires m'enflammaient.

La liberté, c'était cela : une foi, une femme.

C'est avec ce feu en moi que je suis entré dans le Presidio, le palais du capitaine général, don Garcia Luis de Cordoza, *calle de Los Molinos*.

22.

J'ai haï ce vieil homme aux joues grises.

Il trônait dans la pénombre, au fond de la grand-salle du Presidio où nous sommes entrés, précédés par deux soldats aux uniformes sang et or.

À chaque pas ils frappaient de la hampe de leurs piques le parquet aux larges lattes croisées.

Des officiers, des prêtres, des femmes dont les blanches dentelles tranchaient sur leurs amples robes noires se tenaient sur les côtés de la salle, formant ainsi une allée bruissante jusqu'à l'estrade au centre de laquelle don Garcia Luis de Cordoza était assis.

Les soldats se sont immobilisés à quelques pas de l'estrade.

J'ai vu le père Fernando et Michele Spriano se plier. Je me suis borné à baisser la tête un court instant.

Lorsque je l'ai relevée, j'ai croisé le regard du capitaine général.

Ses yeux étaient enfouis dans les chairs fripées, blafardes, de son visage parcheminé.

Le père Fernando s'est mis à parler d'une voix humble, presque suppliante. Il soupirait, en appelait à la bonté de don Garcia Luis Cordoza. Il semblait solliciter le pardon, la grâce du capitaine général comme si nous étions coupables de nous être enfuis, d'avoir été des captifs de rançon, d'avoir débarqué sur la côte andalouse, près du village de Veluz Málaga.

J'ai eu plusieurs fois la tentation de dire que j'avais imaginé qu'on nous accueillerait avec affection, qu'on nous fêterait comme deux chrétiens qui, durant des années, avaient refusé de céder aux infidèles. Mais dans cette salle du Presidio de Grenade les murmures étaient ceux du soupçon et de la moquerie.

— Ils ont été, poursuivait le père Fernando, compagnons de chiourme et de bagne de votre illustre neveu, le comte Diego de

Sarmiento, que Dieu le protège et l'éclairé dans les lourdes charges qui sont les siennes auprès de Notre Sainte Majesté, le roi Philippe II...

D'un mouvement à peine esquissé de la main gauche, le capitaine général a interrompu le père Fernando. Ses doigts étaient noueux, crochus, déformés par la goutte ; ont eût dit de courtes griffes rougies surgies de ses mains boursouflées.

— Un marchand toscan, a-t-il énoncé.

Son visage exprimait le dédain, mais il n'a pas eu un regard pour Michele Spriano.

— Un Français...

Sa voix était tout aussi méprisante. Il m'a fixé longuement d'un air de dégoût, les paupières à demi fermées, si bien qu'il me fallait imaginer son regard.

Je me suis souvenu de celui de Dragut-le-Brûlé, de Dragut-le-Cruel.

— Français ! a-t-il répété.

Il n'a pas posé de question mais a légèrement levé la tête, et, d'un petit coup de menton, suivi d'un autre, m'a ordonné de parler.

J'ai regardé autour de moi. J'ai deviné tous ces visages dont la pénombre effaçait les traits. Les flammes des grands chandeliers faisaient briller l'or, les rubis, les diamants des colliers et des bagues.

— Je suis Bernard de Thorenc, ai-je dit, vicomte, captif de rançon depuis plus de sept ans, chrétien, heureux, jusqu'à cet instant, d'avoir touché la terre catholique d'Espagne. Je demande à prendre place dans son armée, derrière son roi, pour combattre l'infidèle où qu'il soit.

Je crois qu'en parlant j'ai martelé le parquet de mon talon droit.

Le capitaine général s'est redressé, prenant appui sur ses accoudoirs. Il a répété « vicomte Bernard de Thorenc... » d'un ton si hostile que c'était comme s'il me soufflait.

J'ai vu ses doigts se crisper sur les bras du fauteuil, comme si ses ongles s'y incrustaient, et un sentiment d'effroi — le même que celui qui m'avait envahi en face de Dragut — m'a paralysé.

Puis tout mon être s'est révolté. Je me suis cambré. Je n'avais pas plié le genou devant Dragut-le-Cruel ; comment aurais-je pu céder devant ce vieillard aux joues grises ?

Il a longuement parlé, Seigneur, et je n'oublierai jamais l'humiliation subie, la honte et la colère qui m'étoffaient.

Je n'étais pourtant pas surpris par les accusations qu'il portait contre mon père. Ne l'avais-je pas moi-même rejeté ? Cependant, j'avais l'impression, en écoutant don Garcia Luis de Cordoza, qu'il m'écorchait, que chacun de ses mots m'arrachait un lambeau de chair, comme si, ses mâchoires m'ayant agrippé, ses dents s'incrustaient dans mon corps, dans mon âme pantelante.

Il disait qu'il avait connu Louis de Thorenc – « le comte, cracha-t-il avec mépris, votre père » – à Madrid, à Milan, lorsqu'il s'agissait de négocier le montant de la rançon exigée par « notre grand empereur Charles Quint » pour libérer François I^{er}, son prisonnier !

— Que ne les ai-je tués tous les deux, le roi félon et son âme damnée, le comte, ton père, Louis de Thorenc !

Il me tutoyait comme pour mieux me cingler au visage.

Il s'adressait aussi à l'assistance dont les murmures, les exclamations ponctuaient ses propos.

François I^{er} et son fils Henri II, rois illégitimes puisqu'ils s'étaient opposés l'un et l'autre à l'empereur du Saint Empire romain. François, le père, complice de Soliman le Turc. Quant au comte Louis de Thorenc, après que son maître François eut recouvré la liberté, il s'en était allé jusqu'à Constantinople sceller l'alliance démoniaque avec le sultan contre l'empereur catholique, roi d'Espagne, Charles Quint, que Dieu le garde !

Et, maintenant, Henri II, le fils, l'époux de cette perverse Catherine, florentine, fille de marchands, payait et dressait les princes hérétiques allemands contre leur empereur. Il recrutait pour eux des soldats, payait leur solde. Et qui allait d'un prince à l'autre pour les séduire, les corrompre, les convaincre de partir en guerre contre leur souverain légitime, « notre Charles Quint » ? Qui ? Le comte Louis de Thorenc, son fils Guillaume,

et ce capitaine général, Philippe de Polin, qui avait amarré ses galères françaises, flanc contre flanc, aux galères turques !

Voilà ce qu'était le comte Louis de Thorenc, âme damnée de souverains rebelles à leur Église, renégats à leur foi, prêts à toutes les félonies pour conserver, augmenter leur pouvoir, ennemis de l'Espagne, ennemis irréductibles de la juste et sacrée dignité impériale !

Il s'est penché vers moi.

— Et tu voudrais, toi, vicomte Bernard de Thorenc, prendre place dans notre armée, derrière notre roi ? Et tu voudrais que l'on te fasse confiance pour que tu plantes le poignard de la trahison dans le dos espagnol ?

Les soldats m'ont retenu au moment où je m'élançais vers les marches de l'estrade. Ils ont pesé sur mes épaules, m'ont forcé à m'agenouiller. Ils ont croisé sur ma nuque les hampes de leurs piques dont le bois m'a écrasé, m'obligeant à ployer l'échine.

J'ai deviné que Michele Spriano faisait un pas vers moi. J'ai senti sa main sur ma tête.

Il a dit que j'avais préféré le bagne et la chiourme des infidèles à la liberté que m'offraient mon père et ce Philippe de Polin.

— Don Garcia Luis de Cordoza, illustre capitaine général de Grenade, Bernard de Thorenc a refusé que les alliés des infidèles paient sa rançon. Je l'ai vu chaque jour au bagne d'Alger. J'ai soigné les plaies que les bourreaux de Dragut lui ont infligées. Je sais ce qu'il a subi, le courage qu'il a montré. Il a tué un renégat pour conquérir sa liberté, capitaine général, il ne l'a pas rachetée ! Demandez à votre neveu, Diego de Sarmiento. Faites-lui savoir que ses compagnons de bagne, Michele Spriano et Bernard de Thorenc, sont à Grenade.

Don Garcia a dû faire un geste, car les soldats ont ôté leurs hampes de ma nuque et je me suis redressé.

J'ai regardé le capitaine général. Il avait croisé les doigts sur sa poitrine, cachant ainsi le sceau qu'il portait accroché à un long collier fait de grands anneaux d'or.

— Qu'on les garde au Presidio, a-t-il dit.

Le père Fernando a balbutié quelques mots et les soldats nous ont entraînés hors de la grande salle sombre.

23.

Ils m'ont enfermé dans une petite pièce voûtée seulement éclairée par une meurtrière que deux épais barreaux en croix partageaient. Le vent froid y glissait sa lame et ses sifflements étaient si aigus qu'ils me faisaient frissonner.

Parfois s'y mêlaient des voix de femmes, lointaines et fugaces.

J'imaginais ces lavandières que j'avais aperçues sur les berges du *rio Darro*, le jour de notre arrivée à Grenade. Mon esprit volait vers elles. J'oubliais la colère qui torturait mon âme depuis que les soldats m'avaient poussé dans ce réduit qui comportait pour tout mobilier une couche étroite et un tabouret scellé au sol, ainsi que deux écuelles.

J'écoutais ces chants, ces rires. Je m'agrippais aux barreaux. Je tentais de voir ces berges, ces femmes. Je me souvenais de leurs bras nus, du mouvement de leurs corps, de la peau blanche de leurs jambes.

Mais les collines qui dominaient Grenade bouchaient mon horizon.

J'apercevais seulement le sommet des murs de l'Alhambra et le grand crucifix qui s'élevait sur le Monte Mauror, au milieu du Campo de Los Martires.

Je retombais dans ma fureur.

Seigneur, je me rebellaient contre Vous !

N'avais-je tant souffert des infidèles que pour connaître une prison chrétienne ? Et que m'importait que l'Alhambra ne fût plus le palais des rois maures si les rats qui couraient sur mon visage, la nuit, dans la chiourme des galères de Dragut ou dans la citadelle de Toulon, menaient ici aussi leur sarabande autour de moi ?

Me faudrait-il attendre sept années encore pour qu'enfin la liberté me fût accordée ?

N'avais-je pas assez payé pour les trahisons de mon père et de mon frère ?

Fallait-il que je connaisse le désespoir ?

Je vous interrogeais, Seigneur, avec hargne, je le confesse.

Dans quel nouvel abîme infernal aviez-Vous décidé de me plonger ? À quelles épreuves encore alliez-Vous me soumettre ?

Ces questions, cette rage m'ont lacéré le cœur plusieurs jours.

Puis, un matin, la porte a été ouverte et une femme a fait son entrée.

J'ai d'abord vu les points bleus de ses yeux cerclés d'un blanc intense.

La peau de son visage osseux n'en paraissait que plus mate, si foncée, même, que j'ai aussitôt pensé qu'il s'agissait d'une Mauresque : peut-être l'une de ces converties de gré ou de force, sincères ou masquées, qui peuplaient l'ancien royaume musulman de Grenade et de Cordoue, l'Andalousie dont Robert de Buisson, le corsaire, m'avait dit qu'elle était toujours rétive, prête à égorger ces Espagnols qui croyaient l'avoir soumise.

Cette femme a repoussé la porte et s'est avancée.

J'ai reculé. Que voulait-elle ?

Une mantille noire couvrait ses cheveux de jais et ses épaules, les coins de la dentelle nouée entre ses seins.

Elle était élancée, le corps serré dans une ample robe de velours sombre. Le tissu avait des reflets violets et rouges, et était rehaussé sur la poitrine de broderies de fil d'or.

Elle a fait quelques pas dans le réduit, la tête levée vers la meurtrière.

Son port était altier, son expression pleine de dédain. Sous la dentelle blanche qui bouffait autour de son cou, j'ai remarqué un large collier d'argent dans lequel étaient sertis des émeraudes et des rubis.

J'ai pensé qu'elle ne pouvait être ni une servante, ni une épouse. Elle était trop richement vêtue et trop libre de ses gestes.

Je l'ai imaginée couchée près de don Garcia de Cordoza, tout comme Mathilde de Mons était allongée – Dieu savait où ! – près de Dragut.

Et mon corps et mon âme en furent tranchés d'un grand coup de hache.

Tout à coup, je me suis souvenu d'elle, de ce regard bleu.

Quand nous avions traversé la salle du Presidio, après que le capitaine général eut ordonné qu'on nous enfermât, je n'avais vu que des visages hostiles dont les yeux s'étaient plantés en moi comme des piques.

Ces hommes et ces femmes entre lesquels nous avancions, encadrés par les soldats, murmuraient leur mépris et leurs moqueries sur notre passage. Ils m'avaient même semblé que leur haie se resserrait, ne nous laissant qu'un étroit corridor, et qu'ils étaient sur le point de nous frapper.

Près de la porte à laquelle nous étions enfin parvenus, j'avais discerné cette femme qui se tenait à l'écart comme si personne n'avait voulu ou osé s'approcher d'elle.

Ses yeux bleus m'avaient dévisagé sans haine. J'avais même cru y déceler de la compréhension, de la compassion et même de la douleur.

Mais les soldats m'avaient poussé hors de la salle et je ne m'étais pas retourné.

Cependant, la première nuit, alors que je cherchais en vain le sommeil, rejetant d'un brusque mouvement des jambes les rats qui s'aventuraient sur ma couche, le souvenir de ces yeux avaient été seul capable de m'apaiser.

Ils étaient là à me fixer.

Elle a glissé les mains sous les volants de sa robe, se penchant un peu, laissant apparaître son long cou serré par le collier. Et j'ai eu la tentation de tendre le bras, de lui arracher ce que je pensais être le symbole de sa servitude.

Elle s'est approchée de moi. Il y avait bien de la douceur dans son regard. Elle a placé devant mon visage, comme pour se protéger de mes yeux, le livre relié de cuir fauve, aux lettres d'or

incrustées, à demi effacées tant il avait été caressé, ouvert par les doigts de Michele Spriano.

C'était sa *Comédie*, sa *Divine*, le livre de son maître, Dante. Lui-même m'avait dit qu'il avait plusieurs fois mis sa vie en péril pour pouvoir le conserver et qu'il eût préféré mourir plutôt que d'en être séparé.

Ils avaient donc tué Michele Spriano.

J'ai eu l'impression qu'on m'assénait un coup sur la nuque.

Je n'ai pas saisi le livre. Je me suis agenouillé.

J'ai senti la main de la femme se poser sur mes cheveux. J'ai entendu sa voix, rauque, celle d'une Mauresque, en effet, dont les accents pouvaient tout à coup devenir aigus.

Ce livre était à moi, maintenant, disait-elle. Michele Spriano avait voulu qu'on me le remît au moment de son départ.

J'ai relevé la tête. Elle a retiré sa main, mais souriait.

Don Garcia Luis de Cordoza avait rendu la liberté à Michele Spriano, qui avait quitté Grenade le matin même.

Il allait à Málaga et, de là, sitôt qu'il trouverait un navire, si un convoi de galères s'y rendait, il embarquerait pour Barcelone, puis Gênes ou Pise.

Michele avait souhaité que je conserve ce livre jusqu'au jour de nos retrouvailles ici-bas, ou bien au Purgatoire.

Elle avait continué de sourire.

Il n'imaginait pas, a-t-elle poursuivi, que vous vous retrouveriez au Paradis ou en Enfer.

Il m'a dit que vous aviez d'ailleurs déjà séjourné en Enfer.

De Barcelone, a-t-elle ajouté, le marchand toscan ferait parvenir un message au comte Diego de Sarmiento, car il n'était pas sûr que don Garcia Luis de Cordoza l'avait fait.

Je me suis saisi du livre et l'ai serré contre ma poitrine.

La femme s'est assise sur le tabouret. La lumière tombait de la meurtrière, éclairait ses mains aux doigts fuselés, aux ongles nacrés.

— Je suis en prison comme toi, a-t-elle murmuré.

Elle a avancé les lèvres et je n'avais plus vu que cette bouche boudeuse.

— Mais — elle a montré les murs du réduit — il n'y a pour me retenir ni mur ni porte. Je peux sortir du Presidio à ma guise, monter jusqu'à l'Alhambra, longer le *rio* Darro ; je peux choisir l'église où je vais prier...

Elle a ri.

— Je suis chrétienne, comme toi !

D'un mouvement rapide de la main gauche, elle a retiré sa mantille et passé les doigts entre ses mèches noires.

— Mon sang est maure, a-t-elle précisé. Ma lignée est noble, sache-le. Je suis une Thagri.

Elle ne souriait plus mais s'est mise à parler de sa voix rauque, murmurant que tous les chrétiens ignoraient l'histoire des glorieux royaumes de Cordoue et de Grenade. Qu'ils regardent l'Alhambra ! Qu'ils mesurent la grandeur du royaume des Maures à la hauteur des murailles de ce palais ! Mais la force des Maures avait été défaite par une jeune esclave espagnole, Isabelle de Solis. Elle s'était convertie à l'islam, elle était devenue Thouraiya, et avait rendu fou de passion — aveugle, aussi — le roi Mohamed. Alors était venu le temps infortuné des rois lâches, des rois pleureurs, de Boabdil...

Elle s'est levée.

— J'étais Aïcha. Mais j'ai reçu le baptême. Je porte le nom de celle que vousappelez Vierge Marie. Je m'appelle Lela Marien.

Elle a ouvert la porte.

— Je gouverne le cœur et le corps de don Garcia Luis de Cordoza. C'est moi qui ai obtenu que Michele Spriano soit libéré.

Elle est revenue vers moi, m'a effleuré la joue du bout de ses ongles.

— Et toi, que veux-tu ?

24.

Seigneur, pardonnez-moi, mais j'ai offert mon corps et mon âme à celle à qui on avait donné comme nom de baptême Lela Marien.

Lorsque nous étions couchés côte à côte sous les voiles, dans la chambre située dans l'une des tours du Presidio, non loin de mon réduit de prisonnier, elle répétait souvent comme une incantation : « Lela Marien », puis me disait d'une voix fière et forte : « Marien, Marie... Je porte le nom de la Vierge Marie, la mère de Dieu ! »

Elle se redressait. Elle était nue.

J'avais été surpris, lorsque je l'avais découverte et caressée pour la première fois, par ses seins lourds, ses hanches larges. Serrée dans sa robe noire, je n'avais pas imaginé qu'elle pût être, en dessous, ce fruit pulpeux.

Elle s'asseyait, jambes croisées, ses cheveux noirs couvrant ses épaules en longues boucles. Souvent elle posait ses deux paumes sous ses seins comme si elle avait voulu les soutenir ou les palper.

Elle se penchait vers moi et son corps touchait le mien, mais, lorsque je voulais la saisir, elle se dérobait.

Car c'est elle qui me possédait. Elle qui m'initiait. Elle qui veillait à me raccompagner dans ma prison avant que don Garcia Luis de Cordoza ne rentre de ses inspections.

Le capitaine général s'absentait parfois plusieurs jours pour se rendre à Cordoue et jusqu'à Carthagène ou Séville.

Lela Marien me rapportait que ses voyages l'épuisaient, mais que le roi et l'empereur exigeaient que l'on veillât sur l'Andalousie.

— Les Espagnols l'ont conquise, mais ils ont peur, murmurait Lela Marien.

Elle nouait ses mains derrière sa nuque et se balançait lentement d'avant en arrière.

Elle courbait et même pliait son corps, qui n'avait rien de gracile, sans aucun effort. Tout en restant assise, elle embrassait ma poitrine alors que j'étais allongé. La pointe de ses seins me frôlait. Puis elle s'éloignait et se renversait, les hanches et les jambes toujours immobiles, si bien que sa nuque effleurait le lit, ses seins se gonflaient, tendus, provocants.

— Tu es chrétien, mais tu n'es pas espagnol, reprenait-elle en se redressant. Les Espagnols sont des porcs, des chiens, non parce qu'ils sont chrétiens, mais parce qu'ils sont espagnols.

Elle appuyait sa paume sur mes lèvres, les écrasait.

— Sois d'abord de ton pays, de ta famille, disait-elle. Les Espagnols n'aiment pas les gens du roi de France. Don Garcia te hait. Il te gardera prisonnier, puis il te fera étrangler ou empoisonner parce que tu es du royaume de France et que je t'ai choisi. Il fait exécuter tous les hommes que je choisis. Moi, je lui donne trop de plaisir pour qu'il me tue.

Elle tendait et courbait son corps comme un arc, en équilibre sur la pointe de ses pieds et le bout de ses doigts, jambes légèrement écartées, et je devinais sa fente rouge aux lèvres presque noires.

— Je peux tout faire avec mon corps, disait-elle, un peu haletante. Il le sait. Il ne peut renoncer à moi. Il me voudrait son esclave, mais personne ne peut être mon maître.

Elle me fixait et c'était comme si son regard bleu et blanc me terrassait, m'enchaînait.

Elle murmurait :

— Les Espagnols ont peur. Don Garcia Luis de Cordoza a peur de moi. Il sait que je n'oublie pas que je suis Aïcha, descendante des Thagri. Les miens ont possédé plus de terres et de palais, plus de moutons que les rois de Cordoue et de Grenade. Crois-tu que je puisse l'oublier parce que l'on m'a baptisée du nom de Lela Marien ? Je suis mauresque et tous, ici, nous le sommes restés. Un jour, Allah, si nous Lui sommes fidèles, Se souviendra que cette terre est nôtre, et Il nous la rendra. Et l'Alhambra et nos mosquées seront de nouveau à nous.

Elle posait sa paume sur ma poitrine.

— Toi, tu n'es pas espagnol. Il faut que tu quittes Grenade avant que ce goret de capitaine général te fasse tuer.

Ses doigts ont voleté sur ma peau. J'ai frissonné. Elle s'est allongée contre moi.

— Tu te souviendras d'Aïcha, a-t-elle murmuré.

25.

Une nuit de mars, alors que les rats, comme pris de folie, couraient et sautaient d'un mur du réduit à l'autre, s'accrochant à mes bottes alors que j'essayais de les frapper – j'avais l'impression de soutenir un siège contre cette troupe grouillante qui montait à l'assaut de ma couche et m'eût submergé si j'avais cessé un instant de combattre –, Lela Marien a ouvert la porte.

La lumière blanche de la nuit ventée a envahi le réduit.

Les rats se sont immobilisés, formes noires serrées les unes contre les autres sur le sol.

Lela Marien a fait un pas et, tout à coup, la vermine en couinant a disparu, s'enfonçant entre les pierres des murs.

Je me suis levé.

— Il ne reviendra pas avant plusieurs semaines, a dit Lela Marien en me prenant la main. Il faut partir dès cette nuit.

J'ai pris mes bottes. Énorme, un rat est sorti de l'une d'elles, me fixant de ses yeux rouges.

Il y a eu un sifflement, un coup sourd ; il gisait à présent, la tête tranchée.

J'ai vu le sabre recourbé que tenait Lela Marien.

Elle m'a entraîné hors du réduit.

Je n'ai oublié aucun moment, aucun mot de cette nuit-là.

Nous marchons côte à côte dans les corridors déserts du Presidio. On n'entend que le vent qui tourbillonne, balayant les cours, ployant les arbres des patios, s'engouffrant sous les porches. Il est si glacé, après avoir coulé le long des vallées du *río Darro* et du *río Genil* depuis les sierras enneigées, qu'il taillade les joues et les lèvres, écorche les mains.

Nous descendons quelques marches, avançons sous une voûte basse, guidés par un homme qui porte une torche. Des ailes me frôlent, des rats se faufilent et bondissent. Et tout à coup le ciel constellé, la rumeur d'une rivière.

Nous sommes sur la berge du *río Genil*. Je reconnaissais les arches du Puerte Verde que nous avons franchi lorsque nous sommes entrés dans Grenade en compagnie de Michele Spriano et du père Fernando. Je porte la main à ma poitrine pour m'assurer que *La Divine* n'a pas glissé, que le livre est resté entre ma chemise et ma peau.

Le vent est si fort que nous devons marcher courbés jusqu'aux chevaux que tient un autre homme.

— C'est Juan Mora, dit Lela Marien. Il ne te quittera que si tu le lui demandes.

Elle me tend une bourse. Le geste est si déterminé, sa voix si résolue que je l'accepte sans mot dire.

— Tu seras à Valladolid avant que don Garcia ait regagné Grenade. Si Diego de Sarmiento est vraiment ton ami, le capitaine général ne pourra plus rien contre toi.

J'ai voulu enlacer Lela Marien. J'ai senti son hésitation. J'ai cru qu'elle allait s'abandonner.

Je l'ai appelée Aïcha et lui ai proposé de fuir avec moi. Nous quitterions l'Espagne. Nous gagnerions la France. Nous vivrions au Castellaras de la Tour. Nous oublierions le monde. Nous chevaucherions et chasserions sur nos terres, de Thorenc à Andon, de Cabris jusqu'aux falaises qui dominent la vallée de la Siagne.

Je me suis interrompu.

J'ai revu la Grande Forteresse de Mons.

J'ai pensé à Mathilde, à Dragut.

Aïcha m'a repoussé, me répétant qu'il me fallait partir aussitôt, traverser Grenade et remonter la vallée du *río Darro* afin d'être déjà sur la route de Linares quand le jour se lèverait.

— Juan Mora est un bon guide. Il sait tuer quand il faut, a-t-elle dit.

J'ai tenté de la prendre par les épaules. J'ai répété qu'il lui fallait quitter Grenade, l'Espagne, et venir avec moi.

Juan Mora était déjà en selle.

— Va ton chemin, a murmuré Aïcha. Si Allah le veut, nos routes se croiseront à nouveau. Mais tu es chrétien...

Elle a ri.

— Moi aussi.

Elle m'a embrassé.

— Mais tu m'as appelée Aïcha. Tu sais donc qui je suis. Va !

Jusqu'à ces pages que je viens d'écrire et dans lesquelles j'ai voulu rester fidèle à ce que j'ai vécu, je n'ai plus jamais donné à Aïcha son nom de baptême.

Lela Marien n'était qu'un masque et un mensonge.

Dans mon souvenir, Aïcha est la Mauresque intrépide qui brandit un grand sabre courbe pour trancher la tête d'un rat ou d'un chrétien.

Mais, évoquant ainsi la combattante et la rebelle, l'ennemie, je devance le cours des événements et de ma vie...

Je galopais encore sur la route aux côtés de Juan Mora. Le vent était si vif, si hostile que j'étais couché sur l'encolure de mon cheval, agrippé à sa crinière. J'étais tenté de ralentir l'allure, de mettre pied à terre. Je rêvais d'ouvrir les mains au-dessus d'un feu. Mais Juan Mora, lorsque je lui avais crié que je désirais faire halte, m'avait lancé un regard méprisant et, d'un coup de talon, avait fait bondir son cheval. Je l'avais suivi.

Nous avons traversé les sierras et les fleuves, contournant les villes de Linares, de Ciudad Real et de Tolède. Nous couchions dans des grottes dont Juan Mora savait retrouver le chemin entre buissons et rochers. Nous dormions pelotonnés l'un contre l'autre. Juan Mora rabattait le capuchon de sa houppelande sur son visage comme pour m'avertir qu'il ne répondrait à aucune de mes questions.

Les premières nuits, je lui avais parlé d'Aïcha, l'interrogeant sur cette famille de Thagri, si puissante, si riche et si noble. Comment leur descendante était-elle devenue cette Lela Marien, femme de plaisir d'un don Garcia de Cordoza, vieillard aux joues grises ?

Les lèvres serrées, Juan Mora avait paru ne pas m'entendre. Pourtant, une expression de colère durcissait ses traits.

Je l'ai dévisagé. Des rides qui étaient peut-être des cicatrices traçaient de profonds sillons de ses tempes à sa bouche. Une courte barbe noire et drue affinait son visage.

Appartenait-il lui-même au clan des Thagri ?

Quand je l'eus vu plusieurs fois par jour sauter de cheval, s'éloigner de quelques pas du bord de la route, puis s'accroupir et s'incliner en direction du sud pour prier son Dieu, j'ai compris que son nom de Juan Mora était lui aussi un masque.

Et, une fois encore, je me suis souvenu des propos de Robert de Buisson. Peut-être tous les Maures d'Andalousie étaient-ils restés fidèles à leur foi ? Peut-être un jour ce feu qui couvait embraserait-il l'ancien royaume musulman ?

J'ai dit à Juan Mora alors que nous marchions au pas, gravissant sous une bourrasque de neige la sierra de Guadarrama :

— Tu aspires à chasser les Espagnols. Tu n'es pas chrétien. Tu te caches derrière ce nom jusqu'au jour où tu pourras les égorer.

Nous étions parvenus au sommet du col. Il a tendu le bras et j'ai aperçu à l'horizon, là où confluent les rivières Esgueva et Pisuerga, les murailles de Valladolid.

Le vent était tombé quand nous franchîmes les portes de la ville.

Une foule bruyante se pressait dans les rues pavées entre les façades ornées de statues et de mosaïques. Cavaliers et voitures se frayaiient difficilement un passage parmi les étals des marchands.

Nous avons mis pied à terre, tenant nos chevaux par les rênes pour traverser les places.

Cette ville était opulente et fière. Là s'étaient mariés les rois conquérants et catholiques, Ferdinand et Isabelle. Là était mort Christophe Colomb qui avait dressé la croix du Christ sur les frontières du monde et converti les païens à notre foi.

Là vivait la noblesse de Castille.

J'ai marché plus lentement. J'avais le sentiment d'avoir atteint mon but. Ici commençait ma vraie vie. J'étais enfin libre de mes chaînes.

Je me suis signé devant la façade d'une église aux pierres ciselées dont j'appris plus tard qu'elle était Santa Maria la Antigua, construite là sur ordre de l'empereur bourguignon et germanique Charles Quint.

À quelques pas se dressait, ocre et austère, le Palacio Sarmiento, la demeure de Diego de Sarmiento, mon ancien compagnon de chiourme.

Et la joie m'a envahi. Alors que nous débarquions des galères sur les quais de Toulon, la ville livrée aux infidèles, il m'avait lancé le mot *d'esperanza*. Et j'étais là, libre. Dans la cité des Rois Catholiques qui avaient fait plier le genou aux infidèles. Ces rois dont, dans le bagne d'Alger, Sarmiento nous avait tant de fois raconté l'épopée, la Reconquista.

Au moment où je m'engouffrais sous le porche, Juan Mora s'est approché de moi. Il plissait les paupières, masquant ainsi son regard.

— Tu peux me renvoyer, a-t-il dit. Je t'ai guidé là où tu devais aller.

Il a tourné la tête, montré la rue, la foule, la ville.

— Que veux-tu, toi ? ai-je demandé.

Il est resté silencieux, les bras croisés.

— Tu peux partir ou rester, tu es un homme libre, ai-je repris.

Son visage s'est contracté. J'ai deviné de l'incompréhension et du mépris dans cette façon qu'il avait d'avancer les lèvres, creusant les rides autour de sa bouche.

J'étais le maître auquel Aïcha l'avait donné. C'était à moi de choisir. Vivre, je le savais depuis qu'à Toulon j'avais refusé d'être racheté par mon père, c'était décider.

J'ai posé la main sur l'épaule de Juan Mora.

— Tu es à moi, tu restes avec moi.

Il m'a fixé, puis a relevé un peu la tête.

— Autrefois, le nom de Valladolid était Belad-Oualid, a-t-il dit.

Il a répété, d'une voix plus forte et plus rauque :

— Belad-Oualid, Belad-Oualid...

26.

Diego de Sarmiento a ouvert les bras et nous nous sommes serrés l'un contre l'autre jusqu'à en perdre le souffle.

Puis nous nous sommes tus.

J'avais imaginé que nous évoquerions nos souffrances passées dans l'enfer des chiourmes et des bagnes d'Alger.

Je voulais lui parler de Mathilde de Mons et de Dragut, de Michele Spriano, et lui rappeler ce mot, *Esperanza*, qu'il m'avait lancé sur les quais de Toulon et que je n'avais jamais oublié.

Mais j'étais comme étouffé par ces souvenirs avec, dans la bouche, un goût douceâtre de sang et, devant les yeux, des images de mort.

Tant de corps martyrisés devant moi durant ces années !

J'ai regardé Sarmiento à la dérobée. Il se tenait penché en avant, les coudes sur les cuisses, immobile comme si lui aussi contemplait, fasciné, le temps écoulé.

Il émanait de lui une impression de force. Il était plus corpulent qu'autrefois. Son visage plus rond était pris dans une barbe crépue. Il serrait les poings.

J'ai tendu les mains au-dessus des flammes bleutées qui crépitaient dans la cheminée. Je lui ai confié que mes doigts avaient étranglé un renégat et que, souvent, le visage et le corps de cet homme venaient me hanter comme un remords, même si je ne regrettais pas de l'avoir tué.

Sarmiento s'est lentement tourné vers moi, puis a haussé les épaules.

Un renégat, a-t-il commencé, plus encore qu'un infidèle méritait à ses yeux le châtiment. Et le remords n'était qu'un piège du diable.

Il a élevé la voix et continué : celui qui combattait au nom du Christ avait le devoir de punir et de tuer ceux qui reniaient le baptême, commettaient des actes sacrilèges ou souillaient de leur présence les Lieux saints. Il ne fallait montrer aucune pitié

pour les hérétiques ou les infidèles. Les uns refusaient la communion et la sainte messe, les autres maculaient le tombeau du Christ ou faisaient de nos cathédrales des mosquées.

Un chrétien pouvait-il accepter cela ?

Il avait souvent brandi les poings comme pour menacer des ennemis tapis dans la pénombre de la pièce éclairée seulement par ce feu qui me brûlait le visage mais laissait mes épaules et mon dos en proie au froid.

Il fallait, a-t-il repris, nettoyer les royaumes chrétiens, des terres de l'empire aux rives de la Méditerranée, de la vermine huguenote – protestante, calviniste, luthérienne, peu importait le nom dont elle se paraît. Tous ces « mal-sentants de la foi » étaient les alliés des infidèles, et ceux-ci devaient être repoussés dans les grands déserts de l'extrême du monde d'où ils avaient surgi, telles des nuées de sauterelles.

La Reconquista n'était pas achevée. Il fallait prendre Alger et Tunis, délivrer, comme Charles Quint l'avait fait des années auparavant, les esclaves chrétiens qui s'y trouvaient enchaînés, et agir de même à Constantinople et à Jérusalem.

Pour un catholique, c'était le seul devoir auquel se vouer.

Sarmiento s'est levé, la main posée sur le pommeau de son épée. Il a fait quelques pas qui résonnèrent dans la pièce aux murs de pierre.

Je l'ai suivi des yeux alors que l'obscurité enveloppait sa puissante silhouette noire.

Il est revenu vers moi.

— Bernard de Thorenc, a-t-il dit d'une voix solennelle, tu es au régent d'Espagne, notre Philippe. Tu es à son père, l'empereur du Saint Empire romain germanique, notre Charles Quint. Tu es à eux parce qu'ils sont les légitimes souverains catholiques, qu'ils sont les chevaliers de la Foi du Christ et qu'ils veulent rétablir d'un bout à l'autre du monde la Sainte Monarchie universelle.

J'étais ému. La conviction et l'énergie de Sarmiento m'entraînaient.

Oui, je voulais être l'un des soldats de cette croisade.

J'ai dit que j'avais fait serment de combattre les infidèles afin de libérer mes compagnons de chiourme et de bagne que j'avais vu supplicier par les bourreaux de Dragut-le-Cruel.

Et je voulais racheter ceux qu'il avait corrompus.

J'ai murmuré le nom de Mathilde de Mons.

J'ai ajouté que je voulais effacer la trahison de ceux des miens qui avaient servi les rois de France, alliés des infidèles.

Sarmiento a souri, méprisant.

— Les rois de France sont comme des voiles : c'est le vent le plus fort qui les tend et les gonfle.

Il m'a pris le bras et m'a guidé par les couloirs du Palacio.

Nous avons traversé de grandes salles aux murs desquelles étaient accrochés des crucifix, des armes et des tapisseries. Dans la pénombre, les meubles de bois noir ressemblaient à des rochers massifs. Je devinais de grands tableaux aux cadres dorés.

— Le comte Rodrigo de Cabezón, ambassadeur d'Espagne auprès du roi de France, nous écrit qu'Henri II se veut un bon catholique. Son épouse Catherine est nièce du pape. Elle navigue avec l'habileté d'un vieux marin. Elle voudrait marier l'une de ses filles à notre roi Philippe. Mais l'empereur a choisi pour Philippe la reine d'Angleterre, et, lorsque ce mariage sera conclu, la France, enserrée entre nos mâchoires, devra bien se soumettre.

Sarmiento s'est arrêté et m'a fait face.

— Sais-tu qui est ici auprès de moi ? Enguerrand de Mons, le frère de cette renégate. Il n'est pas le seul noble français à avoir choisi de servir le roi et l'empereur catholiques. S'ils veulent conserver leur trône, Henri II et Catherine doivent aller là où souffle le vent. Et nous sommes le vent !

Il m'a invité à le suivre, me racontant que, d'après le comte Rodrigo de Cabezón, Henri II, irrité par les conciliabules et les conspirations des « mal-sentants de la foi », s'était emporté : « Je jure que si je parviens à régler mes affaires extérieures, avait-il confié à l'ambassadeur, je ferai courir par les rues le sang et les têtes de cette infâme canaille luthérienne ! »

— Nous l'aiderons à régler ses affaires extérieures, a ajouté Diego de Sarmiento. Et même nous lui prêterons quelques-uns

de nos soldats et de nos inquisiteurs pour qu'il en finisse avec ses huguenots.

Le ton de sa voix était tranchant comme une lame affilée. Il me glaça lorsqu'il ajouta que, selon Cabezón, le comte Louis de Thorenc, son fils Guillaume et sa fille Isabelle avaient rejoint les rangs de ces nobles protestants qui, autour de l'amiral de Coligny, du prince de Condé, de bien d'autres, avaient rompu avec la foi catholique et se proclamaient réformés.

De son bras Sarmiento m'a enveloppé l'épaule.

Toutes les lignées, a-t-il ajouté, même les plus illustres, portaient sur leur tronc des branches pourries.

Il savait que don Garcia Luis de Cordoza, son oncle, capitaine général de Grenade, protégeait une Mauresque, une rouée qui se prétendait catholique, mais qui était en fait une Thagri, de ces Maures qui n'avaient jamais accepté la Reconquista. Qui pouvait croire que cette femme était devenue bonne catholique ?

— Les convertis, les renégats ont des âmes de félons. Qui a trahi sa foi trahira de nouveau, a-t-il conclu. Mais don Garcia est un corrompu que l'empereur protège en souvenir des guerres passées.

J'ai commencé d'apprendre ce jour-là ce qu'est le gouvernement des hommes.

Nous étions arrivés dans une pièce plus petite que les autres, aux murs couverts d'étagères sur lesquelles s'alignaient des livres.

L'un d'eux, posé sur un chevalet, était ouvert.

Cependant que Diego de Sarmiento le feuilletait, j'ai dit que Michele Spriano m'avait confié, avant de partir s'embarquer à Málaga, un exemplaire de *La Divine Comédie* auquel il tenait plus qu'à la vie.

Je l'ai extrait de ma chemise et l'ai tendu à Diego de Sarmiento.

— Michele Spriano..., a-t-il murmuré en prenant le livre.

Sa voix était si sourde que je Vous ai prié, fermant les yeux, que je Vous ai supplié, Seigneur, de protéger Michele.

Mais il était trop tard. Vous aviez jugé qu'il fallait qu'il souffre encore, mais pour le punir de quelles fautes ?

Sur le même ton monocorde, Diego de Sarmiento a raconté comment des corsaires barbaresques avaient attaqué trois galères espagnoles qui avaient quitté Barcelone pour Gênes.

Michele Spriano était à bord de celle qui avait été capturée par les infidèles.

Il y avait eu un long combat. L'un des marins qui avaient réussi à rejoindre les autres navires espagnols avait expliqué que le marchand italien avait été épargné par les Barbaresques et jeté comme un sac sur le pont de la galère musulmane. Il s'était pourtant battu aux côtés de l'équipage, mais était de bonne prise.

Je l'ai imaginé enchaîné dans le réduit au-dessus de la chiourme, parmi les rats, dans les odeurs d'excréments.

Seigneur, pourquoi ?

— Ils ne le tueront pas, puisqu'ils ne l'ont pas fait durant le combat, a dit Sarmiento. Ils fixeront sa rançon. Et nous la verserons aux moines rédempteurs afin que, dès leur prochain voyage à Alger, ils puissent le racheter.

— Toute cette souffrance..., ai-je murmuré. Protégez-le, Seigneur !

Sans doute Sarmiento n'a-t-il pas apprécié ma prière, le ton suppliant de ma voix.

— Dieu ne nous aide que si nous brandissons le glaive ! a-t-il lancé. Il n'entend pas les pleureuses. Il veut des chevaliers !

Sarmiento s'est rapproché du chevalet et a commencé à lire d'une voix forte :

— « Le soldat qui revêt son âme de la cuirasse de la foi comme il revêt son corps d'une cuirasse de fer est à la fois délivré de toute crainte et en parfaite sécurité ; car, à l'abri de sa double armure, il ne craint ni l'homme ni le diable. Loin de redouter la mort, il la désire ; que peut en effet craindre celui pour lequel, dans la vie ou dans la mort, le Christ est la vie et la mort est un gain ?... Les soldats du Christ font la guerre en toute bonne conscience... C'est pour le Christ qu'ils donnent la mort

ou la reçoivent... S'il tue un malfaisant, il ne commet pas un homicide, mais un malicide ; il est le vengeur du Christ contre ceux qui font le mal et obtient le titre de défenseur des chrétiens. »

Sarmiento a relevé la tête.

— Voilà ce qu'écrit saint Bernard dans la charte des chevaliers du Temple, a-t-il ajouté. Saint Bernard dit : « Si ces chevaliers tuent, c'est pour le Christ ; s'ils meurent, le Christ est pour eux ! »

Sarmiento s'est avancé vers moi.

— Jamais la Terre n'a porté autant de malfaisants, a-t-il dit. Sois ce soldat du Christ, toi qui te nommes Bernard !

27.

J'ai vécu plusieurs années dans l'ombre de Sarmiento.
Je l'ai admiré.

Je l'ai vu sauter dans une arène, armé seulement d'une courte dague, affronter un taureau qui piaffait et dont la bave inondait le mufle d'une mousse blanche.

Il s'est avancé vers lui, bras écartés, semblant offrir sa poitrine aux cornes de l'animal.

C'était dans la petite ville de Benavente. Toute la cour, toute la noblesse de Castille se pressait sur les gradins autour de Philippe le régent et de son fils don Carlos.

Sarmiento me chuchota que cet enfant de neuf ans, héritier du trône d'Espagne, petit-fils de Charles Quint, était une pauvre marionnette folle qui souvent se roulait sur le sol, désarticulée, hurlant, frappant sa grosse tête ridée comme celle d'un vieillard contre les pierres, et bavant comme un animal furieux dont il n'avait pas même la force, boiteux, bossu, idiot, si laid qu'on osait à peine le regarder – telle était la croix que portait notre régent, notre Philippe.

Nous avons quitté Valladolid pour regagner La Corogne où nous attendait une flotte de cent vingt-cinq navires.

Depuis des semaines, dans le Palacio de Valladolid, il n'était pas un noble de Castille ou d'Aragon qui n'intriguât pour être de ce voyage, se rendre à Londres assister au mariage de Philippe et de la reine d'Angleterre, Marie Tudor.

J'ai pu mesurer en l'occurrence le pouvoir du comte Diego de Sarmiento.

Dès le lendemain de mon arrivée à Valladolid, il m'avait dit que je devrais toujours marcher à ses côtés.

— Je n'ai ni fils ni frère, avait-il ajouté. Tu seras et l'un et l'autre.

Et j'avais commencé d'entrer à ses côtés dans les salons des Palacios de Valladolid, ceux de la Plaza Mayor, de la Plaza del Ochavo, de la Plaza del Fuento Dorado.

Les nobles étaient tous vêtus de noir, leur pourpoint rehaussé par des colliers d'or. Leurs têtes brunes semblaient juste posées sur les collarlettes de dentelle blanche.

Ils s'inclinaient devant Sarmiento, le sollicitaient. Ils voulaient faire partie de ceux – quelques centaines – qui accompagneraient Philippe et embarqueraient avec lui sur l'un des cent vingt-cinq navires qui cinglaient vers l'Angleterre.

Sarmiento écoutait distraitemment tout en regardant les femmes.

Souvent il se dirigeait vers l'une d'elles : ainsi Efrusia de Guzmán, ou cette jeune fille d'à peine treize ans, Anna de Mendoza délia Cerda, la plus riche héritière d'Espagne, dont l'œil gauche était couvert d'un bandeau noir. Elle l'avait perdu au cours d'une leçon d'escrime ou d'un duel, mais le droit flamboyait et, lorsque son regard s'était arrêté sur moi, j'avais baissé la tête, troublé par son insolence, presque de l'impudent.

Sarmiento, me prenant le bras, m'avait chuchoté de sa voix rauque :

— Anna Mendoza délia Cerda est d'abord à Philippe, puis à moi, puis à Ruy Gomez auquel Philippe l'a promise, parce que Gomez a négocié à Londres le contrat de mariage avec cette reine vieille et grise, sans cheveux, sans sourcils, et qui doit sentir mauvais, cette Marie Tudor que notre Philippe va devoir mettre au lit. Dieu lui en donne la force ! Mais il l'a, il l'a...

J'entendais les murmures. Je surprenais les confidences de Ruy Gomez qui arrivait de Londres, si fier d'avoir accompli sa mission.

— La reine Marie, qui n'a jamais approché un mâle, craint que notre souverain ne soit trop impétueux. Elle a peur des taureaux espagnols ! À trente-sept ans, elle est sèche comme un arbre qui n'a jamais donné de fruits, un figuier qui n'a jamais reçu de pluie. Et, en même temps, elle a si soif...

On assurait que Charles Quint avait écrit à son fils pour lui demander de « montrer beaucoup d'amour et de joie à la reine ».

Il y avait des rires étouffés et on lisait de la malice dans les yeux de ceux qui décrivaient Marie Tudor et rapportaient les propos de l'Empereur. On se tournait vers dona Isabel Osorio, la maîtresse de Philippe, et on murmurait qu'elle serait peut-être du voyage, à moins qu'elle ne se retirât dans un couvent, comme tant d'autres des femmes que Philippe avaient honorées.

J'écoutais, je regardais, j'apprenais. J'avais cru, Seigneur, que j'allais brandir le glaive contre Vos ennemis, à Votre service, et jour après jour je découvrais cet entrelacs d'intrigues, de jalousesies, de corruption et de fornication qu'est le gouvernement des hommes. Où étais-je ?

Je logeais dans l'une des tours du Palacio. Juan Mora dormait devant la porte de ma chambre, couché à même le sol, enveloppé dans sa houppelande.

Quelques jours seulement après notre arrivée à Valladolid, j'ai été réveillé un matin par des cris étouffés, un bruit de lutte. J'ai ouvert la porte. Sarmiento était debout, bras croisés. Les trois gardes qui ne le quittaient jamais et dont je n'osais même pas croiser le regard, tant il y avait de violence et de cruauté dans leurs yeux, maintenaient Juan Mora agenouillé et l'un d'eux avait plaqué la lame d'un poignard contre sa gorge.

— Il m'a guidé depuis Grenade, ai-je dit. J'ai confiance en lui.

— Qu'il parte aujourd'hui ou on lui tranchera la gorge ! Pas d'infidèle auprès de moi, auprès de toi ! a répliqué Sarmiento.

Juan Mora était d'une famille de Maures convertis, mais je savais bien qu'il continuait de prier son Dieu.

J'ai voulu lui remettre une partie des ducats que m'avait donnés Aïcha. Il n'a même pas daigné voir mon geste. Il a enfourché son cheval sans un mot, sans un regard dans ma direction.

Cet homme-là n'aurait de cesse qu'il ne nous ait tués : Sarmiento, moi, les chrétiens, quels qu'ils fussent. Le voyant s'éloigner dans les rues de Valladolid, traverser la Plaza Santa Maria Antigua, j'ai pensé qu'il devait répéter le nom de la ville à l'époque où y régnait un gouverneur musulman : Belad-Oualid.

Lorsque Juan Mora eut disparu, je me suis senti accablé et j'ai douté de Votre volonté, Seigneur.

Voulez-Vous que les hommes s'entre-déchirent ? Fallait-il, pour faire triompher la vraie foi – la foi en Vous, Seigneur –, tuer tous ceux qui ne la partageaient pas ?

Je n'ai pas confié mes doutes à Diego de Sarmiento. Déjà je le craignais. D'une inclinaison de tête, d'un mot, d'un battement de paupières, il pouvait décider du sort d'un homme. Il se tournait vers les trois gardes qui nous suivaient, la main sur leur dague où sur le pommeau de leur épée ; il montrait un passant et les trois hommes se précipitaient. Jamais je n'ai vu aucune de leurs proies leur échapper.

Il s'agissait là d'un marchand, ailleurs d'un changeur juif ou d'un Maure. Parfois, Sarmiento exigeait seulement qu'on lui versât quelques milliers de ducats. Le régent Philippe avait besoin de centaines de coffres de pièces d'or pour financer la guerre que Charles Quint livrait aux princes luthériens et au roi de France Henri II qui les aidait, ou bien pour organiser ces fêtes qui marquaient la signature du contrat de mariage entre le régent d'Espagne et la reine d'Angleterre.

L'empereur avait en outre conseillé à son fils de se montrer généreux envers les Anglais, de leur distribuer des milliers de pièces d'or. Car rares étaient les hommes qu'on ne pouvait acheter.

Sarmiento collectait donc les ducats pour Charles Quint et Philippe. Il s'emparait des coffres remplis d'or et d'argent que les marchands ramenaient de leurs voyages au Nouveau Monde et dont ils avaient chargé les coques des galions.

Qui aurait osé résister ? Celui qui s'y risquait était jugé comme hérétique. Ne désobéissait-il pas à un souverain catholique ?

J'ai vu dresser un bûcher sur la Plaza del Ochavo. Autour de lui commençaient à tourner des moines en coule noire, les mains jointes, récitant des prières.

Puis des soldats ont traîné un homme jusqu'au pied du bûcher. Un prêtre lui a présenté un crucifix. Mais l'homme n'a pas même eu la force de redresser la tête.

La foule sur la place murmurait.

Lorsque l'homme a été attaché au pilori, au centre du bûcher, il a commencé à psalmodier, à crier, à hurler qu'il était bon chrétien, qu'il n'avait jamais commis d'acte sacrilège, que Dieu savait combien il L'aimait et Le vénérait.

Puis il a lancé plusieurs fois :

— Pitié pour moi ! Pitié pour mes enfants !

Sa voix a été étouffée par la fumée et les crépitements du feu ont recouvert ses derniers cris.

Seigneur, j'ai prié pour ce supplicié dans l'une des chapelles du Colegio de Santa Cruz.

Et je me souviens de ma terreur quand la folle idée, la pensée sacrilège m'a de nouveau envahi.

J'ai imaginé, Seigneur, que Vous étiez indifférent au sort des hommes, qu'après notre faute originelle Vous nous aviez voués au malheur.

La terre était enfer. Parfois, quelques instants seulement, purgatoire.

Dragut n'était pas plus cruel que Sarmiento ; Mathilde de Mons pas plus renégate qu'Aïcha Thagri.

Puis j'ai craint que Diego de Sarmiento n'eût revêtu l'armure d'un chevalier de la Croix que pour cacher qu'il était un soldat du diable.

J'ai enfoui au fond, au plus profond de moi ces hérésies et j'ai continué de marcher aux côtés de Sarmiento.

Lorsqu'un courtisan se présentait à lui, il se tournait vers moi, me donnait d'une voix méprisante le nom de ce noble castillan et ajoutait, penché vers l'homme :

— Voici Bernard de Thorenc, agissez avec lui en tout comme avec moi. Mieux qu'avec moi. Nous avons été assis côte à côte sur le banc de la chiourme barbaresque. Notre sang s'est mêlé. L'un vaut l'autre.

On me regardait avec déférence, mais je lisais dans les yeux l'éclat de la jalouse.

Les femmes s'approchaient mais je savais que, bien souvent, c'était Sarmiento qui leur demandait de me rejoindre. Il avait

usé d'elles, il s'en était dépris. Il m'offrait comme un lot de consolation.

J'ai forniqué, Seigneur, avec l'avidité et la rage de mes vingt-sept ans.

Ce n'était autour de moi que jupes soulevées, jambes écartées, seins dénudés.

Toutes ces fornications, ces adultères, ces défloraisons de jeunes filles pubères s'accomplissaient dans la pénombre, derrière les portes closes, les rideaux et les voiles, parfois à même le sol.

L'on prétendait que le fils de Philippe, don Carlos, qui n'avait pas dix ans, était déjà un taureau vigoureux qui effrayait les femmes, même les plus ambitieuses, prêtes à tous les sacrifices, par sa monstrueuse laideur et sa folie, serrant les coups, éructant, glapissant.

On disait que Juan Manuel de Portugal, neveu de Philippe, était mort à dix-sept ans d'avoir chaque jour, depuis déjà des années, chevauché femme sur femme jusqu'à épuisement du cavalier et des montures.

Où vivais-je ?

À Valladolid, en Espagne, à la cour du descendant des Rois Catholiques, ou bien à Sodome et Gomorrhe, dans les quartiers de la débauche ? Dans l'antichambre de l'enfer ?

Mais j'avais vingt-sept ans. La vie m'entraînait. Je la découvrais. Elle était si intense que rares étaient les moments où je pouvais me retirer du monde, oublier mes appétits ou le spectacle de ces hommes en noir et de ces femmes aux robes à volants qui se frôlaient avant d'aller s'entreindre dans leurs alcôves.

Ce monde me grisait.

Je me suis agenouillé devant Philippe qui venait de m'accorder, à la demande de Sarmiento, le privilège de l'accompagner en Angleterre, d'être l'un des nobles conviés à assister à son mariage avec Marie Tudor.

En m'approchant du souverain, j'avais découvert son visage aux yeux voilés, au lourd menton prognathe encore alourdi par

une barbe courte. Elle entourait, avec la moustache, une bouche large dont la lèvre inférieure, grosse et boudeuse, exprimait de la morgue, presque du dégoût. Deux rides accentuaient cette expression. Les sourcils s'évasaient et se terminaient en deux fines lignes noires qui donnaient au visage une cruauté maîtrisée, aiguë et perverse.

Cet homme dont les traits m'inquiétaient était l'occupant légitime du trône, le fils de l'empereur du Saint Empire, le monarque que je devais et voulais servir.

J'ai embrassé la main qu'il me tendait comme s'il avait été un prince de l'Église.

Puis je me suis éloigné à reculons en me glissant près de Sarmiento.

Après quelques jours de fêtes, d'illuminations, de joutes et de spectacles qui firent de Valladolid un grand théâtre, nous partîmes pour La Corogne.

À la halte de Benavente, j'ai découvert don Carlos et je n'ai pu détacher mes yeux de cet enfant à la tête démesurée, marquée comme celle d'un vieillard.

Puis ont commencé à nouveau les fêtes, les jeux, les duels et les tournois, et, pour finir, cette course de taureaux dans les arènes. Ces monstres noirs se précipitaient, cornes baissées, sur les chevaux des picadors dont plusieurs déjà avaient été renversés et éventrés au milieu des cris de la foule.

Et j'ai vu alors don Carlos tomber sur le sol, aux pieds de Philippe, se mettre à trembler et à baver, les yeux révulsés.

Quatre hommes l'ont saisi par les bras et les jambes et emporté cependant qu'il se débattait, se cabrait, le corps tout à coup raidi.

Dans l'arène il ne restait plus qu'un seul taureau, une masse noire que n'osaient pas même approcher les cavaliers armés de leurs piques.

Alors Diego de Sarmiento a sauté dans l'arène, sa courte dague à la main, et je l'ai vu s'avancer vers le taureau, bras levés et écartés.

L'animal s'est rué vers lui. Sarmiento l'a esquivé, puis s'est accroché aux cornes, collé à l'animal qui l'a traîné, tentant de se débarrasser de cet homme qui l'égorgéait.

C'est la bête qui a ployé les genoux cependant que le sang jaillissait, couvrant son assaillant.

J'ai admiré Sarmiento et l'ai craint plus que jamais.

28.

À Valladolid, je m'étais agenouillé devant le régent d'Espagne et avais baisé la main de celui que Sarmiento appelait déjà Sa Majesté Philippe II, roi des Espagnes.

Des nobles castillans, familiers de la cour de Charles Quint, avaient assuré, à leur arrivée de Bruxelles, que l'Empereur était las de régner ; la rumeur s'était répandue dans les Palacios de Valladolid : Charles Quint allait abdiquer et remettre la couronne d'Espagne à son fils.

J'avais plusieurs fois côtoyé Philippe II sur les gradins des arènes et dans les salles froides de son Palacio, ou lors de ces chasses aux sangliers et aux cerfs qu'il conduisait sur les rives de la Pisuerga ou dans la sierra de Terozos.

Mais je ne l'ai jamais vu aussi souvent ni d'aussi près que sur le pont de ce navire qui, après avoir quitté la rade de Bahia, à La Corogne, creusait de son étrave la longue houle océane en direction de l'Angleterre où l'attendait la reine Marie Tudor qu'il allait prendre pour épouse.

À chaque fois, j'ai été frappé par la lenteur de sa démarche et de ses gestes, et surtout par le voile d'ennui et de dédain qui semblait lui couvrir le visage. Son regard presque terne recelait quelque chose d'inquiétant et de dissimulé. Sa mâchoire cachée par la barbe m'a paru plus pesante, démesurée, tout comme la lèvre gourmande et pulpeuse, trop rouge pour la pâleur des joues.

Nous avions appareillé le 13 juillet 1554.

J'étais à la proue, écoutant les cris des gabiers, le grincement des cordages, des chaînes d'ancre qu'on relevait, des voiles qu'on hissait.

Tous ces bruits furent tout à coup enfouis sous le fracas de la canonnade qui saluait notre départ. Les salves étaient tirées par

les pièces du fort de San Anton qui dressait ses grises murailles sur un îlot frangé d'écume, et du fort de San Diego qui lui faisait face, à l'extrémité d'un petit cap.

J'avais été choisi, avec quelques dizaines d'autres nobles espagnols, pour embarquer sur le navire de Sa Majesté. J'avais même perçu la jalouse du comte Rodrigo de Cabezón, ambassadeur d'Espagne auprès du roi de France, qui était du voyage.

Je l'avais rencontré sur les quais de la Pescadería, surveillant le chargement de ses coffres et de ses chevaux à bord d'un autre vaisseau. Il m'avait toisé.

J'étais donc, avait-il dit, le fils de ce comte Louis de Thorenc, frère de Guillaume et d'Isabelle Thorenc, une portée de huguenots ennemis de l'empereur Charles et de l'Espagne.

— Savez-vous qu'ils sont en Angleterre pour dresser ce pays contre nous et contre sa reine ? J'espère que vous leur ferez entendre raison. J'imagine que Sa Majesté vous a chargé de cette tâche, sinon pourquoi vous aurait-elle choisi pour être auprès d'elle ? Ne décevez pas le roi ! Il est impitoyable avec ceux qui échouent. Mais vous, aurez-vous assez de foi pour livrer à nos inquisiteurs votre père et ses enfants ?

Durant les jours qui avaient précédé le départ, j'avais remâché ces questions, tenté parfois de renoncer au voyage. Certaines nuits, j'avais même imaginé m'enfuir, regagner Grenade, retrouver là-bas Aïcha Thagri et la convaincre de partir avec moi pour le Castellaras de la Tour.

Mais, comme s'il avait senti mon trouble, Diego de Sarmiento me rendait visite à toute heure du jour et de la nuit.

Il était dans un état d'exaltation que je ne lui avais jamais connu.

Il m'entraînait le long des ruelles de la ville encombrées par les voitures chargées des coffres des nobles, parcourues par les soldats qui s'apprêtaient à embarquer. Sur les quais se cabraient les chevaux qu'il fallait entraver avant de les charger dans des barques pour les transporter jusqu'aux navires ancrés dans la

rade d'El Bahia ou dans celle d'El Orzan ; ils échappaient parfois aux palefreniers et s'enfuyaient vers la Pescadería.

— Songe, me disait Sarmiento, que cette ville a été un temps aux émirs de Cordoue ! Cette Corogne, au bord de l'Océan, entre les mains des infidèles ! Quel sacrilège et quelle humiliation ! Ils s'en souviennent et si nous ne les écrasons pas, un jour, alors que nous aurons depuis longtemps comparu devant le tribunal de Dieu, les descendants de ces émirs voudront la reprendre. Et ils trouveront des alliés ! Ce mariage entre notre roi Philippe et la reine d'Angleterre est un moyen d'étrangler le roi de France et de le contraindre à combattre avec nous. C'est aussi le moyen de réduire les hérétiques anglais. Quand Philippe II sera roi d'Angleterre, alors nous allumerons les bûchers !

Il se penchait vers moi, m'interrogeait : avais-je vu le comte Rodrigo de Cabezón ? m'avait-il parlé de ces espions français, des huguenots qui, en Angleterre, cherchaient à soulever la population et conspiraient contre la reine ?

— Je veux, me disait-il, que tu tranches la tête de ces serpents ! Quels qu'ils soient ! Es-tu prêt pour cette tâche ? Tu ne seras pas seul pour l'accomplir...

Il s'éloignait sans me fournir plus de précisions et ce n'est qu'à bord du navire, après que nous eûmes mis à la voile, que j'ai reconnu, se tenant à la poupe, non loin de Sarmiento et de Philippe II, Enguerrand de Mons et le père Verdini.

J'ai essayé de me détourner et de les fuir.

Je ne voulais pas retrouver les visages de mon passé ni connaître le rôle qui m'était échu.

Mais un navire est une prison et, dès le premier jour de notre traversée, les gardes de Sarmiento m'ont conduit vers l'une des trois cabines situées sous le château arrière.

Le père Verdini et Enguerrand de Mons y étaient assis, de part et d'autre de Sarmiento, sur des coffres aux larges ferrures noires. Comme s'il avait craint que nous n'échangions des souvenirs, mon protecteur a dit aussitôt, d'une voix de commandement :

— Vous savez ce que Dieu et le roi attendent de vous !

Puis il nous a laissés.

Nous nous sommes entre-regardés.

Tant de temps entre nous, comme un fleuve trop large.

Le père Verdini n'était plus qu'un homme au corps rabougrí mais aux gestes nerveux, dont la voix saccadée était toujours aussi aiguë.

Il s'est levé et avancé vers moi.

— Mon fils, a-t-il dit en se signant, puis en cherchant à m'embrasser.

Je me suis dérobé et il est resté les bras ouverts, désemparé, avant de se tourner vers Enguerrand de Mons.

Au moment où, malgré moi, à l'instar d'un sanglot qui envahit la poitrine, j'allais rappeler le souvenir de Mathilde de Mons, son frère a murmuré :

— Elle est morte.

Puis, en se redressant et en me fixant, il a ajouté d'une voix plus forte :

— Elle est comme morte pour moi.

Elle vivait donc et j'en ai été à la fois apaisé et heureux.

Je Vous ai remercié, Seigneur, de ne pas l'avoir châtiée, de lui donner encore le temps de vivre et d'obtenir peut-être Votre pardon.

— La faute est mienne, a dit le père Verdini en se martelant la poitrine de son poing fermé.

Il avait laissé s'accomplir la trahison de ceux dont il avait charge d'âme, expliqua-t-il. Et ces malfaisants avaient compromis les desseins de l'empereur et du roi.

Les Thorenc s'étaient dressés contre la sainte Église et s'obstinaient dans l'erreur et la trahison. Les prêtres et les moines anglais appelaient à l'aide contre ces malfaisants, ces « mal-sentants de la foi ».

— Il faut les empêcher de nuire encore, et c'est à nous qui les avons connus, qu'ils ont blessés au cœur de l'affection que nous leur portions, c'est à nous de les terrasser. Ils sont les fils du démon !

Il a parlé longtemps et j'ai compris que je serais l'appât qu'on leur tendrait.

Il me faudrait aller dans les rues de Londres, les poches remplies de ducats. Je rendrais visite à ceux dont on savait qu'ils étaient hostiles à ce qu'ils appelaient le « mariage espagnol ». Je dirais que je me repentais, que Dieu m'avait éclairé. Que je voulais retrouver mon père, mon frère et ma sœur afin de les aider. La lecture des Saintes Écritures m'avait ouvert les yeux. J'avais découvert que la cour d'Espagne était un lieu de corruption. Je voulais combattre les papistes, révéler que des troupes espagnoles – plus de dix mille hommes – s'apprêtaient à débarquer en Angleterre. Qu'une quinzaine de navires chargés de soldats avaient déjà quitté les Pays-Bas. Il me fallait retrouver mon père afin qu'il renseigne ses amis anglais sur les tortueuses intentions de Charles Quint et de Philippe. Qu'on me conduise donc à mon père, le comte Louis de Thorenc, et à ses enfants, Guillaume et Isabelle, dont je savais qu'ils étaient arrivés clandestinement à Londres.

— Ils voudront te rencontrer, a poursuivi le père Verdini. Nous les attendrons avec toi.

Il a regardé Enguerrand de Mons qui serait le bourreau. Lui, le prêtre, prierait pour les condamnés.

— Et moi, je suis Judas ? ai-je murmuré.

Le père Verdini s'est récrié. Lutter contre les malfaisants, c'était servir Dieu et non Le trahir. Eux, qui avaient conclu alliance avec les infidèles avant de devenir des hérétiques, étaient les seuls félons et devaient être châtiés.

Verdini s'est approché de moi : est-ce que j'avais oublié le bagne d'Alger ? les supplices infligés par Dragut-le-Cruel ? la mort des uns, la corruption des autres, l'humiliation de tous ? Voilà ce que les hérétiques et les traîtres avaient permis !

J'ai baissé la tête, pensé à Mathilde de Mons et à Michele Spriano.

Mais Dieu n'a pas voulu que je sois Judas.

J'ai fait mine, pourtant, d'accomplir ma mission.

Quand nous eûmes débarqué à Southampton, après cinq jours de traversée, j'ai chevauché par les ruelles de Londres.

On n'y aimait point les Espagnols, les papistes. Or, pour la foule, j'étais l'un d'eux. On m'insultait, on crachait dans ma

direction. On tentait d'irriter mon cheval. Parfois, on me lançait des détritus au visage.

Le jour même où l'on célébrait les noces du roi Philippe et de la reine Marie Tudor dans la cathédrale de Winchester, on a tenté de me renverser. Des enfants s'étaient accrochés à mes bottes comme des rats. Et j'ai dû éperonner mon cheval, rejoindre un groupe de nobles espagnols qui regagnaient leurs hôtels.

Mais nous avons tous subi le même sort.

Ce peuple haïssait les étrangers au teint mat, élégants et fiers, qui paradaient dans leurs vêtements de velours noir et de satin blanc.

Les Espagnols avaient hâte de quitter cette ville, ce pays où la pluie ne cessait jamais, les contraignant à changer de vêtements plusieurs fois par jour, leurs chapeaux et leurs pourpoints imbibés d'une eau glacée qui ruisselait sur les pavés, et devenait, mêlée aux ordures et aux excréments, une boue noirâtre et glissante.

C'est dans cette boue qu'on m'a traîné.

Un matin, peu après que j'eus quitté l'hôtel, alors que la pluie tombait encore plus dru, les gouttes glissant dans mon cou, le feutre de mon chapeau collant à mon front et à mes joues, quelques hommes – et non plus cette fois des enfants ! – se sont précipités sur moi comme je passais sous un porche.

Il faisait si sombre que je n'ai pu distinguer leurs visages. Mais j'ai senti leurs mains m'agripper, leurs poings s'écraser sur mes lèvres pour m'interdire de crier. J'ai entendu leurs insultes : « Papiste ! Espagnol ! Inquisiteur ! » Deux d'entre eux se sont enfuis avec mon cheval et les autres, m'empoignant les jambes, m'ont tiré, ma tête heurtant les pavés, dans une sorte de corridor boueux entre deux maisons.

J'étais à demi assommé. Je ne savais plus où j'étais. Parfois, avec effroi, j'avais l'impression que l'on me traînait derechef sur les pavés des rues de Toulon et que cette foule dont j'entendais la rumeur était celle des infidèles.

On m'a bâillonné, bandé les yeux, ligoté, porté, jeté à même le sol. C'était un parquet. J'entendais crémiter un feu. On m'a débarrassé de mes liens et de mon bandeau.

Je suis resté quelques instants ébloui par les candélabres dont les flammes illuminaient la pièce. Ainsi elle m'est apparue dorée. Puis j'ai reconnu, assis côté à côté, mon père et mon frère. Et, debout près de moi, ma sœur qui me tendait la main pour m'aider à me relever.

Je me suis redressé seul, un peu chancelant, joyeux au fond de moi. C'étaient eux qui m'avaient pris et non moi qui les avait livrés.

Je préférais être cloué sur la croix plutôt que juge ordonnant le supplice.

— Te voici à Londres avec ces Espagnols ! a dit mon père.

Il s'est levé. Il m'a semblé aussi grand, aussi vigoureux, aussi menaçant qu'autrefois.

— Par Dieu, tu es toujours avec les ennemis de ton roi ! Et tu te mets au service d'un fornicateur, d'un incestueux qui épouse une vieille reine qui n'a ni cheveux ni sourcils et dont le nez mange toute la figure ! Elle pourrait être sa mère ! Tu crois que c'est Dieu qui veut cela ?

Mon frère Guillaume riait. Ma sœur se tenait un peu à l'écart. Je les dévisageai. J'essayai de retrouver en eux des traits qui m'appartenaient. C'étaient eux, ma famille en ce monde. Et cependant je n'étais pas ému, aucun élan ne me poussait vers eux. Ma vie s'était si longtemps abreuvée à une autre source que même leurs voix me paraissaient étrangères.

— Si tu continues à te dresser contre le roi de France..., a repris mon père.

Je l'ai interrompu. Savait-il que Henri II avait confié à l'ambassadeur d'Espagne, Rodrigo de Cabezón, qu'il ferait un jour « courir par les rues le sang et les têtes de cette infâme canaille luthérienne » ?

— Vous en êtes, vous, de ces réformés ! Donc, ennemis de votre roi et de votre reine Catherine ! Moi, je suis de leur côté !

Ils se sont indignés, mon frère venant vers moi à grands pas, poing gauche brandi et menaçant, main droite sur le pommeau de son épée.

Isabelle s'est interposée, mais ses yeux, sa bouche boudeuse disaient, mieux que les mots, le mépris qu'elle nourrissait à mon endroit.

Mon père a juré, lancé des malédictions, dit que la prochaine fois que nous nous rencontrerions ce serait l'épée à la main, pour un duel au sang.

Qu'étais-je ? a-t-il poursuivi. Un fils ingrat qui avait refusé la rançon déjà versée à Dragut-le-Brûlé, ce tribut qui lui aurait rendu la liberté. Un fils félon qui avait insulté le capitaine général de l'armée du Levant, le comte Philippe de Polin, et qui, au lieu de servir son roi, d'aider son propre père, s'était acoquiné avec des Espagnols, des Toscans, des papistes dont le seul but était de réduire le royaume de France, d'humilier et de détrousser sa noblesse !

Mais je devais prendre garde. Même si le roi Henri II et sa Florentine de mère, Catherine, perdaient la raison et se laissaient ensorceler par les Espagnols et les papistes, le royaume ne les suivrait pas. Les Bourbons, les Condés, les Montmorency, les Coligny, les Thorenc valaient mieux que les Valois, les Guises ou les Médicis.

— Tu seras avec eux si la folie et la lâcheté les emportent, mais tu seras contre nous, et nous tirerons l'épée ! Nous verrons bien quelles têtes rouleront et quel sang coulera dans les rues. Nous ne nous laisserons pas égorger comme des moutons !

Mon père m'a tourné le dos.

— Va rapporter à tes maîtres ce que nous pensons.

Des hommes sont entrés, munis de cordes et de foulards. Ils ont voulu me ligoter. J'ai tenté de me débattre, mais ils m'ont roué de coups, puis m'ont bâillonné et bandé les yeux.

J'ai eu le temps d'apercevoir mon père qui, le visage fermé, regardait la scène.

On m'a porté et jeté sur les pavés. Il pleuvait encore à verse et je me suis retrouvé les lèvres dans la boue.

Des chiens et des rats sont venus me frôler, me flairer, me mordre. J'ai rué comme j'ai pu pour les chasser. Au bout de plusieurs heures, des soldats m'ont trouvé et ont arraché mes

liens. Ils riaient de me voir, moi, le seigneur qu'ils imaginaient espagnol, souillé, les vêtements déchirés.

L'un d'eux m'a dit :

— Ce n'est pas un pays pour les Espagnols ! Rentrez chez vous. Emportez la reine, nous en trouverons une autre...

Il a baissé la voix et a ajouté :

— Plus belle et moins papiste !

Quand il a vu mon visage et mon corps couverts d'ecchymoses, Diego de Sarmiento m'a juré qu'il me vengerait. Et j'ai su que ses gardes avaient parcouru les rues de Londres, forcé les portes des demeures, à la recherche de mes agresseurs et de mon père.

Mais le pays se dérobait.

Quand je sortais, même escorté, on me lançait des pierres. On se pressait autour des bûchers que dressaient certains évêques papistes, non pour voir brûler les hérétiques, mais pour tenter de les arracher aux flammes.

Sarmiento s'obstinait : il fallait combattre l'hérésie de ce pays en tuant ceux qui l'incarnaient, qu'ils fussent nobles, prêtres ou roturiers. Il s'emportait parce que Philippe II avait obéi à l'empereur qui recommandait la clémence.

Mais, dans ce royaume de la pluie et du brouillard, je sentais que, quoi que fît le roi, nous étions impuissants, et qu'il nous faudrait partir.

Même les femmes se refusaient à nous, au souverain, à Sarmiento. Et si quelques suivantes de la reine écoutèrent mes compliments, c'est parce que j'étais français, que c'était pour elles manière de manifester le dédain qu'elles éprouvaient pour les Espagnols.

Elles se moquaient même de leur souveraine qui prétendait porter un enfant de Philippe parce que son ventre gonflait ! Elles ricanaien. Marie Tudor, disaient-elles, n'était grosse que d'eau ou de tumeur, et non pas de vie. Il suffisait de regarder sa peau, ses cheveux clairsemés, pour savoir qu'elle n'était pas féconde, mais malsaine, stérile, et d'ailleurs Philippe la négligeait, se consolant avec de jeunes Flamandes qui, à l'abri dans les hôtels de Londres, attendaient son bon vouloir.

Enfin nous avons quitté Londres. Mais le vent à Douvres était contraire, comme si les éléments eux-mêmes se dressaient contre nous. Nous avons attendu durant cinq jours.

J'avais l'impression – et le père Verdini, Enguerrand de Mons, les nobles espagnols et sans doute Philippe lui-même partageaient mon sentiment – que nous étions pris au piège.

Quand, enfin, le vent a tourné, que l'on a hissé les voiles, j'ai failli crier de joie.

Débarqués à Calais, nous avons chevauché jusqu'à Bruxelles, et le soir de notre arrivée nous avons fait bombance, la mousse de la bière couvrant nos lèvres et nos mains fourrageant dans le corsage des filles.

Je connaissais et j'avais côtoyé Sa Majesté Philippe.

À Bruxelles, j'ai vu l'empereur Charles Quint.

Seigneur, c'était donc là l'homme qui régnait sur les royaumes d'ici et les terres du Nouveau Monde ?

Il attendait Philippe au bas des marches de son palais. Les doigts crochus, les mains déformées, le dos voûté, le cheveu blanc. La goutte le mettait au supplice et son visage était en permanence crispé par la douleur. Vêtu d'un austère habit noir, on eût dit que ce vieillard d'à peine cinquante-cinq ans portait le deuil de sa propre vigueur.

— La mort est en lui, a murmuré Sarmiento.

Philippe s'est agenouillé et lui a baisé les mains.

Le menton lourd, le corps disgracieux, il ressemblait à son père mais avait encore l'agilité de la jeunesse.

L'Empereur a pris appui sur son bras pour monter les marches.

C'était comme la rencontre entre le soleil qui décline et l'astre de la nuit qui se lève.

29.

J'ai prié pour les deux souverains, l'empereur et le roi, le père et le fils.

Mais Charles Quint n'était qu'un vieillard qui ne réussissait même pas à fermer la bouche, comme si sa mâchoire proéminente, trop lourde, avait tant englouti qu'elle ne pouvait plus que rester ouverte, pareille à celle d'un ogre puni d'avoir trop dévoré.

En ce 25 octobre 1555, jour de son abdication, Charles Quint, dès les premiers mots, s'est néanmoins défendu d'avoir été vorace.

Il fallait tendre l'oreille pour comprendre ce qu'il disait, empêché qu'il était, par cette bouche rétive, de moduler les sons. De la salive suintait à la commissure de ses lèvres. Il s'interrompait souvent, la tête penchée de côté, s'appuyant davantage, à cet instant-là, sur le bras de Philippe II. Puis il se redressait et reprenait.

— J'ai préservé ce qui m'appartenait de droit, dit-il. Mon règne n'aura été qu'une suite de combats entrepris non par une ambition désordonnée de commander à beaucoup de royaumes, mais pour vous défendre, vous et vos biens.

Il a longuement regardé la petite foule des députés des provinces des Pays-Bas, des chevaliers de la Toison d'or et des ambassadeurs rassemblés dans la grand-salle du château de Bruxelles.

La pénombre, malgré les candélabres, ensevelissait les visages. La lumière tombant des fenêtres était grisâtre. Il pleuvait depuis le matin ; rafales et averses scandaient les phrases en frappant les vitraux bleu, rouge et or.

Tout à coup, il y a eu un rayon de soleil qui est venu éclairer le groupe des ambassadeurs. Le père Verdini m'a dit que les représentants des royaumes, des duchés et des principautés, et

naturellement, au premier rang, le nonce, ambassadeur de Sa Sainteté le pape Paul IV, étaient présents.

La lumière s'est faite plus vive et c'est avec stupeur, effroi et colère que j'ai reconnu, non loin du nonce, mon père et mon frère, envoyés de Henri II et de Catherine de Médicis.

Était-ce possible ?

Je me suis tourné vers le père Verdini qui se tenait près de moi, et, à la manière dont il a baissé les yeux, j'ai compris qu'il m'avait dissimulé ce qu'il savait. Et sans doute Diego de Sarmiento ou Enguerrand de Mons, qui se trouvaient à mes côtés dans cette salle, n'ignoraient-ils pas la présence de ce père et de ce frère qui m'avaient fait rouer de coups et que j'avais eu mission d'attirer à Londres dans un guet-apens.

Tout avait-il changé en l'espace de quelques semaines ?

Ils étaient huguenots, « mal-sentants de la foi », et c'était un roi de France qui prétendait faire rouler les têtes des luthériens dans les rues qui les avait choisis comme ambassadeurs !

Et c'était un empereur qui n'avait eu de cesse que de combattre les hérétiques qui les accueillait !

Était-ce là la guerre franche que nous devions mener ? Où étaient donc les chevaliers du Temple ? Avait-on oublié la charte de saint Bernard ?

Diego de Sarmiento m'a étreint le bras. Il comprenait mon indignation. Mais les relations entre souverains étaient aussi tortueuses qu'un labyrinthe. Et, d'ailleurs, Charles Quint n'était qu'un empereur trop perclus de douleurs pour exercer le pouvoir. Ses mains n'étaient plus capables de brandir le glaive. Il n'avait pu venir de sa demeure à ce palais que juché sur une mule, trop paralysé pour enfourcher un cheval !

Il était temps qu'il laisse le sceptre royal entre les mains de son fils.

J'ai dégagé mon bras. Il m'a semblé que mon père m'observait avec cette expression méprisante et pleine de fatuité qui était la sienne. Lui et mon frère me narguaient.

Et Charles Quint continuait de pérorer d'une voix traînante, la salive coulant sur son pourpoint, ses mains tremblantes ayant

du mal à tenir le parchemin, jetant de fréquents regards à Philippe II.

— Prenez surtout garde de ne vous point laisser infecter par les sectes des pays voisins ! Exirpez-en bien vite les germes s'ils paraissent parmi vous, de peur que, s'étendant, ils ne bouleversent votre État de fond en comble et que vous ne tombiez dans les plus extrêmes calamités.

Il s'est interrompu, toussant, crachant, ployé par la fatigue.

— Et lui, notre empereur, qu'a-t-il fait ? a murmuré Sarmiento. Il n'a pas pu écraser la secte luthérienne ! Il a établi l'égalité entre les hérétiques et nous, entre l'erreur et la vérité. Ils sont libres de répandre leurs sacrilèges et leurs mensonges. Et les princes qui se sont emparés des biens de la sainte Église les conservent ! Alors il peut bien accueillir le comte Louis de Thorenc, huguenot, comme ambassadeur de Henri II et de Catherine de Médicis ! Bel attelage ! La couardise mariée à la sorcellerie !

Il m'a de nouveau empoigné le bras et a ajouté :

— Nous changerons tout cela. Nous commencerons ici, puis nous nettoierons les Pays-Bas et nous trancherons la tête de ces princes calvinistes qui pérorent. Regarde-les, Bernard !

Il a désigné sur l'estrade, à la gauche de Charles Quint, le prince Guillaume d'Orange, puis, dans les premiers rangs, d'autres seigneurs flamands, le comte d'Egmont, le comte de Hornes, tout aussi hérétiques. Ceux-là, un jour, il faudrait les châtier, les faire rentrer sous terre et les repousser dans l'enfer d'où ils étaient issus !

Je me suis écarté autant que j'ai pu de Sarmiento. Il logeait avec moi dans le palais d'Arenberg qui appartenait à ce comte d'Egmont auquel il venait de promettre l'enfer !

J'étais accablé. Il me semblait qu'avancer le long du chemin de la vie, c'était s'enfoncer chaque jour davantage dans cet abîme enténébré qu'est l'âme cachée des hommes.

Je n'étais pourtant pas innocent ! Depuis que j'étais arrivé à Bruxelles, qu'avais-je fait, sinon forniquer, jouir, me remplir la panse de bière, de gibier et de poisson ? Et je m'étais senti quitte avec Vous, Seigneur, en me rendant chaque matin à Notre-

Dame du Sablon, à quelques pas du palais d'Arenberg. J'avais prié pour les deux souverains et pour Michele Spriano dont je n'oubiais pas qu'il vivait, lui, sur cette terre, l'enfer.

Mais qui se souciait encore de payer sa rançon ?

Le père Verdini m'avait expliqué qu'il avait tout tenté pour obtenir des proches du roi les mille ducats que réclamait le capitain-pacha d'Alger pour ce rachat.

Mais les caisses de l'Espagne étaient vides ! Il avait fallu verser des centaines de milliers de ducats à Charles Quint pour lui permettre de mener sa guerre contre le roi de France. Dépenses vaines, puisque l'ambassadeur du roi Henri II n'était autre que le comte Louis de Thorenc et qu'on allait signer une trêve ici, à Bruxelles, au château de Vaucelles, entre le roi de France et l'empereur. Et nous étions invités à la célébrer dans cette même grand-salle du château !

Il avait fallu aussi armer les cent vingt-cinq navires pour les épousailles en Angleterre, les remplir de cadeaux et de coffres débordant de pièces d'or pour acheter les Anglais.

— Et ils nous ont couverts d'immondices et d'insultes ! avais-je murmuré.

Le père Verdini s'était contenté de me dire qu'il ne renonçait pas, que d'autres moines rédempteurs étaient en partance pour Alger. Puis il s'était signé.

— Que Dieu veille sur Michele Spriano, et sur toi, mon fils !

Je ne sais, Seigneur, si Vous avez prêté attention à ma vie durant toutes ces années que j'ai passées dans les Pays-Bas espagnols.

J'allais sur mes trente ans. Je courais d'une alcôve à l'autre ; j'achevais mes nuits, ivre, la mousse de la bière maculant mes lèvres, la fatigue de la fornication me creusant les joues.

Peut-être m'avez-Vous pardonné ?

Je le saurai bientôt, quand je comparaîtrai devant Vous.

J'imagine, lisant et relisant *La Divine Comédie*, ce que pourrait être mon sort, sans cesse dévoré en Enfer, et sans cesse humilié et torturé au Purgatoire.

Ma seule excuse était dans le désarroi qui m'étreignait presque chaque jour.

J'apprenais que le pape Paul IV, Votre évêque de Rome, avait excommunié l'empereur Charles Quint et le roi Philippe II, et qu'il avait conclu une alliance avec le roi de France !

Mes deux souverains se voyaient privés de toutes leurs dignités. Et le culte divin était même proscrit en Espagne !

Où était la vérité en ce monde ?

Fallait-il que j'accepte l'avis des théologiens espagnols qui, réunis, autorisaient le roi à employer la force contre le successeur de Pierre ?

Déjà se mettaient en route les fantassins et les cavaliers du duc d'Albe, le plus impitoyable chevalier de guerre de Philippe II, lequel écrivait à Paul IV : « Vous êtes le loup dévorant du bercail du Christ... J'implore l'aide de Dieu contre Votre Sainteté et je jure au nom du roi mon maître, et par le sang qui coule dans mes veines, que Rome tremblera sous le poids de mon glaive ! »

J'interrogeais Diego de Sarmiento. Il écartait mes inquiétudes d'un geste agacé de la main.

Chacun savait, disait-il, que Paul IV était un ennemi de Charles Quint. Il persécutait donc les princes italiens alliés de l'empereur. L'ambassadeur d'Espagne l'avait averti : « Si les furies de Sa Sainteté ne cessent point, si elles sont poussées plus avant, nous serons déchargés des inconvénients et dommages qui pourront s'ensuivre. »

On pouvait reprocher à l'empereur – et Sarmiento le faisait – d'avoir ménagé les protestants d'Allemagne, mais fallait-il pour cela l'excommunier, lui qui, avec Philippe II, était le bras armé de la foi ? La politique, concluait Sarmiento, relève du jugement des hommes, non de celui des prêtres.

Comment, avec de tels propos qui contredisaient ceux que m'avait tenus auparavant Sarmiento, n'aurais-je pas cherché à oublier, à poser ma tête contre les seins, à la glisser entre les cuisses grasses des Flamandes ?

Je ne voulais pas me souvenir de ce que le père Verdini me chuchotait, à savoir que Charles Quint, en 1527, l'année de ma naissance, avait laissé ses lansquenets mettre Rome à sac, tandis que les troupes du duc d'Albe fondaient sur la Ville

éternelle en pillant et brûlant les villages et en violant les femmes.

Je n'ai pas forcé l'Italienne Mariana Massi, que je retrouvais dans ma chambre du palais d'Arenberg. Jeune et brune, sa peau mate me rappelait celle d'Aïcha Thagri. Je la payais en déposant entre ses petits seins trois pièces d'or.

J'oubliais, le temps de l'étreinte, que ma vie se dissipait.

Mais, en se rhabillant, elle parlait alors que j'aurais tant voulu qu'elle se taise !

Elle avait connu, disait-elle, dans une maison de prostitution d'Anvers, une femme, une ancienne lavandière qui menait grand train, se donnant pour le plaisir plus que pour le gain, car elle ne manquait pas d'argent. Elle prétendait qu'autrefois, quand sa taille était fine, elle avait eu pour amant un homme puissant qui, depuis lors, lui versait une rente annuelle de deux cents florins. Il fallait seulement qu'elle oublie le fils qui était né de leur rencontre.

Mariana Massi se penchait vers moi, appuyait ses deux mains sur mes épaules, me forçait à m'allonger, me chevauchait en soulevant sa jupe.

Cet homme puissant, me chuchotait-elle en me mordillant l'oreille, n'était autre que l'empereur Charles Quint. Et son bâtard, il le faisait élever en Espagne.

Je la repoussais.

Je ne voulais pas la croire.

Mais Sarmiento se moquait de mon étonnement, de ma naïveté. Quel homme ne laissait pas de bâtards derrière lui ? Et Charles Quint, tout empereur qu'il fût, portant le deuil de son épouse, avait aimé les femmes, et pourquoi pas cette fille dont Mariana m'avait donné le nom : Barbe Plumberger ?

Puis Sarmiento, d'un geste vif, sortait sa dague et en posait la pointe contre ma gorge.

— On t'égorgera, et cette bavarde aussi, si tu révèles ce secret avant que l'empereur ait décidé de le lever ! Oublie ce que tu ne devais pas apprendre !

Je n'ai plus eu l'occasion d'interroger Mariana Massi. Elle a disparu, peut-être reléguée dans un couvent ou embarquée sur

un navire à destination du Nouveau Monde, ou jetée, une pierre ancrée à son cou, dans la Senne, cette rivière qui traverse la ville basse.

Je me suis tu, n'osant poser d'autres questions à Diego de Sarmiento.

Mais, dans la grande-salle du château de Bruxelles, écoutant la voix chevrotante de l'empereur, je n'ai cessé de repenser à ce bâtard, à ces femmes, à cette vie cachée d'un homme qui disait :

— J'ai exécuté tout ce que Dieu a permis, car les événements dépendent de la volonté de Dieu. Nous autres hommes agissons selon notre pouvoir, nos forces, notre esprit, et Dieu donne la victoire et permet la défaite. J'ai fait constamment ce que j'ai pu et Dieu m'a aidé. Je lui rends des grâces infinies de m'avoir secouru dans mes plus grandes traversées et dans tous mes dangers. Aujourd'hui, je me sens si fatigué que je ne saurais vous être daucun secours, comme vous le voyez vous-mêmes. Dans l'état d'accablement et de faiblesse où je me trouve, j'aurais un grand et rigoureux compte à rendre à Dieu et aux hommes si je ne déposais l'autorité, ainsi que je l'ai résolu, puisque mon fils, le roi Philippe, est en âge suffisant pour pouvoir vous gouverner et qu'il sera, comme je l'espère, un bon prince pour tous mes sujets bien-aimés...

Si Dante Alighieri, revenu, visitait à nouveau l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis, où rencontrerait-il l'empereur Charles et le roi Philippe ?

Cette interrogation m'a hanté plusieurs jours durant.

Paul IV avait renouvelé son excommunication des deux souverains, maudissant ce duc d'Albe et tous les Espagnols qui n'étaient, disait-il, « qu'une engeance de Juifs et de Maures ».

Mais le pape devait s'incliner, puisque son allié, le roi de France, avait envoyé son ambassadeur à Bruxelles et qu'il se retrouvait ainsi seul face aux fantassins et aux cavaliers du duc.

Et moi, dans cette grand-salle du château, quelques semaines plus tard, voici que j'apercevais mon père et mon frère accompagnés de quelques nobles français, et d'un bouffon !

J'ai reculé et me suis tenu dans l'ombre.

Les murs de la salle étaient recouverts par de grandes tapisseries des Flandres qui rappelaient la défaite de François I^{er} à Pavie, sa captivité à Madrid, toutes les humiliations subies par le roi de France. Et à la manière dont mon père marchait, raide, frappant du talon le parquet, la main sur le pommeau de son épée, je mesurais son humiliation et sa rage.

Le roi Philippe II et tous les nobles présents se sont dirigés en compagnie de mon père vers la chapelle. Je les y ai suivis. Tout à coup, au moment où Philippe II s'approchait de l'autel pour jurer sur les Évangiles qu'il respecterait le traité conclu avec les rois de France, j'ai entendu crier : « Largesse ! largesse ! » et j'ai vu le bouffon lancer, comme on sème, des pièces d'or dans la chapelle, parmi l'assistance.

Et après un instant d'hésitation tous ces nobles seigneurs et leurs femmes se sont précipités en se bousculant pour ramasser les écus. L'honneur français était vengé !

Le rire de mon père a alors retenti, dominant les éclats de voix.

Qui se souciait de Vous, Seigneur, dans cette chapelle ?

30.

Je n'ai plus jamais entendu le rire de mon père qui m'avait si souvent choqué, comme une obscénité.

Je ne l'ai plus jamais vu marcher de son pas altier, la nuque droite, sa main serrant le pommeau de son épée, avec cette superbe qui me mettait hors de moi tant elle paraissait masquer une âme veule, prête à toutes les félonies.

Je n'ai plus jamais croisé son regard étincelant de colère ou de mépris, qui m'avait tant de fois humilié.

Et puis j'ai découvert parmi les hautes herbes, sur la berge d'un ruisseau, dans la plaine de Saint-Quentin, son corps étendu, à demi nu, mort.

Et j'ai pleuré, et j'ai prié.

J'avais depuis longtemps déjà quitté la tente royale où Sarmiento, Philippe II, son conseiller Ruy Gomez et le duc Emmanuel Philibert de Savoie ripaillaient, levant leurs verres à la victoire.

Enguerrand de Mons avait tenté de me retenir, mais je m'étais dégagé d'un geste brusque.

J'avais vu, lorsque nous avions chargé les gentilshommes français, trop d'entre eux s'abattre, encerclés par les fantassins allemands, anglais, espagnols et flamands, taillés en pièces par nos coups de glaive et nos lances.

C'était ma première bataille. Je m'y étais jeté avec désespoir. Je ne voulais point comprendre ces alliances qui se retournaient, ces traités que l'on avait juré sur les Évangiles, de respecter et dont, brusquement, on ne gardait plus souvenir.

Je savais aussi que mon père et mon frère, après avoir quitté Bruxelles, avaient rejoint les troupes royales à Saint-Quentin. Qu'aurais-je fait si j'avais vu au bout de ma lance la poitrine de mon père ou celle de mon frère ?

J'avais demandé à Sarmiento qu'il m'autorisât à accompagner l'empereur Charles Quint qui partait pour l'Espagne où il allait se retirer au monastère de Yuste, en Estrémadure, afin d'attendre la mort dans la prière et le recueillement.

Peut-être était-ce ce qui me convenait aussi : m'éloigner de ce monde qui chaque jour me paraissait plus obscur.

Comment aurais-je pu y trouver ma route ?

C'était le pape qui s'emportait contre Philippe II, « ce membre pourri de la chrétienté, cette petite vermine » !

C'était Philippe qui rompait avec Henri II et demandait à son épouse, Marie Tudor, de lui faire parvenir quatorze mille fantassins pour étriller l'armée du roi de France !

Où était la frontière entre l'hérésie et la vraie foi ?

Qui se trouvait du côté de la sainte Église ?

Et qui était du parti du Christ ?

Au gré des circonstances, chacun changeait de camp et d'alliés.

Alors, pourquoi ne pas rester agenouillé dans une cellule de moine ? Pourquoi ne pas consacrer ses forces à la prière et à la charité ? Être humble. Accomplir les tâches du paysan ? On disait qu'en Estrémadure l'ordre monastique de saint Jérôme, dont dépendait le monastère de Yuste, cultivait cinquante mille oliviers, élevait des milliers de têtes de bétail.

N'avais-je pas compris sur les galères de Dragut, puis à Toulon, à Alger, à Valladolid, à Londres, ce qu'était la vie des hommes, même les plus pieux, les plus valeureux ?

Mais Sarmiento refusa de m'entendre et le père Verdini, d'une voix hésitante, murmura que j'étais bien trop amoureux de la chair pour choisir l'habit de moine.

J'ai donc revêtu l'armure, rejoint l'armée, et nous avons chevauché jusqu'à Saint-Quentin.

J'ai vu les villages pillés et brûlés par ces hommes dont la peau ressemblait à du cuir tanné. Ils massacraient les hommes. Ils étripaient les femmes et les enfants.

Et sous la tente royale nous célébrions notre victoire ! Et Sarmiento disait que je m'étais battu comme un chevalier du

Temple, maniant le glaive et la lance, ouvrant dans les rangs ennemis un sillon sanglant.

Il ne mentait pas.

Je m'étais battu comme un homme ivre. Mais j'étais dégrisé et je voulais sortir de cette tente où je voyais Philippe II poser sa main sur la cuisse d'Anna de Mendoza délia Cerda, l'épouse borgne de Ruy Gomez, son conseiller, et, tout en la lutinant, dire qu'il faisait don à Gomez de la principauté italienne d'Eboli. Et il baisait la main de la jeune femme en l'appelant princesse d'Eboli !

Anna de Mendoza délia Cerda roucoulait, penchée vers le souverain.

J'ai pensé à ce que j'avais vu au cours de cette bataille.

Non point d'abord aux chevaliers, aux fantassins tombés en luttant les uns contre les autres, mais à ces milliers de corps dépecés, mutilés, éventrés qui gisaient dans leurs maisons saccagées, vieux hommes et jeunes femmes livrés à ces bêtes casquées.

Et tant d'autres les rejoindraient quand la ville de Saint-Quentin serait conquise, pillée, dévastée, ses habitants abandonnés à la sauvagerie de la soldatesque.

C'était la règle.

Mais alors, où était le Bien, où était le Mal ? Nos lansquenets chrétiens, en quoi valaient-ils mieux que les janissaires musulmans ?

J'ai eu l'impression, en me levant et en quittant la tente royale, de vaciller comme si j'avais bu jusqu'à la déraison.

J'ai d'abord chevauché au pas parmi les blés. La campagne paraissait paisible, étouffée sous la brume de chaleur de ce 27 août 1557.

La bataille s'était déroulée au loin, là où s'élevaient les fumées des incendies. Les villages autour de Saint-Quentin brûlaient et la ville, à en juger par les couleurs rousses et jaunes des fumées, ne devait plus être qu'un brasier.

Au fur et à mesure que j'avançais, l'odeur de mort m'enveloppait.

Mon cheval s'est cabré. Les cadavres étaient devant lui, entrelacés. La plupart étaient ceux des gentilshommes français que les détrousseurs avaient déjà dépouillés de leurs armes et de leurs armures, de leurs bagues et colliers, et même de leurs vêtements.

J'ai sauté à terre et j'ai continué, tirant mon cheval par la bride.

Je m'arrêtai à chaque corps.

Je ne me disais pas : « Tu cherches ton père et ton frère. » Je croyais seulement être curieux de la mort, du rictus de ces hommes saisis en plein élan et qui n'étaient plus que des chairs déchirées, recroquevillées dans des postures souvent grotesques.

Je suis allé vers le ruisseau dont j'entendais le chant.

C'est sur la berge, au milieu de hautes herbes foulées, cassées, que j'ai reconnu mon père. J'ai alors su que c'était lui que je cherchais.

Peut-être avait-il été achevé d'un coup de lame à la gorge alors qu'un homme de son rang eût dû être fait prisonnier afin d'être échangé contre rançon.

Dragut le renégat m'avait épargné.

Mais mon père s'était défendu avec rage et son adversaire, après l'avoir blessé – une balle lui avait arraché l'épaule gauche –, avait frappé avec fureur, pour tuer.

À moins que les ordres n'eussent été donnés d'abattre le comte Louis de Thorenc, quelles que fussent les circonstances. Pas de pitié ni de considération pour les « adversaires résolus et dangereux », et mon père en était.

Diego de Sarmiento était homme à penser ainsi et à avoir chargé de cette mission quelques-uns de ses fidèles.

Je me suis agenouillé. J'ai prié. Honteux de mon émotion, j'ai sangloté. Et me souvenir de toutes les accusations que j'avais portées contre mon père et que j'estimais encore légitimes, n'a point tari mes larmes.

Je l'ai pris dans mes bras, son sang maculant mes mains et ma poitrine. Je l'ai déposé en travers de ma selle et suis retourné vers la tente royale.

Il n'y avait plus sous le dais que quelques ripailleurs dont Diego de Sarmiento et Enguerrand de Mons.

Je suis entré sous la tente en portant le corps de mon père. Ils ont cessé de rire et de boire.

Sarmiento s'est levé, m'a entouré les épaules.

— Un père est un père, a-t-il dit.

Peut-être, s'il m'avait défié, aurais-je pris mon épée et me serais-je jeté sur lui pour mourir ou le tuer.

Peut-être l'a-t-il senti, puisqu'il a lancé des ordres pour que l'on donnât au comte Louis de Thorenc une sépulture digne de son rang et de son courage.

— Même s'il a été dans l'erreur, c'est un chrétien, a-t-il ajouté.

J'ai suivi les hommes qui avaient placé mon père dans un cercueil de bois encore vert.

Et j'ai attendu que la terre l'ait enseveli pour m'éloigner.

Seigneur, que Vous nous avez fait la vie rude ! Seigneur, comme Vous nous punissez d'avoir fauté !

31.

Le souvenir de mon père m'a longtemps hanté.

Chaque nuit, je l'ai porté, sanglant, jusqu'à sa sépulture. Je l'y couchais, mais aucune pelletée de terre ne pouvait l'ensevelir.

Je le retrouvais assis près de moi dans cette chambre au plafond haut et aux rideaux jaune et noir du château d'Arenberg.

Je voulais m'enfuir. Il s'agrippait à mon bras. Il m'interrogeait d'une voix étonnée et souffrante. Pourquoi l'avais-je trahi ? me demandait-il. Pourquoi avais-je rejoint le camp de ses ennemis ? Pourquoi m'étais-je ligué avec ceux qui l'avaient tué ? Étais-je sûr qu'ils fussent du parti de Dieu ? Et ce parti existait-il sur terre, ou bien chaque homme, qu'il fût huguenot ou papiste, ou bien même infidèle, devait-il le choisir à chaque instant, cherchant en lui-même ce qui plaisait à Dieu ou à diable ?

Je priais. C'était à moi de l'accuser, lui qui avait trahi notre Église !

Il me regardait tristement. Je ne me souvenais pas de lui avoir jamais vu une telle expression.

Il se levait, s'éloignait, me lançait : « Es-tu sûr que ce soit moi ? »

Je me réveillais.

Je marchais dans la chambre, le corps couvert de sueur.

J'entendais les éclats de voix, le tintement des verres, les rires en provenance des grandes salles du château.

Sarmiento fêtait la signature du traité du Cateau-Cambrésis entre la France et l'Espagne, dont il avait été l'un des négociateurs.

Avec une joie qui m'avait blessé, il m'avait dit que Guillaume de Thorenc, mon frère, qui représentait le roi de France, faisait grise mine, isolé des autres ambassadeurs français, seul

huguenot présent, comprenant que c'en était fini de la tolérance de Henri II pour les « mal-sentants de la foi ».

D'ailleurs, ce dernier avait commencé à nettoyer sa capitale. On avait brûlé des huguenots place Maubert, on les avait pourchassés dans ces rues de la Montagne-Sainte-Geneviève où ils avaient l'habitude de se réunir, l'épée au côté, comme s'ils étaient les maîtres.

— C'est l'Espagne qui devient maîtresse, avait conclu Diego de Sarmiento.

Un nouveau règne commençait.

Charles Quint était mort à Yuste et j'avais assisté, le 30 décembre 1558, à la messe mortuaire célébrée quelques jours plus tard à Bruxelles en l'église Sainte-Gudule.

Je m'étais agenouillé dans la grande nef aux côtés de ces milliers de moines et de prêtres venus prier pour le pieux empereur. Mais j'avais prié pour mon père, la tête appuyée contre l'un de ces immenses piliers ronds, certains étayés de contreforts, qui par dizaines se dressent dans la nef et le chœur.

J'avais entendu la voix de Guillaume d'Orange crier, en frappant de son glaive le cercueil vide :

— Il est mort ! Il restera mort. Il est mort et un autre s'est levé à sa place, plus grand qu'il n'était !

Philippe II était alors apparu et les chants avaient succédé aux prières.

Le vif chassait le mort.

Et quelques semaines plus tard c'était Marie Tudor, la trop vieille épouse, la laide reine d'Angleterre, la catholique, qui trépassait.

Qui pouvait croire au deuil de Philippe II ? Il allait d'une femme à l'autre et cherchait une épouse pour remplacer Marie Tudor. Il songeait à Elisabeth d'Angleterre, laquelle se dérobait. Puis, pourquoi pas, à l'une des filles de Henri II et de Catherine de Médicis, Élisabeth de France, une pucelle de treize ans alors que lui-même était âgé de trente-deux...

Sarmiento s'étonnait que je m'abstinsse de participer aux banquets et aux fêtes.

Ne devions-nous pas célébrer la grande victoire du souverain catholique, Philippe II, qui ralliait à lui le roi de France ?

Et l'on allait enfin jeter les huguenots au bûcher, et quand cette tâche serait parachevée on repartirait en croisade contre les infidèles !

Était-ce la mort de mon père qui me rendait ainsi morose, incapable de festoyer, de célébrer la grandeur espagnole, alors qu'on commençait à oublier d'où je venais, que la fidélité au roi comptait davantage que l'origine ?

Je me retirais dans ma chambre, tentais de m'enfermer dans la prière, de retrouver des certitudes.

Mais le vicaire du Christ, le pape, n'avait-il pas excommunié un temps Philippe II et Charles Quint ? Comment les suivre aveuglément, dès lors ?

Tout était mouvant dans la vie des hommes. Il fallait avancer pas après pas pour ne pas être englouti dans l'erreur.

Peut-être l'avais-je été en rompant le lien originel avec les miens ?

Je m'allongeais, fermais les yeux.

Et marchais vers la fosse où mon père ne se laissait toujours pas ensevelir.

32.

J'ai cru quitter la saison des morts lorsque, le vendredi 30 juin 1559, j'ai reconnu sur l'une des tribunes dressées dans la grand-rue Saint-Antoine cette jeune fille dont les cheveux blonds étaient noués en tresses comme l'avaient jadis été ceux de Mathilde de Mons. Sa robe bleu ciel rendait plus éclatant encore l'or de ses mèches.

Elle s'appelait Anne de Buisson et je l'avais rencontrée il y avait une dizaine de jours, à mon arrivée à Paris.

J'accompagnais le duc d'Albe, le prince Guillaume d'Orange, le comte d'Egmont et le comte Diego de Sarmiento, venus pour épousailles par procuration, avec Élisabeth de Valois qu'on commençait à appeler Isabelle de la Paix, puisque son mariage avec Philippe II devait sceller l'entente entre l'Espagne et la France.

Sarmiento avait insisté pour que je me joignisse aux seigneurs espagnols et flamands. Il fallait, avait-il dit, que le roi Henri II et la reine Catherine fussent informés que de nombreux nobles français appuyaient leur politique d'alliance avec l'Espagne. Et les adversaires du traité du Cateau-Cambrésis, ces huguenots têtus comme l'amiral de Coligny ou Guillaume de Thorenc, qui pensaient que le roi de France avait capitulé devant l'Espagne, devaient comprendre qu'ils étaient désormais impuissants.

Je n'avais pas eu cette impression en découvrant Paris.

Robert de Buisson, le corsaire huguenot qui nous avait conduits, Michele Spriano et moi, d'Alger aux côtes espagnoles, était venu me rendre visite au palais royal des Tournelles où l'on nous avait accueillis.

Il m'avait convié à le suivre dans la demeure de Coligny, l'hôtel de Ponthieu, au coin de la rue de l'Arbre-Sec et de la rue de Bétisy, afin d'y rencontrer quelques-uns de ces nobles

protestants qui honoraient en moi le fils cadet du comte Louis de Thorenc et le frère de Guillaume.

J'avais d'abord refusé, puis, peut-être en souvenir de mon père, comme pour me faire pardonner, j'avais accompagné Robert de Buisson et découvert une foule de gentilshommes fiers, pleins de faconde et d'assurance, sûrs de leur foi, résolus à empêcher que le roi et la reine ne suivissent comme des valets le souverain d'Espagne.

Ils maugréaient contre ce traité qui abandonnait à l'Espagne la Savoie et l'Italie, qui effaçait des années de politique royale, à commencer par celle de François I^{er}.

Ils regrettaiient le mariage d'Élisabeth de Valois avec ce monarque licencieux dont on connaissait les frasques et auquel on allait livrer une pucelle royale d'à peine treize ans.

Ils assisteraient pourtant aux cérémonies, et même à la messe à Notre-Dame, et naturellement aux tournois et aux fêtes qui devaient se dérouler jusqu'à la fin du mois de juin.

On avait déjà dépavé la grand-rue Saint-Antoine, élevé les lices, dressé les tribunes. On savait que le roi aimait à combattre sous l'armure, à briser des lames.

C'est alors que Robert de Buisson avait raconté que sa plus jeune sœur, Anne, servait parmi les dames de la reine Catherine, laquelle aimait à s'entourer des plus belles jeunes femmes du royaume.

Anne de Buisson avait rapporté que la souveraine craignait pour la vie de son époux ; elle avait fait plusieurs cauchemars et y avait vu Henri la tête ensanglantée.

Puis elle avait lu les prophéties d'un mage de Salon-de-Provence, Nostradamus, médecin astrologue du roi. Or, dans ses prophéties, celui-ci avait écrit quelques vers qui pouvaient faire craindre pour la vie du roi :

*En champ bellique par singulier duelle
Dans cage d'or les yeux lui crèvera
Puis mourir mort cruelle,*

et d'autres astrologues avaient eux aussi conseillé au monarque de ne point participer aux tournois, car ils voyaient son visage couvert de sang, ses yeux crevés.

Les nobles huguenots s'étaient indignés. L'Italienne, la Médicis, préparait peut-être l'assassinat du roi pour mieux servir la cause de Philippe II. Et celui-ci, comment n'aurait-il pas cherché à tuer un souverain de France qui n'aurait pour héritier que des fils malingres et laisserait en fait le pouvoir à l'Italienne, l'empoisonneuse, la sorcière ?

Ces soupçons, cette haine, ces prédictions m'avaient glacé.

J'avais aperçu mon frère Guillaume, mais il m'avait paru à la fois méprisant et menaçant.

J'avais quitté l'hôtel de Ponthieu, raccompagné par Robert de Buisson.

Au moment où nous nous engagions dans la rue de l'Arbre-Sec, j'avais vu descendre d'une voiture arrêtée à quelques pas une jeune femme portant une cape noire sur laquelle venait se répandre, comme des fils d'or, ses longues mèches blondes.

La vivacité avec laquelle elle avait sauté sur le pavé, soulevant un peu sa robe, la manière dont elle s'était élancée vers nous, semblant à peine prendre appui sur le sol, m'avaient enchanté au point que je m'étais immobilisé.

Elle m'avait regardé tout en s'adressant à Robert de Buisson, lui annonçant que Sa Majesté la reine l'avait conviée à assister dans la tribune royale aux tournois qui se dérouleraient grand-rue Saint-Antoine, et auxquels le roi participerait malgré – elle avait baissé la voix – les craintes de son épouse et des astrologues.

Je l'écoutais. La regardais. Elle avait les traits fermes et réguliers, le nez droit, le front un peu bombé, et la manière dont elle me fixait faisait naître en moi un de ces enthousiasmes empreints de ferveur dont j'avais oublié à quel point ils peuvent faire paraître la vie légère.

Tous les jours suivants, je l'ai cherchée, indifférent à la morgue avec laquelle mon propre frère me saluait,

m'interpellait, m'accusant d'être au roi d'Espagne, d'avoir oublié ma famille et mon royaume.

Je l'entendais à peine, comme si le monde, la vie s'étaient réduits pour moi à ma quête d'Anne de Buisson.

Enfin, le vendredi 30 juin, je l'ai vue assise non loin de la reine Catherine et, avant de me glisser vers elle, je l'ai observée.

Peut-être l'a-t-elle senti, car son immobilité me parut forcée, comme si elle s'obligeait à ne pas tourner la tête vers moi.

Mais j'aimais son profil de jeune fille.

Son frère m'avait confié qu'elle avait à peine quinze ans.

J'en avais trente-deux, comme Philippe II.

Et elle était sans doute huguenote. Mais, au moment où je m'avançais vers elle, je l'avais complètement oublié.

Je me suis assis à ses pieds. J'ai levé les yeux vers elle.

— Le roi va entrer en lice, m'a-t-elle dit sans me regarder.

Sa voix m'a paru enrouée par l'émotion.

J'ai entendu le battement sourd des sabots des chevaux se précipitant l'un contre l'autre.

Je n'avais d'yeux que pour le visage d'Anne de Buisson. Elle se mordillait les lèvres, les joues tout à coup creusées.

Il y eut un choc, des cris.

Anne de Buisson s'est levée, a écarté les bras, puis s'est laissée tomber en avant. Je l'ai saisie et j'ai pensé que la saison des morts continuait, que je serrais contre moi un autre corps sans vie, comme l'avait été celui de mon père. Mais Anne était légère, pantelante.

Autour de nous, d'autres femmes s'étaient dressées, puis avaient chancelé, évanouies.

J'ai vu le roi vaciller, son cheval heurtant la lice.

On se précipita. On retira son casque, et le sang jaillit.

Un morceau de lance, comme un épieu acéré, lui avait percé le front au-dessus du sourcil droit ; une autre partie de la lance brisée lui avait crevé l'œil gauche.

Avec grande souffrance pour le roi, j'ai su qu'on avait extrait cinq éclats de sa tête.

Les chirurgiens – Philippe II avait envoyé de Bruxelles son médecin personnel, André Vesale, et Ambroise Paré avait été appelé au chevet de Henri II – avaient fait décapiter plusieurs condamnés pour tenter de comprendre, en ouvrant leurs têtes, comment ils pourraient soigner le blessé royal.

Mais le monarque mourut.

Et moi je conduisis Anne de Buisson jusqu'à l'hôtel de Ponthieu où les gentilshommes huguenots parlaient de crime espagnol ou bien de châtiment de Dieu.

Comment aurais-je pu croire à la paix ?

J'ai quitté Paris pour l'Espagne en emportant le souvenir d'Anne, cette jeune fille aux tresses blondes, en robe bleu ciel.

QUATRIÈME PARTIE

33.

Je me suis terré plusieurs jours dans le Palacio Sarmiento.

L'intendant Luis Rodriguez m'avait caché dans un réduit proche de ma chambre. Des coffres remplis de linge s'y entassaient et j'avais aménagé entre deux d'entre eux une cavité où je me pelotonnais dès que j'entendais des pas.

Lorsqu'ils s'éloignaient, j'escaladais les coffres et m'installais au sommet de leur amoncellement, non loin de la lucarne. Je lisais, ne me lassant pas de suivre Dante et Virgile dans leur visite de l'Enfer.

Je n'entrais que rarement au Purgatoire, et jamais au Paradis.

Il me semblait que j'étais destiné, comme chaque homme, à l'Enfer. Et il commençait ici, sur notre terre, sitôt que nous avions poussé le premier cri.

Je me souvenais de ces corps nouveau-nés éventrés, mutilés, fracassés, que j'avais découverts dans les villages pillés par les infidèles, et dans ceux saccagés par les troupes chrétiennes de Philippe II lorsqu'elles avaient sillonné la campagne de Saint-Quentin.

Ce que j'avais vu, tout au long de mon voyage entre Paris et Valladolid, m'avait encore persuadé que le châtiment de Dieu ne cesserait jamais. Il avait voué les hommes à s'entre-dévorer du premier au dernier jour de leur vie.

Et l'élan d'amour, ce souvenir du jardin d'Éden, avait tôt fait de se briser, n'était peut-être même que le moyen de nous condamner au regret, de nous faire souffrir davantage, nos bras ouverts n'enlaçant tout à coup que l'absence, notre regard un instant comblé s'affolant de ne plus rencontrer que le vide.

Et chaque jour qui m'avait éloigné de Paris m'avait fait davantage souffrir au souvenir d'Anne de Buisson.

J'avais voyagé seul.

Ne comprenant pas que je choisisse de rentrer en Espagne en traversant le royaume de France au lieu de regagner Bruxelles avec les seigneurs espagnols et flamands, d'y retrouver Philippe II avec lequel on prendrait la mer pour rejoindre La Corogne, Sarmiento m'avait proposé une escorte de cavaliers. Mais j'avais choisi ma route comme on lance un défi, comme on joue sa vie aux dés.

C'était une sorte de retraite, le choix de la solitude pendant plusieurs semaines. Également une façon d'offrir ma vie à ceux qui voudraient la prendre. Une manière de savoir si Dieu voulait m'accorder de souffrir encore ici-bas ou bien de me plonger déjà dans les tourments de l'enfer.

Lorsqu'il l'avait compris, Sarmiento avait cessé de tenter de me raisonner, et m'avait serré contre lui.

— Tu dois ta vie à Dieu, m'avait-il dit. Ne l'abandonne pas au premier venu.

J'ai découvert ainsi le royaume de France. J'ai rêvé le long de ses rivières bordées de peupliers. J'ai longé ses champs de blé. J'ai vu l'opulence de cette campagne aux mille villages.

Me souvenant de l'aridité du pays barbaresque et de l'austère rudesse des sierras et des campagnes d'Espagne, j'ai pensé que ce pays avait été le préféré de Dieu. Il lui avait offert la fertilité et la douceur, les cieux cléments et les fleuves paisibles.

Puis, au fur et à mesure que j'avancais, traversant les villages, marchant au pas lent de mon cheval vers le sud, j'ai compris que cette richesse que Dieu avait donnée aux hommes de France était aussi un moyen de les juger, de savoir s'ils Lui seraient reconnaissants de Sa générosité ou bien s'ils dilapideraient le trésor qu'il leur avait confié.

Or ils le détruisaient.

J'ai vu des champs de blé incendiés, des villages brûlés, mais ce n'était là que spectacle de guerre. Le pire était qu'il semblait que chaque homme de France était l'ennemi de l'autre.

On s'accusait d'avoir voulu la mort du roi.

On dénonçait parmi ses voisins les alliés des Espagnols, ou bien ceux qui avaient attiré la vengeance de Dieu sur le royaume.

On disait que l'héritier du roi, François II, n'était qu'un enfant de quinze ans mal portant. Et que l'Italienne, Catherine de Médicis, la reine sorcière, allait régner à sa place ; que s'il lui résistait elle l'empoisonnerait.

J'ai affronté cette haine dans le premier village traversé, quand on a tenté de me barrer la route, de me jeter à terre en criant que j'étais un huguenot, que j'appartenais à la secte qui avait attiré le malheur sur le royaume et provoqué la mort du souverain, ou qui l'avait assassiné parce que Henri II avait fait dresser des bûchers en plein Paris contre les hérétiques. Eux voulaient faire de même avec moi, me lançant des pierres, harangués par un prêtre qui les incitait à se saisir de ma personne. J'ai donné des coups de plat d'épée, j'ai éperonné mon cheval, renversé du poitrail quelques-uns de ces paysans.

Je n'ai été rassuré que dans la campagne vide d'hommes, sur la route déserte.

Fallait-il que les humains désertent la terre pour qu'elle soit pacifiée ?

Dans un autre village, plus au sud – Rouviac –, on m'a accusé avec la même rage d'être espagnol, et quand j'ai, en répondant, montré que j'étais né dans le royaume, on m'a soupçonné d'être l'un de ces papistes, spadassin de la sorcière Catherine et espion de Philippe II, le fornicateur.

On m'a entouré. On tenait mon cheval. On me menaçait de fourches et de gourdins.

J'ai pris le corps de mon père comme bouclier : j'ai dit que j'étais Bernard de Thorenc, fils du comte Louis de Thorenc, un huguenot tombé dans la bataille de Saint-Quentin en luttant contre les Espagnols.

On m'a acclamé, conduit jusqu'au château voisin où le comte de Maupertuis m'a accueilli, m'assurant de son indéfectible foi réformée, me montrant les livres de Calvin.

Il fallait, m'a-t-il dit, s'emparer du jeune roi pour l'arracher aux intrigues des ducs de Guise, ces étrangers venus de Lorraine, une terre d'empire.

Il fallait extirper de ce royaume tous ceux qui étaient prêts à le livrer au roi d'Espagne comme ils venaient de lui vendre leur

fille, cette pauvre pucelle de treize ans, Élisabeth de Valois, qui allait souffrir mille morts entre les pattes de ce barbon dont la rumeur assurait qu'il était si étrangement membré que c'était supplice, pour les femmes, que de se soumettre à lui.

Après avoir quitté le comte de Maupertuis, j'ai continué ma route en évitant les villes et les villages sur les places desquels papistes ou huguenots, les uns et les autres bons et vrais chrétiens, dressaient des bûchers.

Je suis arrivé de nuit dans la campagne de Valladolid, surpris de dépasser, sur les routes qui conduisaient à la ville, des cortèges de paysans précédés de moines et de prêtres qui priaient et chantaient des psaumes.

Ils portaient de grands crucifix et des cierges ; dans la campagne, on voyait ainsi se dessiner de longues traînées de feu qui s'approchaient de la ville.

J'ai senti les regards soupçonneux peser sur moi et j'ai pris le galop.

Les ruelles de la ville étaient pleines d'une foule de moines, de prêtres et de paysans. Les enfants dormaient, accrochés au cou de leurs mères. Plaza Santa Maria, on avait dressé une grande estrade et des crucifix. Plus loin, j'ai deviné dans l'obscurité des amoncellements de fagots d'où pointaient les piloris.

Plus j'avançais dans la ville, plus j'avais l'impression d'être enveloppé d'une rumeur hostile comme celle d'un essaim qui bourdonne.

J'ai eu la certitude qu'on allait se précipiter sur moi, me percer de centaines de dards. Ma peau en frissonnait déjà.

J'ai enfin atteint le Palacio Sarmiento et l'intendant Luis Rodriguez m'a ouvert, les yeux effarés en me voyant, m'entraînant aussitôt à l'intérieur, me poussant dans les couloirs vers la tour où je logeais, puis ouvrant la porte de ce réduit, me chuchotant que je ne devais me montrer à personne, à aucun domestique, car le grand inquisiteur avait des espions dans chaque maison.

Luis Rodriguez reviendrait dès qu'il le pourrait, quand tous les domestiques seraient partis écouter le jugement, assister au supplice des condamnés.

— Ils veulent les voir brûler, ces malheureux qui ont déjà plusieurs fois parcouru toute la ville en robe de laine jaune. Ils savent ce qui les attend : sur les robes, il y a des dessins de flammes et de diables. Certains condamnés ont déjà les membres brisés par la torture. Mais c'est à l'aube qu'ils vont griller, et personne ne veut manquer le spectacle.

J'ai entendu le piétinement de la foule, puis les prières, les cris, et des sanglots mêlés à des chants. Luis Rodriguez s'est glissé dans le réduit et s'est assis en face de moi.

Il a parlé d'une voix étouffée par la peur.

Francisco Valdés, l'archevêque de Séville, a-t-il commencé, était aussi l'inquisiteur général. Il avait décidé de purifier Valladolid où il vivait, sûr que la ville était devenue un foyer d'hérésie.

Luis Rodriguez a levé le bras, secoué la tête. Qui pouvait imaginer cela ? L'archevêque avait sûrement d'autres buts.

Des milliers d'inquisiteurs s'étaient installés là, parcourant les rues, interrogeant tous les habitants, examinant les bibliothèques du collège de Santa Cruz et celle de l'université. Ils brûlaient les livres par centaines.

Personne n'échappait à leurs soupçons. Même les évêques étaient poursuivis.

Luis Rodriguez a encore baissé la voix.

L'archevêque de Tolède, primat d'Espagne, Bartholomé de Carazza, avait été mis en accusation pour avoir prononcé — un moine l'avait rapporté — au chevet de Charles Quint, en présentant à l'empereur un crucifix, une phrase jugée hérétique : « Il n'y a plus de péchés, tout est absous ! »

Luis Rodriguez s'était signé, puis m'avait mis en garde.

Les étrangers, les soldats qui avaient combattu en terre d'islam ou dans ces contrées d'hérésie avaient été arrêtés. Les anciens captifs des infidèles avaient tous été recherchés, puis emprisonnés.

La régente d'Espagne, Juana, sœur de Philippe II, avait abandonné toute autorité entre les mains de l'inquisiteur général, un homme avide d'argent et de pouvoir.

Luis Rodriguez s'est mis tout à coup à trembler, regardant autour de lui, puis me fixant avec des yeux anxieux.

Il devait se reprocher de s'être laissé aller à ces confidences, de m'avoir caché. Il a commencé à se lamenter, en secouant la tête, les lèvres tremblantes. Il se maudissait de m'avoir ouvert la porte. À quel démon avait-il cédé ? On avait dû le voir. Ils avaient des espions dans chaque rue, dans chaque maison. On l'avait sans doute déjà dénoncé.

Il se tordait les mains, se mordillait les lèvres.

J'avais devant moi un homme saisi par la peur.

Il levait la tête vers la lucarne tout en chuchotant :

— Vous les entendez ? Ils sont des centaines de condamnés. Ils forment une longue procession. Ils sont pieds nus. Tous ont revêtu la robe jaune couverte de diables et de flammes. On les conduit au bûcher. Personne ne les a défendus. Je suis plus coupable qu'eux. Moi, ils me tortureront. Ils me briseront les genoux, m'arracheront la langue.

J'ai senti qu'il était capable, poussé par l'effroi, de se présenter devant les inquisiteurs, de se dénoncer et de me livrer afin d'en finir avec l'angoisse qui l'inondait de sueur.

Dieu, vouliez-Vous que les hommes, en Votre nom, soient ainsi avilis ?

J'ai pris Luis Rodriguez par les épaules et ai tenté de l'arracher à cette panique qui l'aveuglait.

Je lui ai répété que, sous la torture et dans les flammes, je nierais qu'il m'avait accueilli et aidé.

J'en ai fait serment devant Dieu.

Peu à peu, il s'est calmé, me promettant même de me porter chaque jour une cruche d'eau, du pain et des fruits. Mais je ne devais pas sortir du réduit avant le retour du comte Diego de Sarmiento. Lui seul avait assez de courage, était assez proche du roi, pour nous protéger.

Il m'a regardé.

— Serment devant Dieu ? a-t-il demandé en me fixant.

J'ai répété.

— Devant Dieu !

Il a paru calmé, s'est signé. Puis il est parti, voûté, comme un homme qui reste accablé. Je me suis agenouillé et j'ai prié.

Seigneur, comment savoir si ceux qui Vous invoquent, qui prétendent agir pour Vous défendre, qui gouvernent les hommes en se servant de leur peur, de leur lâcheté, de leur jalousie, ne sont pas des diables masqués, même s'ils ont revêtu les habits de Votre Église ?

Car faire souffrir en Votre nom, est-ce Vous servir ou Vous trahir ?

J'entendais les chants, les tambourins et les crécelles.

J'imaginais cette procession jaune de condamnés au bûcher.

Je voyais les cierges, les statues de la Vierge portées sur les épaules des pénitents.

Je n'ai plus voulu entendre.

J'ai rampé jusqu'à la cavité obscure et m'y suis blotti.

34.

J'ai pu à nouveau marcher dans les rues de Valladolid sans crainte d'être arrêté.

Diego de Sarmiento, rentré de Bruxelles avec le roi, m'avait assuré que j'étais sous la protection de la cour. Le grand inquisiteur était un homme prudent qui jamais n'oserait défier le souverain.

Mais je voyais Francesco Valdés agenouillé aux côtés de Philippe II, au premier rang dans le chœur de Santa Maria la Antiga. Et ils quittaient ensemble l'église en marchant du même pas, le roi s'appuyant sur le bras de l'inquisiteur général, lui chuchotant quelques mots, et Valdés inclinait la tête, souriait. Il me semblait que son visage émacié était celui d'un carnassier.

Je ne me débarrassais pas de la peur.

Peu après le retour de Sarmiento, Luis Rodriguez m'a confié à voix basse qu'il allait quitter Valladolid.

Par des moines proches de Valdés, il avait appris que le grand inquisiteur n'avait jamais ignoré ma présence au Palacio Sarmiento. On m'avait suivi dès mon entrée dans la ville. On savait donc qui m'avait accueilli et caché au Palacio Sarmiento. Un jour, dans quelques mois ou quelques années, Luis Rodriguez craignait d'être arrêté, traduit devant le tribunal de l'Inquisition. On lui rappellerait comment il avait hébergé un étranger, un Français, ancien captif des infidèles, peut-être un renégat, un espion du roi de France et du sultan.

— Ils savent tout. Ils connaissent la vie des gens depuis leur naissance, a ajouté Rodriguez. Ils me condamneront quand ils jugeront le moment venu. Ils me proscriront ou m'enfermeront pour le restant de mes jours, ou bien ils me tortureront puis me brûleront sur la Plaza San Pablo. Ils choisiront ce qui sera le plus utile pour eux.

Il a serré les poings tout en les élevant devant son visage.

— Je suis entre leurs mains, a-t-il dit. Qu'est-ce que je suis pour eux ? Ils m'écraseront quand ils le voudront.

Je ne lui ai pas répondu.

J'avais le sentiment, moi aussi, d'être épié.

Lorsque je quittais le Palacio Sarmiento pour me rendre Plaza San Pablo, au Palacio Real, afin d'y retrouver Sarmiento, je voyais des silhouettes se détacher de la façade et me suivre, à quelques pas, sans même chercher à se dissimuler.

Je les retrouvais à la sortie du Palacio Real. Elles entraient derrière moi au Colegio Santa Cruz ou au Colegio San Gregorio, me suivant dans les bibliothèques. J'étais sûr qu'elles relevaient les titres des livres que je consultais.

Un jour, on m'accuserait peut-être d'avoir lu saint Augustin.

Je rapportais ces faits à Sarmiento. Il les écoutait distraitemment. Il m'interrompait, me parlait sans cesse de l'arrivée prochaine de la jeune reine française que Philippe II n'avait pas encore rencontrée.

Élisabeth de Valois s'était mise en route avec ses suivantes, sa mère Catherine, des chevaliers français, mais, dès qu'elle franchirait le col de Roncevaux, elle serait sous la garde des seigneurs espagnols. Elle ne serait plus la fille du roi de France, mais la reine d'Espagne. Et le cardinal Mendoza lui réciterait le psaume 45 : « Écoute, ma fille. Regarde et prête-moi l'oreille. Oublie ton peuple et la demeure de ton père : alors le roi convoitera ta beauté. »

Sarmiento ajoutait :

— Le roi est impatient. Mais Élisabeth n'est pas encore femme. Il ne peut la forcer.

Il riait :

— Le taureau espagnol va devoir attendre ! Mais il s'ébroue ailleurs...

J'avais vu le souverain avec Efrazia de Guzmán.

Je l'avais vu faire sa cour à Anna de Mendoza délia Cerdá, princesse d'Eboli, revenue avec lui des Pays-Bas où son mari Ruy Gomez était resté sur ordre du souverain. Et l'on jasait sur

les amours de Philippe et de la jeune princesse borgne au bandeau noir.

— Bientôt on ne comptera plus les bâtards d'Espagne ! avait ricané Sarmiento. Le fils va faire mieux que le père, le roi que l'empereur !

Sarmiento m'avait conté qu'avant sa mort Charles Quint avait souhaité rencontrer ce fils qu'il avait eu d'une Flamande. Une putain italienne m'en avait naguère parlé, est-ce que je me souvenais ?

Sarmiento m'avait défié du regard comme s'il voulait me montrer par là qu'il n'ignorait rien du sort final de Mariana Massi.

— Philippe II a reconnu son frère, avait poursuivi Sarmiento après un instant de silence. Il va présenter don Juan à la cour.

J'ai imaginé les courtisans s'inclinant pour saluer ce fils d'un empereur et d'une lavandière flamande aux mœurs dissolues.

Et l'on ferait mine de ne pas comprendre pourquoi Efrazia Guzmán, dont la taille avait forci, épousait un prince italien que le roi honorait et récompensait d'une pension.

Était-ce donc cela, l'Espagne du Roi Catholique ? Celle du mensonge, de la débauche et de l'Inquisition ?

Sarmiento m'a pris le bras.

J'avais tort de m'inquiéter, m'a-t-il dit.

— Le grand inquisiteur est un archevêque qui aime l'or et le pouvoir. Il ne se dressera jamais contre le roi. Il a arraché à la régente Juana tout ce qu'il a pu. Maintenant, il sait qu'il doit se tenir coi. Il digère comme un fauve qui a englouti trop vite ses proies. Il ne ressortira ses griffes que si Philippe II lui en donne l'ordre.

Je devais comprendre que l'Inquisition était une arme contre les hérétiques, donc contre les infidèles. Ceux qui se dressaient contre elle servaient les ennemis de la foi. Il fallait seulement que les inquisiteurs n'oublient pas qu'ils n'étaient pas seulement des serviteurs de l'Église, mais aussi de la couronne d'Espagne.

— Francesco Valdés le sait.

C'était pour cela que, d'après Sarmiento, je n'avais rien à redouter.

Mais, lorsque je traversais la Plaza San Pablo, je distinguais encore sur le sol de grands cercles noirs. Ils rappelaient qu'ici et là on avait entassé des fagots de branchages secs et placé au centre de ces bûchers des hommes et des femmes revêtus de la robe de laine jaune sur laquelle avaient été cousues des langues de tissu rouge représentant des flammes et des têtes de diable.

Entre les pavés, malgré le vent et la pluie, subsistaient des cendres grises, poussière d'homme et de bois.

J'ai voulu quitter les murs de cette ville d'où suintaient la peur et le sang.

J'ai voulu m'éloigner de cette cour d'Espagne où régnait l'hypocrisie et le mensonge.

J'ai voulu retrouver la foi jaillissante des combattants du Christ tels que saint Bernard les avait décrits dans la charte des chevaliers du Temple.

J'ai voulu affronter les infidèles et non pas être mêlé à ces courtisans qui ne cessaient de forniquer, ripailler, se jalouster.

Pour fuir la ville, j'ai accepté de faire partie des seigneurs espagnols qui s'en allaient accueillir à Roncevaux Élisabeth de Valois et ses suivantes.

Des bourrasques de vent et de neige balayaient le col.

J'entendais les rires de ces jeunes filles, et, parmi elles, j'ai aperçu Anne de Buisson, ses cheveux blonds s'échappant d'un capuchon bordé de fourrure argentée.

J'ai marché vers elle, devinant qu'elle m'avait reconnu.

J'ai saisi ses mains gantées. J'ai senti sous le cuir ses doigts frêles.

Je lui ai murmuré :

— Ne restez pas. Retournez en France. Ici ils ne pardonnent pas. Votre frère est huguenot. Ils le sauront, ou le savent déjà. Ils vous surveilleront. Ils vous éloigneront de la reine et vous condamneront. Partez, partez !

Je lui ai serré les mains autant que j'ai pu, mais elle les a retirées d'un mouvement brusque, laissant ainsi l'un de ses gants entre mes doigts.

Elle m'a tourné le dos et je l'ai vue chuchoter quelques mots à la reine. Puis, dans le vent et la neige, le cardinal Mendoza a récité les quelques phrases du psaume 45 dont je n'avais pas mesuré la violence et la cruauté : « Oublie ton peuple et la demeure de ton père : alors le roi convoitera ta beauté. »

Elle était belle, Élisabeth de Valois, l'innocence et la franchise riaient sur son visage.

J'ai pensé à la mâchoire lourde de Philippe II, à ce corps de roi jouisseur qui allait écraser celui de cette jeune fille. À ce taureau noir déchirant cette chair si blanche qu'elle en paraissait transparente, laissant voir de fines veines bleutées.

J'ai souvent vu la reine, et, autour d'elle, ses suivantes, toutes insouciantes et joyeuses, illuminant de leur jeune gaieté les salles glacées de l'Alcazar de Tolède qui se dressait comme un massif de pierre au-dessus des eaux noires de la boucle du Tage.

Sarmiento me guidait dans ces salles, parmi les courtisans, les conseillers, les femmes dont le visage exprimait la gravité et les yeux l'envie, la jalousie, l'avidité.

Sarmiento me montrait don Carlos, le fils difforme de Philippe II, qui s'en allait, sa grosse tête bosselée penchée de côté, rôdailler autour des femmes.

Puis il me désignait un jeune homme aux traits fins dont la beauté contrastait avec la laideur de don Carlos. C'était don Juan, le bâtard de Charles Quint. Près d'eux se tenait Alexandre Farnèse, le fils de Marguerite de Parme, autre bâtarde de Charles Quint.

Je cherchais Anne de Buisson, mais j'appris – aussitôt j'avais été comme emporté par un souffle de gaieté – qu'elle avait regagné la France où réformés et papistes avaient commencé à se livrer une véritable guerre et où il fallait, disait Sarmiento, exterminer les huguenots, en finir avec leur secte. Lui-même insistait auprès de Philippe II pour qu'une armée espagnole fut envoyée soutenir les catholiques.

Le nouveau roi de France, Charles IX, n'était encore qu'un enfant, et la reine mère, Catherine, qui s'était instituée régente, était une femme à qui personne ne pouvait se fier, décidée un

jour à conduire une croisade impitoyable, le lendemain cherchant un accord avec les « mal-sentants de la foi ».

— Elle songe avant toute chose à sauvegarder le trône de son fils. Nous autres Espagnols pensons d'abord à l'Église du Christ.

Je doutais, Seigneur.

J'écoutais les rumeurs, devinais les intrigues qui pourrissaient la cour d'Espagne.

On assurait que Philippe II ne se souciait plus de combattre les infidèles, mais, comme un rapace couché sur sa proie, de garder ce qu'il possédait, oubliant ces milliers de chrétiens que Turcs et Barbaresques avaient réduits en esclavage.

Qui libérerait Michele Spriano ?

L'or et l'argent nécessaires pour armer des galères, payer la solde des troupes, acquitter les rançons, le roi les employait à construire un monastère et un immense palais à Escurial, non loin de la petite ville qu'il avait choisie pour capitale, Madrid.

Au lieu d'établir des plans de bataille contre les Turcs, il examinait chaque jour l'avancée des travaux de son palais de l'Escurial. Et, lorsqu'il rentrait à Tolède, il ne pensait plus qu'aux femmes.

On disait qu'il n'avait pas encore honoré la reine, trop jeune, mais, chaque soir, telle ou telle de ces nobles et fières Espagnoles, ou bien une simple fille rejoignait sa couche.

Sarmiento riait, avouait qu'il héritait de ces maîtresses d'une nuit, et je devinais qu'il utilisait, pour accroître son influence, cette complicité qui le faisait parfois coucher comme un chien fidèle au pied du lit du roi.

Sarmiento se moquait de moi, s'étonnait : j'avais bien changé, depuis les Pays-Bas ! disait-il.

— Tu vis comme un moine, mais sans la bure.

Il proposait de me ménager des rencontres avec ces femmes qui s'offraient et que quelques ducats suffisaient à satisfaire. Il me rappelait que, durant sa captivité en Espagne, François I^{er} avait acheté une jeune esclave noire qui venait le retrouver chaque matin.

— Tu n'es pas espagnol, mais es-tu français ? me demandait Sarmiento. Nous aimons chacun à notre manière trouser les filles. Mais toi ?

Il s'éloignait un peu, me dévisageait. Est-ce que je craignais la vérole ? Il écartait la menace d'un haussement d'épaules. Qui n'avait pas, dans ses ancêtres, un vérolé ? On vous léguait la maladie, eussiez-vous vécu dans l'abstinence.

Il baissait la voix, murmurait que l'on craignait que la reine Élisabeth de Valois, toute pucelle qu'elle fut encore, n'en fut atteinte. Sa vieille Italienne de mère, Catherine de Médicis, le craignait et faisait donner à sa fille des bains de blancs d'œufs pour que la peau de la vierge restât lisse. Catherine craignait que Philipe II, averti du risque, ne touchât pas à son épouse et ne la répudiât.

Je ne voulais plus écouter. J'étouffais. J'insistais auprès de Sarmiento pour qu'il favorisât mon départ d'Espagne, mon enrôlement parmi ces chevaliers de Malte si peu nombreux qui affrontaient les infidèles. Eux étaient les héritiers des chevaliers du Temple ! Enguerrand de Mons les avait déjà rejoints.

Je m'impatientais.

On apprenait que les galères de Dragut avaient, devant Djerba, détruit une flotte espagnole et fait prisonniers des centaines de chrétiens.

Désormais, les Turcs et les Barbaresques imposaient leur loi d'une extrémité à l'autre de la Méditerranée.

Je voulais les combattre comme on se purifie.

35.

Un matin, enfin, j'ai revêtu mon armure et me suis agenouillé parmi les chevaliers.

C'était l'aube.

Comme on retire lentement un voile, le ciel déjà apparaissait bleuté, mais la mer était encore recouverte par la nuit. Elle respirait, paisible, au pied des murailles du fort.

Tout à coup, étouffant le bruit régulier du ressac, j'ai entendu battre les tambours des infidèles.

Ce roulement sourd auquel se mêlaient l'aigre siffllement des flûtes et le frottement aigu des crécelles nous a enveloppés.

Il faisait froid. J'ai frissonné et regardé autour de moi.

Dans la pénombre, j'ai deviné la foule des chevaliers agenouillés ou debout sur les remparts. Ils formaient une masse plus sombre que la lumière grise commençait d'effleurer. Leurs casques et leurs piques, les étendards et les bannières que le vent, qu'à Malte on appelle *magistrale*, faisait claquer se découpaient sur l'horizon.

J'ai reconnu ou plutôt deviné, agenouillé près de moi, le front posé contre la garde de son glaive, Enguerrand de Mons.

Je l'ai imité. J'ai fermé les yeux au moment où s'élevait la voix du Grand Maître de l'ordre de Malte, Jean de La Valette :

— Chevaliers, mes frères en Dieu, jurons devant Notre-Seigneur de défendre chaque pierre de notre île, qu'elle devienne l'enfer des infidèles, qu'ici commence la grande bataille et se célèbre la première victoire qui nous conduira jusqu'au tombeau du Christ !

Les voix des chevaliers et des soldats, auxquelles j'ai mêlé la mienne, ont clamé leur résolution et leur foi.

J'ai rouvert les yeux.

Les deux rades que séparait l'isthme de Saint-Elme, à l'extrémité duquel était bâti le fort, grouillaient des galères

turques et barbaresques de Dragut et de Mustapha. La terre ferme disparaissait sous les uniformes rouge, vert et jaune des fantassins turcs, des janissaires au haut turban. Les cavaliers caracolaient à côté des soldats en marche, portant piques et arquebuses.

Ils étaient près de quarante mille à avoir débarqué à l'autre bout de l'île et à l'avoir parcourue, laissant partout des traînées de sang.

Et maintenant, comme une vague énorme, invincible, ils approchaient des murailles du fort Saint-Elme où nous étions quelques centaines à écouter battre leurs pas et leurs tambours.

Brusquement, alors que le ciel était entièrement bleu, dégagé de tous les voiles sombres de la nuit, les flancs de chaque galère – elles étaient des dizaines, formant une longue ligne, fermant les baies – se sont couronnés de gros bourgeons blancs. Et, en même temps que j'entendais les détonations des canons des navires, je vis les pierres des remparts se briser sous le choc des boulets. Certains étaient chargés de poudre et explosaient, d'autres étaient rougis au feu et leurs éclats étaient comme des coups de hache.

Nous nous sommes glissés sous les voûtes du fort, ne laissant sur place que des guetteurs, et j'ai serré à pleine main la garde de mon glaive, cette croix que j'allais lever, abattre, frappant d'estoc et de taille les infidèles, perçant leur corps, fendant leur front, tranchant leurs membres.

Seigneur, donnez-moi la force !

Seigneur, mon sang, ma vie sont à Vous !

Seigneur, je suis Votre chevalier. Je suis venu pour Vous servir et vaincre Vos ennemis !

Pour parvenir jusqu'à Malte que les flottes de Dragut et de Mustapha avaient commencé d'assiéger, le voyage avait été long. Plusieurs jours dans les bourrasques pour aller de Tolède jusqu'à Valence. Et il m'avait fallu attendre qu'un navire voulût bien m'embarquer pour rejoindre Barcelone.

Nous avions navigué à quelques encablures de la côte, nous cachant le jour au fond des criques, tant le capitaine et les

Marchands qui étaient du voyage craignaient les corsaires barbaresques.

— Ils sont les maîtres de la mer, avait dit en soupirant le premier, un homme fort qui allait et venait sur le pont au milieu des tonneaux et des ballots de peaux de mouton et de bœuf.

Il gardait les mains enfoncées dans une large ceinture de tissu rouge.

Ses propos renforçaient ma détermination : il fallait chasser les Barbaresques et les Turcs de cette mer romaine, *Mare Nostrum*, celle que l'empereur Constantin, lorsqu'il avait voué l'empire à la religion du Christ, avait faite chrétienne. Il fallait la reconquérir, repousser loin des côtes les musulmans, se souvenir de la devise de Constantin, de sa vision d'un crucifix sur lequel flamboyaient les mots : *Tu hoc signo vinces* (« Par ce signe tu vaincras »).

Le capitaine et les marchands qui m'entouraient m'écoutaient en silence, puis me regardaient avec commisération.

L'un d'eux, un Vénitien, Ciampini, me dit le deuxième jour, alors que nous avions jeté l'ancre près de la côte, que ce n'était pas de bataille dont lui et ses pareils – et même les royaumes, et naturellement la république de Venise – avaient besoin, mais de traités de paix de manière à pouvoir vendre tissus et armes, acheter épices et soieries sans craindre de se faire tuer et voler par les corsaires, ces brigands des mers. À cet égard, les chrétiens ne valaient pas mieux que les infidèles : tous détrousseurs et pillards ! La croix ou le croissant, le Christ ou le Prophète n'étaient que les masques de leurs rapines.

J'avais refusé de l'entendre plus longtemps. Je voulais garder ma résolution aussi pure qu'une eau de source.

Déjà, au moment où je quittais Tolède, Diego de Sarmiento avait tenté de me retenir. Philippe II regrettait mon départ pour Malte. Il le tolérait parce que j'étais français, mais il m'en garderait rigueur et lui avait fait comprendre qu'un renoncement de ma part m'eût valu quelques priviléges.

— Si tu ne changes pas d'avis, enfuis-toi vite, avait murmuré mon protecteur. On peut te retenir. Si les juges de l'Inquisition

décident de te briser les genoux ou de t'enfermer sous bonne garde dans un couvent, tu ne seras pas à Malte avant longtemps.

Mon départ de Tolède avait donc ressemblé à une fuite. Mais ce n'est qu'à mon arrivée à destination que j'ai compris les raisons des réticences de Philippe II à me voir gagner l'île.

Sur les quais du port, attendant d'embarquer sur l'une des dernières galères de l'ordre de Malte qui s'apprêtaient à franchir le blocus des flottes turques et barbaresques, j'avais retrouvé Enguerrand de Mons.

Il avait été chargé par le Grand Maître de l'ordre d'inciter, en France et en Allemagne, les chevaliers à venir se joindre aux défenseurs de l'île, si peu nombreux par rapport aux dizaines de milliers d'infidèles qui avaient déjà débarqué et aux milliers d'autres qui se trouvaient encore à bord des galères musulmanes.

Enguerrand de Mons avait plaidé, harangué, expliqué qu'après avoir perdu Rhodes en 1523 la chrétienté ne pouvait abandonner Malte, ce verrou qui commandait l'accès à tout le sud de la Méditerranée, l'« île du miel » que Charles Quint avait donné à l'ordre en 1530 pour qu'il en fasse l'avant-poste maritime de l'Occident chrétien.

Si Malte tombait, alors la Sicile, puis Naples, et pourquoi pas Rome et Venise seraient menacées. Et plus personne ne pourrait défendre Chypre, oubliée au fin fond de la Méditerranée, impossible à ravitailler et à défendre dès lors que les galères musulmanes contrôleraient la mer.

Mais Enguerrand de Mons avait rencontré peu d'échos. On soupçonnait l'ordre de Malte d'être le bras armé de la papauté. Et Philippe II regrettait que Charles Quint eût fait don de l'île à l'ordre.

— Nous sommes seuls, avait murmuré Enguerrand. Quelques chevaliers comme vous — il avait montré une dizaine d'hommes qui patientaient sur le quai — ont répondu à mon appel. Philippe II est un roi tortueux. Une victoire des Turcs, notre écrasement et notre dispersion ne lui déplairaien pas. Mieux : il l'escrime, il l'espère. Il sera ainsi débarrassé de l'ordre, le pape sera affaibli et dépendra donc davantage du bon

vouloir de l'Espagne. Et un jour Philippe espère pouvoir reconquérir Malte à son profit, reprendre ainsi ce que Charles Quint avait donné.

Enguerrand de Mons s'était arrêté et m'avait fait face.

— Mais, vous et moi, nous devons vaincre Dragut, n'est-ce pas ?

La galère a attendu la nuit pour se glisser entre les vaisseaux musulmans. Quand nous nous en sommes rapprochés, quelques-uns de nos rameurs se sont mis à crier, et leurs voix ont résonné entre les hautes falaises de l'île, courait au ras des flots vers leurs frères.

Nos gardes-chiourme ont égorgé ces rameurs, et les autres se sont tus.

Sur les ponts des galères de Dragut et Mustapha, on brandissait des torches, on tentait d'éclairer la baie. Des navires nous ont pourchassés, mais nous avons réussi à nous mettre à l'abri sous les murailles du château Saint-Elme. Et les forts de Saint-Michel et Saint-Ange, situés de part et d'autre des baies, ont commencé à tirer sur les navires qui nous poursuivaient.

Enfin j'ai pu sauter à terre, découvrir l'île, ces villes, ces tours de guet qui dominaient les arbousiers, les cyprès, les figuiers et les citronniers. Les vents — d'abord le *magistrale*, puis le *gregale*, le *rhamsin*, le *scirocco* — couchaient avec plus ou moins de violence les blés, secouaient les vignes, portaient les voix des guetteurs d'une colline à l'autre.

Les troupes de janissaires placées sous le commandement du général Mustapha marchaient sur la capitale, Mdina, située au centre de l'île, puis elles se dirigeaient vers les deux baies jumelles et les forts de Saint-Michel et Saint-Ange. Mais, ajoutait Enguerrand de Mons, le bras tendu, c'était à Saint-Elme et dans la ville de Bourg, qu'il protégeait, que se déciderait le sort de l'île, car le fort était la clé de voûte de la défense des baies et l'on pouvait, par des souterrains, rejoindre Mdina et les tours qui, à l'intérieur du pays, défendaient les petites villes.

Il fallait se dépêcher d'atteindre le fort car les soldats de Mustapha pourraient facilement couper l'isthme de Saint-Elme et encercler et le fort et Bourg.

— Nous serions alors comme une île dans l'île, avait dit Enguerrand de Mons tandis que nous marchions, que nous entendions les explosions qui se succédaient et voyions les boulets ébrécher les remparts.

Ce matin, les boulets ont commencé à tomber et nous nous serrons les uns contre les autres sous les voûtes du fort.

J'ai la bouche sèche. Nous manquons d'eau, d'autant plus que le *rhamsin* s'est levé et qu'il est chaud, chargé du sable du désert qui pique et brûle le visage, reste collé aux lèvres, s'infiltra dans la bouche.

Tout à coup, les explosions cessent et nous entendons les tambours, les flûtes, les crécelles et les cris. Les janissaires doivent poser leurs échelles contre les remparts.

Je me précipite, glaive levé. Les flèches sifflent. Des chevaliers tombent et une détonation ébranle le sol. Les musulmans ont dû creuser une sape sous le fort et la bourrer de poudre. Des pans de mur s'effondrent. J'entends les cris des hommes ensevelis.

Mais le combat ne laisse le temps ni de pleurer ni d'hésiter.

Je m'élance, glaive levé ! Et fends les corps, et tue, tue !

Les janissaires s'accrochent aux pierres des remparts. Je leur tranche les doigts et les bras, repousse les échelles. J'égorgue celui qui me fait face et me vise avec son arquebuse.

La pointe de la pique d'un autre glisse sur ma cuirasse.

Bientôt, au bas des remparts, sur les rochers, là où les galères turques ont débarqué des soldats, il n'y a plus qu'un entassement de corps que le ressac recouvre, tire, roule et balance dans une mer devenue rouge.

Et de l'autre côté du fort c'est le même entassement de cadavres d'hommes et de chevaux.

Enguerrand de Mons court sur les remparts, crie des ordres. Des hommes d'armes approchent des torches à la base de tubes courts que je sais bourrés de poudre, de tissus imbibés d'huile, de poix. Des flammes jaillissent au-dessus des remparts, s'élargissent, embrasent les buissons, enveloppent cavaliers et

fantassins turcs dont les amples vêtements se consument en quelques instants.

Les corps se recroquevillent. Les flammes deviennent rougeâtres.

Les cris couvrent le roulement des tambours.

Je vois ce que Dante a vu de l'Enfer.

Je pense à Michele Spriano.

Pas de compassion, pas de pitié, pas de remords.

Je prends une torche, mets le feu à l'un des tubes, et je vois au bout des flammes des cavaliers dont les chevaux se cabrent, qui tentent de fuir mais que la mort ardente rejoint.

C'est un moment de répit dans l'assaut.

Je m'assieds, enlève mon casque. Enguerrand de Mons vient s'installer près de moi.

— Ils reviendront, dit-il. Mais il faut être plus obstinés qu'eux. S'il réussissent à atteindre les remparts, nous nous enfermerons dans les tours, et s'ils nous en chassent nous résisterons dans les ruines, puis nous défendrons chaque maison de Bourg : la ville est fortifiée. Après quoi nous nous battrons dans les souterrains et gagnerons Mdina.

Je baisse la tête. Je ressens la fatigue. Ma bouche est sèche.

Je voudrais lui parler de Mathilde de Mons. C'est lui qui dit :

— Peut-être avons-nous envoyé Dragut en enfer.

À l'instant où je vais répondre, les boulets rouges recommencent à tomber dans un fracas d'explosions.

Lorsque le silence se rétablit, nous sommes enveloppés de poussière, couverts de gravats. Tout à coup jaillissent les cris des janissaires, le roulement des tambours, l'éclat des trompettes, l'aigu des flûtes et des crécelles.

— Les voici, dit Enguerrand de Mons en se levant.

Je remets mon casque et prends mon glaive à deux mains.

Nous avons résisté plusieurs jours encore.

Mon corps tout entier, enfermé dans l'armure, n'était plus que souffrance ; j'avais les bras brisés à force d'avoir frappé.

La nuit, quelques hommes qui avaient réussi à traverser l'une des baies se faufilaient jusqu'à nous. Ils arrivaient de

Messine où le gouverneur Garcia de Toledo, au nom du roi d'Espagne, essayait de les retenir, empêchant la constitution d'une armée de volontaires.

Une de ces nuits, parmi la dizaine de ceux qui nous avaient rejoints après que leur bateau eut été pris en chasse par les galères barbaresques, j'ai reconnu Robert de Buisson et nous nous sommes étreints.

— Huguenot, a-t-il dit, mais chrétien !

Il a fait glisser son gantelet sur le fil du glaive qu'Enguerrand de Mons venait de lui remettre.

— Les Rois Très Catholiques vous laissent massacrer. Je n'aime pas ça. Je suis ici. Mais, demain, peut-être recommencerons-nous à nous étriper !

Il m'a entraîné sur ce qu'il restait du chemin de ronde.

Sa sœur Anne de Buisson avait regagné la France à l'occasion d'un voyage de la reine Élisabeth à Bayonne où elle devait rencontrer sa mère, Catherine de Médicis, et Charles IX.

— Elle a fui l'Espagne.

Il m'a serré l'épaule.

— Vous l'aviez avertie. Peut-être vous doit-elle la vie...

Cette nuit-là, laissant sur place les morts et les blessés, nous avons dû abandonner les remparts et les tours du fort Saint-Elme et nous nous sommes enfermés dans la ville de Bourg qui jouxte le fort. Nous avons tous prêté serment de ne plus reculer. S'ils pénétraient dans la ville, les infidèles ne trouveraient que nos cadavres.

À l'aube il y a eu des cris de rage et d'effroi.

Enguerrand de Mons, Robert de Buisson et d'autres chevaliers étaient sur la jetée du port et j'ai aperçu des planches que le ressac poussait vers le rivage avant de les en éloigner.

Je me suis avancé. J'ai hurlé.

Les corps des chevaliers et des soldats chrétiens prisonniers des infidèles avaient été fendus en croix à grands coups de lame, puis cloués sur des planches et jetés à la mer pour qu'ils viennent s'échouer sur la rive de Bourg que nous défendions encore.

Les infidèles voulaient, en nous terrifiant, nous faire abandonner le combat.

Enguerrand de Mons, Robert de Buisson, d'autres compagnons d'armes et de foi et moi sommes entrés dans l'eau et avons tiré à terre les corps de nos frères martyrisés et profanés.

Nous les avons décloués, réunissant leurs membres écartelés, rapprochant les chairs, enveloppant leurs corps dans nos bannières rouges à croix blanche. Puis, à genoux, nous avons juré de vaincre et de les venger.

Le Grand Maître Jean de La Valette nous a rassemblés autour de lui. Il fallait, a-t-il dit, infliger aux infidèles la « paie de Saint-Elme ».

Le Grand Maître s'est éloigné de quelques pas en compagnie de son conseil, puis Enguerrand de Mons est revenu vers moi.

— Je reconnais là l'œuvre de Dragut-le-Cruel, lui ai-je dit comme il passait à proximité.

Il ne m'a pas regardé, a sauté sur la jetée, criant que nous allions faire payer aux infidèles leur cruauté.

Des hommes d'armes ont conduit sur la grève ceux que nous avions capturés. Ils les ont contraints à s'agenouiller et ont commencé à les décapiter.

Le sang giclait. Les têtes roulaient sur les galets.

Les infidèles ne cherchaient pas à se débattre. Ils ne criaient pas. Ils n'imploraient pas grâce.

Les hommes d'armes ont jeté les têtes dans des sacs et sont remontés vers les remparts de la ville. Ils tiraient les sacs qui rebondissaient sur les galets puis les pavés, y laissant une traînée de sang.

Puis ils ont chargé nos canons avec ces boulets de chair.

Et j'ai vu les têtes voler vers le camp des infidèles.

Nous avons continué à nous battre, résistant sur les remparts de Bourg alors que montaient à l'assaut des milliers d'infidèles.

Ils semblaient ne pas voir le rideau de flammes que nous dressions devant eux. Elles les dévoraient. Mais d'autres surgissaient et quand certains parvenaient jusqu'aux remparts

leurs yeux exorbités et leurs cris révélaient qu'ils avaient la tête remplie des rêves qu'alimente le haschich. Nous n'avions aucune peine à les tuer. Ils ne se défendaient pas, c'était comme s'ils avaient oublié que la mort les attendait au bout de nos glaives et de nos piques.

Mais leur nombre nous écrasait et leurs boulets creusaient dans nos rangs des sillons sanglants.

Une nuit, nous avons cru qu'ils avaient réussi à débarquer sur la jetée et la grève.

Nous nous sommes précipités et nous avons vu une foule de chevaliers portant la croix, sautant dans l'eau, marchant vers le rivage, glaive brandi.

C'était enfin le « grand secours » ! Garcia de Toledo avait dû céder et laisser neuf mille hommes quitter Messine pour venir combattre à nos côtés, sauver Malte, la garder au Christ.

À l'aube ils ont attaqué les infidèles qui ont pris la fuite.

Nous étions vainqueurs.

Le temps des averses d'automne commençait. Le *magistrale* soufflait, glacial.

Nous avons prié, agenouillés au milieu des ruines et des tombes.

J'ai levé la tête vers le ciel bas.

La pluie a lavé mon visage et noyé mes larmes.

36.

Je marche au sommet de ces hautes falaises que la mer sape à grands coups sourds.

Je m'approche de l'à-pic. Je scrute ces rochers, ces débris de promontoire que la mer ensevelit puis laisse réapparaître au gré de la houle, des bourrasques du *magistrale* qui souffle de l'ouest, humide et glacé.

Je veux voir si d'autres corps mutilés, déchiquetés, défigurés, gonflés, ont été rejetés par le ressac.

Car chaque jour, depuis que la tempête a commencé, les vagues déposent à nos pieds ces restes d'hommes.

Quelques-uns portent encore une botte, un ceinturon ; l'un d'eux avait même, comme incrusté dans la chair de son visage dont la mer et les requins avaient dévoré les traits, une partie de son casque.

Ceux-là, on peut savoir s'ils sont janissaires ou chevaliers.

Mais la plupart de ceux qui sont venus s'accrocher aux rochers, s'agripper aux galets de la grève, se recroqueviller dans les anfractuosités de la jetée, sont nus et rien ne permet de les reconnaître. Leur peau a peut-être été blanche ou mate, leurs cheveux ont peut-être été noirs ou blonds, mais la mer a effacé ce qui les opposait.

Comment savoir si ces morceaux d'hommes sont ceux de chrétiens ou d'infidèles ?

Je ne me lasse pas de les repérer, et, en dépit du vent, je me penche comme si je voulais être le premier à découvrir un nouveau corps.

Cela s'est produit plusieurs fois déjà et j'ai eu l'impression que ces cadavres me montraient le fond de l'abîme dans lequel venait se fracasser toute vie.

Celle d'un infidèle comme celle d'un chrétien, d'un catholique comme d'un hérétique.

Et cette pensée était un fer rouge plongé en moi, de ma tête à mon ventre, un épieu de feu qui me faisait douter de Vous, Seigneur.

Pourquoi cette cruauté entre les hommes, si l'infidèle et le chrétien n'étaient plus que ces baudruches lacérées avec lesquelles jouait la mer ?

J'aurais voulu, Seigneur, partager mon désespoir.

Mais à qui le confier ?

Je suis entré à plusieurs reprises dans l'église de Bourg que nous appelions désormais Sainte-Marie-de-la-Victoire. Je voulais m'agenouiller dans l'obscurité du confessionnal, devant un prêtre. Mais, à chaque fois que j'ai parcouru la nef, on y célébrait la messe pour un chevalier mort des suites de ses blessures. Son cercueil était placé devant l'autel. Le Grand Maître de l'ordre, avec sa chasuble rouge marquée de la croix blanche, était agenouillé, entouré des chevaliers de son conseil.

J'ai eu honte de mes doutes !

Les corps pouvaient se mêler dans la mort, chairs putréfiées, mais les âmes étaient pesées par Dieu selon leurs mérites et rien ne pouvait confondre celles-ci avec celles-là.

Je priais. Mes doutes s'effaçaient. La mer pouvait bien vomir des corps par morceaux, les âmes les avaient depuis longtemps quittés.

Je sortais de Sainte-Marie-de-la-Victoire apaisé.

Dans les ruelles de Bourg, les hommes s'affairaient à relever les murs des maisons que les boulets des canons de Mustapha et Dragut avaient fracassés. On bâtissait de nouveaux remparts. On reconstruisait le fort Saint-Elme presque entièrement détruit.

Souvent, en soulevant les blocs effondrés, on découvrait des corps eux aussi rongés.

Lorsque leur état ne permettait pas de les reconnaître, on les enterrait la nuit, loin des sépultures honorées, comme s'il s'était agi de pestiférés.

Sachant cela, j'étais à nouveau saisi par le désespoir.

J'ai souvent imploré Votre aide, Seigneur, en ces jours qui étaient pourtant ceux de notre victoire sur l'infidèle.

Mais je ne pouvais me confier qu'à Vous.

Car j'errais sur l'île, chevauchant d'une tour de guet à l'autre, seul.

Enguerrand de Mons avait le premier quitté Malte, chargé par le Grand Maître de l'ordre de le représenter auprès de la reine mère Catherine de Médicis et du roi Charles IX. Je l'avais accompagné jusqu'à la galère qui devait le conduire à Naples. Puis, par voie de terre, il regagnerait le royaume de France, séjournerait quelques jours dans la Forteresse de Mons avant de se diriger vers Paris où résidait la cour de France.

Alors qu'il avait déjà franchi la passerelle, il m'avait encore incité à l'accompagner. La guerre pour la foi en Christ allait, m'avait-il dit, se dérouler en France. C'est là que les hérétiques étaient les plus nombreux, qu'ils étaient protégés par les plus grands du royaume, par Catherine de Médicis elle-même qui ne songeait qu'à préserver le pouvoir de ses fils.

— C'est une sorcière, une Médicis, une marchande ! répétait-il.

Il m'avait rapporté les propos colportés par l'ambassadeur de Venise qui avait fait escale à Malte. La reine mère était au cœur de tous les complots qui se faisaient et se défaisaient à la cour. Certains étaient dirigés contre les huguenots : les Condés, les Bourbons, les Coligny, les Thorenc – « votre frère, Bernard, votre sœur ». D'autres cherchaient à abattre les Guises. La reine espérait, en les opposant les uns aux autres, catholiques contre protestants, détruire tous ceux qui auraient pu contester le pouvoir royal.

— Elle vit entourée de mages et d'astrologues, d'empoisonneurs. Les uns lui préparent des mixtures, des onguents, des parfums mortels qu'elle verse et répand là où elle peut. Les autres dressent des horoscopes, construisent des miroirs qu'elle interroge, cherchant à y découvrir combien de fois tel ou tel de ses fils, Charles ou Henri, ou de leur rival, le prince de Navarre, y sera reflété. Et, selon le nombre, elle comptera les années de règne, elle évaluera la durée de vie, elle l'abrégera si elle peut.

Elle utilisait aussi les services d'un « envoûteur d'airain » qui confectionnait de petits automates représentant tel ou tel prince, tel ou tel de ses ennemis, et l'envoûteur fichait des aiguilles dans ces statuettes mobiles, en brisait les membres, en arrachait la tête, les écrasait. La reine Catherine guettait les effets de ces envoûtements sur le corps de ceux dont elle voulait la mort.

J'étais à la fois fasciné et effrayé. Je m'étonnais qu'il partît pour cette cour avec autant d'allant et songeât même à m'inviter à l'y accompagner.

— C'est un nœud de vipères ! avait-il dit. Mais c'est dans le royaume de France que se gagne ou se perd la guerre du Christ. Philippe II le sait, le Grand Maître de l'ordre le sait, le nouveau pape Pie V le sait. Il faut contraindre Catherine de Médicis et Charles IX à agir contre les huguenots. Je voudrais...

Il souhaitait que je tente de ramener à la vraie foi mon frère Guillaume et ma sœur Isabelle. Depuis la mort de notre père à Saint-Quentin, Guillaume était devenu l'un des huguenots les plus proches de l'amiral de Coligny, l'un des quelques nobles qui dirigeaient le parti protestant. Quant à Isabelle de Thorenc, elle était restée dans l'entourage de Catherine qui aimait la beauté, la grâce et l'esprit des jeunes femmes. On disait qu'elle rêvait de marier un jour Isabelle avec un noble catholique et jeter ainsi le trouble dans les rangs de la secte calviniste.

— La guerre civile a commencé et elle sera impitoyable.

Philippe II avait fourni à Catherine et à Charles IX des troupes qui avaient permis aux catholiques de l'emporter sur les protestants au cours des premières batailles.

Mais rien n'était gagné. Les huguenots se rassemblaient, saccageaient les églises, massacraient les moines, les prêtres, les fidèles là où ils le pouvaient, comme à Pamiers ou à Nîmes.

— Ils tuent les catholiques avec la même rage qu'ils décapitent les statues de saints et celles de la Vierge.

Je me souviens encore du ton de sa voix lorsqu'il avait ajouté :

— Il faudra leur rendre la pareille.

J'ai refusé d'accompagner Enguerrand de Mons.

Peut-être, Seigneur, ai-je été couard. Mais je n'ai pas eu le courage d'affronter les miens, mon frère Guillaume et ma sœur Isabelle. J'éprouvais un sentiment d'effroi et de la répulsion à l'idée de me trouver plongé dans ce « nid de vipères » – Enguerrand de Mons, l'avait qualifié ainsi – qu'était la cour de France.

Il avait frappé du talon.

— Il faut écraser la tête de ces serpents ! avait-il dit.

Je ne m'en suis pas senti capable.

Autant je voulais continuer la guerre contre les infidèles, autant mon bras devenait lourd et se paralysait lorsque j'envisageais de lever mon glaive contre les hérétiques.

Au lieu de m'opposer à lui, j'avais ainsi longuement conversé, en chevauchant, avec Robert de Buisson.

Je l'avais convaincu de ne pas chercher querelle à Enguerrand de Mons et j'avais fait de même avec ce dernier.

Mais ils se défiaient du regard, se provoquaient. Ils rêvaient d'en découdre en champ clos, et cela avait commencé dès le lendemain de notre victoire, alors que les voiles des navires de Dragut et de Mustapha se détachaient encore sur l'horizon.

C'était folie, et je n'avais trouvé comme moyen de les empêcher de s'entre-tuer que de les entraîner l'un après l'autre loin de Bourg et du fort Saint-Elme.

Mais le royaume de France, la guerre qui s'y fomentait entre huguenots et catholiques les obsédaient.

Écoutant Robert de Buisson, j'avais parfois le sentiment d'entendre Enguerrand de Mons, mais c'était comme si son discours avait été inversé, à l'instar des figures de cartes à jouer.

Comme Enguerrand de Mons, Robert de Buisson s'en prenait à la reine mère, cette ensorceleuse, descendante d'une lignée de marchands qui avaient acheté leur noblesse avec le prix des draps qu'ils avaient vendus. Maintenant elle se vendait et bradait le royaume de France à Philippe II. Le roi de France allait moins compter qu'un seigneur d'Espagne ! Déjà les soldats de Philippe II avaient, à Dreux, massacré des Français huguenots, et permis la victoire des papistes. À Bayonne, le duc d'Albe avait rencontré Catherine, et l'on pouvait imaginer ce

qu'ils avaient ourdi ensemble : le massacre de tous les protestants de France.

— Ils ont commencé à nous tuer, avait poursuivi Robert de Buisson, à incendier nos temples, à nous interdire de pratiquer notre foi. Qu'imaginent-ils : qu'ils vont pouvoir nous traiter comme ces gueux des Pays-Bas massacrés par les troupes du duc d'Albe ? Nous savons nous battre, et les mercenaires suisses du duc ne nous effraient pas. Et, s'il le faut — vous entendez, Bernard ? —, nous engagerons des lansquenets allemands qui valent mieux que ces Suisses. Nous ne nous laisserons pas égorger comme des moutons !

Robert de Buisson s'indignait, s'étonnait que je fusse le seul de la grande famille des Thorenc à ne pas avoir choisi le juste chemin. Qui m'avait à ce point aveuglé ? N'avais-je pas connu ce que devient un royaume quand il est livré aux papistes ? Je ne pouvais ignorer ce qu'étaient les tribunaux de l'Inquisition.

— Leurs juges, leurs bourreaux ne valent pas mieux que ceux de Dragut-le-Cruel. Or le pape Pie V est l'ancien inquisiteur général. Pour cette seule raison, vous devriez rejoindre la religion réformée.

Il ne servait à rien de lui répondre, de lui remontrer que m'importait d'abord la victoire des chrétiens sur les infidèles et leurs alliés. Que c'était là la guerre du Christ et que les autres ne me paraissaient que querelles envenimées par les clercs et les princes à leur profit. Que je ne voulais donc pas m'y mêler, cherchant seulement à mettre mon glaive au service du Christ et de son Église, contre l'islam et sa volonté de dominer, d'exterminer la chrétienté.

J'ai seulement réussi à empêcher Robert de Buisson de défier Enguerrand de Mons, mais je n'ai été rassuré que lorsque celui-ci a quitté l'île, imité quelques jours plus tard par celui-là.

J'étais seul désormais.

Souvent, lors de mes chevauchées, alors que je longeais un champ de blé dévasté, des oiseaux paraissaient tout à coup jaillir des épis brisés, et, dans un grand battement noir, leurs cris aigus me percant la tête, s'envolaient, tournoyant au-dessus de moi qui m'avancais jusqu'à cette masse sombre que j'avais devinée à travers les épis.

C'était un cheval ou un homme mort. Ses yeux avaient été picorés par les volatiles ; son ventre, lacéré par des chiens. Sa chair noire était couverte de grosses mouches, et d'énormes vers gluants glissaient parmi les entrailles répandues.

Je restais longuement immobile à regarder cette transformation d'une vie en un grouillement d'autres vies aussi déterminées à vivre, à arracher leur parcelle de subsistance, à combattre l'une contre l'autre, s'il le fallait, que la vie qui gisait là, morte, l'avait été.

Je m'éloignais enfin, à nouveau tourmenté. Parfois, je m'agenouillais devant ce qui avait été un calvaire et qui n'était plus qu'une stèle renversée, une croix démembrée.

Car les troupes de Mustapha et de Dragut-le-Cruel avaient parcouru toute l'île, brisant crucifix et autels, égorgéant ou crucifiant les chrétiens qu'ils capturaient, qu'ils fussent chevaliers ou paysans. Les fossés qui bordaient les champs étaient souvent comblés par des corps mutilés.

Ma guerre devait être celle-là : contre ces infidèles impitoyables qui n'avaient jamais cessé de nous combattre.

En m'enfonçant dans les ruelles de Mdina, de Rabat ou de Melheila, je découvrais que l'île avait été, au cours des temps, recouverte par l'invasion arabe alors que saint Paul l'avait évangélisée, après que son navire eut fait naufrage contre un récif, à quelques encablures des côtes. Mais les Arabes l'avaient conquise et, durant près de deux siècles, ils l'avaient gardée agenouillée, soumise, et certains habitants s'étaient convertis à l'islam, jusqu'à ce qu'un comte normand, Roger de Hauteville, l'eût libérée.

Et nous, chrétiens, catholiques et huguenots, l'avions empêchée d'être à nouveau la proie des infidèles.

Au terme de mes chevauchées, rentrant à Bourg, j'étais fier de voir peu à peu sortir de terre une nouvelle église qu'on appellerait Saint-Jean, pour honorer le Grand Maître de l'ordre, Jean de La Valette.

Il m'avait demandé de lui rendre visite au fort Saint-Elme dont on avait déjà achevé de reconstruire la partie des remparts dressés au-dessus de la mer.

Ce jour-là, le *magistrale* avait cessé de souffler. Dans la lumière limpide, les rochers et les pierres avaient pris une couleur dorée. Les oiseaux volaient haut dans un ciel lavé que reflétait l'eau lisse des baies. Je pensais à ces enluminures qui, au bord des pages, accompagnent le voyage de Dante et de Virgile de l'Enfer au Purgatoire et au Paradis.

Et je songeais à Michele Spriano qui n'était peut-être déjà plus qu'une chair meurtrie, enfouie, putréfiée.

La salle où se tenait le Grand Maître de l'ordre était plongée dans la pénombre, mais j'ai reconnu d'emblée la silhouette qui s'avançait vers moi, bras ouverts. Je me suis immobilisé. J'étais heureux, ému de revoir Diego de Sarmiento, débarqué sans doute de cette galère que j'avais vue amarrée à la jetée de Bourg. Une petite foule s'était attroupée autour de la passerelle, regardant des prisonniers infidèles porter jusqu'aux entrepôts des coffres, des ballots dont on m'avait dit qu'ils étaient les cadeaux que le roi d'Espagne offrait à l'ordre de Malte pour saluer la victoire contre l'armée et la flotte du sultan.

Sarmiento m'a serré contre lui. Il était chargé, m'a-t-il dit, de faire connaître au Grand Maître de l'ordre la satisfaction, la joie et la fierté de Sa Majesté le roi d'Espagne pour l'héroïsme dont avaient fait preuve ses chevaliers, et saluer leur victoire sur les infidèles.

Puis il s'était tourné vers Jean de La Valette, ajoutant que Philippe II, en m'invitant à rejoindre l'île, avait voulu qu'on sache que l'Espagne participait à ce combat et ne ménagerait aucun effort pour aider Malte. Les présents et subsides que le roi avait tenu à faire parvenir à l'ordre marquaient son attachement à cette grande institution chrétienne.

Le Grand Maître avait souri. Son visage était celui d'un homme malade que ses blessures continuaient de faire souffrir et qui n'était plus dupe des mots.

— Je remercie Sa Majesté le roi, a-t-il murmuré. Même s'il vient après la bataille, son appui nous est précieux. Quant au comte Bernard de Thorenc, j'ignorais qu'il représentait Philippe II. Mais je n'en souligne qu'avec plus de force son mérite et je salue sa modestie et sa discréction : à croire qu'il ignorait qu'il combattait au nom du roi d'Espagne !

J'ai baissé la tête comme si j'avais voulu que ces escarmouches et ces habiletés, ne me concernant pas, glissent au-dessus de moi. Mais je n'étais pas plus dupe des gestes de Philippe II que ne l'était le Grand Maître de l'ordre.

Le roi d'Espagne nous avait laissés seuls face à Dragut et à Mustapha. Mais, puisque nous les avions repoussés, il faisait sienne notre victoire. Et je devenais son porte-enseigne, moi qui avais dû fuir Tolède de crainte qu'il ne m'interdise de rejoindre Malte. Et Sarmiento, qui m'avait averti des risques que je courais en désobéissant au souverain, mentait avec l'assurance d'un ambassadeur de Venise.

Nous avons quitté ensemble le fort Saint-Elme et nous avons marché sur les remparts de Bourg, puis jusqu'à la galère espagnole amarrée à l'extrémité de la jetée.

Sarmiento me parla avec enthousiasme de ce palais de l'Escurial qui serait le plus vaste, le plus noble de tous les palais de toutes les nations du monde. Philippe II s'y était déjà installé, mais une partie de la cour vivait encore à Madrid.

Il me montra les falaises nues qui surplombaient les baies, les forts Saint-Michel, Saint-Ange, Saint-Elme, et la petite ville de Bourg. Il était temps, poursuivit-il, que je quitte cette extrémité perdue du monde, que je retrouve l'Espagne, Sa Majesté Philippe II qui avait besoin d'hommes de ma trempe.

Le roi ne pouvait compter sur son fils don Carlos, pauvre fou difforme, ni sur don Juan, son bâtard de frère, dont on craignait les ambitions. Ses conseillers, Ruy Gomez et d'autres, étaient des hommes d'écritoire. Le duc d'Albe rétablissait l'ordre aux Pays-Bas. Et les gueux huguenots, les nobles flamands étaient des rebelles farouches. Il faudrait longtemps au duc d'Albe pour les réduire. Il manquait donc au roi des hommes de ma trempe. Et Sarmiento s'était porté garant de ma fidélité.

Or, en Andalousie, autour de Grenade et sur toute la côte, les morisques s'armaient, recevaient les émissaires des Barbaresques et du sultan. Ce n'étaient encore que les premières flammèches d'une révolte, mais l'Espagne pouvait-elle accepter qu'on la déifie, que la vermine se répande sur son corps et finisse par le saigner ?

J'ai pensé à Aïcha, à Juan Mora, à tous ces convertis masqués qui priaient Allah, se prosternant en direction du tombeau du Prophète.

N'avais-je pas répété que ma guerre était celle-là : contre les infidèles qui ne renonçaient jamais – et seulement celle-là ?

Quelques jours plus tard, je quittais Malte pour l'Espagne sur la galère de Diego de Sarmiento.

37.

J'ai regretté d'avoir suivi Sarmiento en Espagne.

À peine avais-je fait quelques pas dans les grandes salles du palais de l'Escurial où Philippe II recevait sa cour, que j'ai eu l'impression d'avancer en enfer.

Ce n'étaient pourtant autour de moi que femmes et grands d'Espagne, soies, velours, colliers d'or et d'émeraude, bijoux et dentelles. Mais chaque regard, alors que je marchais vers le trône pour être présenté au roi, était comme la pointe acérée d'un poignard. On me lardait de coups. On m'écorchait vif. On voulait que j'arrive nu, sanglant, devant le monarque.

Philippe II m'a tendu la main alors que je m'inclinais.

J'ai vu ses yeux voilés, son teint d'homme de l'ombre dont on disait qu'il ne quittait son bureau que pour les alcôves. Et l'on murmurait que la pauvre reine Elisabeth de Valois souffrait des fondements, que ses suivantes françaises la baignaient plusieurs fois par jour dans du lait très chaud où l'on avait versé du safran, et qu'on l'obligeait aussi à engloutir heure après heure des compotes de prunes. Mais rien ne la calmait, elle avait le cul en feu, à hurler. Et que voulait-on que fît le roi d'une pareille épouse qui avait peut-être hérité de François I^{er}, son grand-père, la vérole ? Si le souverain se doutait de cela, il la répudierait !

Mais qui oserait le mettre en garde contre cette petite reine française, qu'il avait forcée et dont il était si épris ?

Voilà à quoi j'ai pensé pendant qu'il me tenait la main. Puis il a détourné la tête, contemplant la foule des courtisans chamarrés qui quêtaient l'un de ses regards, tout en me crucifiant de leur jalouse.

J'ai reculé, essayé de me glisser vers le fond de la salle, mais Diego de Sarmiento m'a retenu. Je devais rester avec lui au premier rang, parmi les grands d'Espagne, les conseillers du roi,

leurs femmes qui étaient aussi le plus souvent les maîtresses du souverain.

Près de moi se tenait Anna Mendoza délia Cerda, princesse d'Eboli, qui du bout des doigts m'effleurait la main comme par mégarde. Mais elle me perçait de son œil vivant, le visage barré par son bandeau de borgne, et plus tard Sarmiento, dans le petit palais que nous occupions à Madrid non loin de l'Alcazar, me reprocha d'avoir, au vu de tous, répondu aux avances de la princesse.

Je jouais avec le feu, me dit-il. Si Philippe II était averti de mon attitude, je pouvais être jeté dans une prison de l'Inquisition ou condamné à quatre ans de galère.

— Nous avons besoin de rameurs, s'est exclamé Sarmiento, et le roi a demandé aux tribunaux d'infliger une peine d'au moins quatre ans aux pécheurs, dont tu es !

Ne savais-je pas que la princesse d'Eboli, la borgne Anna Mendoza délia Cerda, était à Philippe II, à son mari, Ruy Gomez, conseiller du monarque, à lui, Sarmiento, et même, disait-on, au secrétaire de son mari, Antonio Pérez ?

J'ai craint pour ma vie.

J'avais oublié que la cour d'Espagne était un champ de bataille et que les combats qui s'y livraient étaient plus cruels que ceux auxquels j'avais été mêlé sur les remparts du fort Saint-Elme.

J'ai eu la nostalgie de ces jours où la mort s'était avancée, bannière déployée, battant tambour, accompagnée par les explosions de la canonnade. Puis elle avait laissé derrière elle ces cadavres que la mer roulait, déposait sur les rochers, ou bien ceux qui pourrissaient parmi les blés, dans les fossés.

Ici, dans le palais de l'Escurial, mais aussi bien à Madrid, à Tolède, à Ségovie, hommes et femmes disparaissaient et l'on ne revoyait jamais leurs corps. Aucune vague ne les rejetait sur ces dalles de marbre.

Mais on savait.

Sarmiento recueillait toutes les rumeurs. Il payait en ducats ou en bijoux les hommes et les femmes qui, grands seigneurs en titre ou d'apparence, ramassaient, comme des détrousseurs ou

des commis aux immondices, toutes les informations et les déversaient chaque nuit devant Sarmiento. Il les triait, puis rapportait les plus inattendues ou les plus dangereuses – parce que les plus proches de la vérité – au roi.

— Il m'écoute, impassible, me chuchotait Sarmiento.

Parfois, sa mâchoire est agitée d'un imperceptible tremblement. Puis il me renvoie sans m'avoir dit un mot, et souvent je me demande s'il m'a entendu, et même s'il sait que je lui ai parlé.

Je devinais qu'il regrettait de s'être confié à moi, qu'il ne me sentait pas lié à lui par ce pacte d'ambition et de complicité qui faisait de chaque courtisan ou conseiller un allié et un rival.

Entre eux, des coalitions et des conspirations se formaient puis se défaisaient au gré d'un geste, d'un regard, d'une décision du monarque.

Sarmiento m'avoua qu'en compagnie de Ruy Gomez et de trois autres grands seigneurs il avait pénétré avec le roi dans la chambre de son fils, l'infant don Carlos.

— Le roi avait revêtu son armure. Nous savions que don Carlos gardait ses armes à portée de main, sur son lit même. Il fallait les saisir, l'entraver.

Peut-être Sarmiento perçut-il la répulsion que j'éprouvai à la pensée de ces hommes masqués surgissant au milieu de la nuit, accompagnés de gardes, et se précipitant sur don Carlos endormi qui, réveillé, criait, se débattait, hurlait qu'il voulait mourir, qu'il n'était pas fou !

Mais Philippe II le soupçonnait de comploter contre lui, d'avoir cherché à fuir l'Espagne, peut-être pour prendre la tête des gueux des Pays-Bas et réussir ainsi enfin à obtenir la couronne que son père lui refusait.

Don Carlos avait sollicité l'aide de don Juan, frère bâtard de son père, et naturellement celui-ci, comme tous ceux auxquels l'infant s'était adressé, l'avait dénoncé au roi.

On l'avait donc emprisonné. Et Philippe II d'expliquer que don Carlos était fou, qu'il avait, une nuit, tué à coups de nerf de bœuf près de quarante chevaux, et qu'on l'avait retrouvé hagard, couvert de sang.

Une autre fois, il avait tenté de violer une domestique. Il était aussi, murmuraient-on, tombé amoureux fou d'Élisabeth de Valois, l'épouse de son propre père.

Fou, en tout cas, de ne pas être seulement resté un fils discret et obéissant.

Sarmiento me rapporta avec de l'effroi dans la voix ce que Philippe II avait dit :

— J'ai préféré sacrifier à Dieu ma propre chair et mon sang, mettant le service du Seigneur et le Bien universel au-dessus de toute autre considération. D'anciennes et de nouvelles raisons m'ont obligé à agir ainsi, et elles sont si nombreuses et si graves que je ne puis les dire...

Qu'était devenu don Carlos ?

On ne revit jamais son corps ; seulement son cercueil, plus tard, quand on l'ensevelit à l'Escurial avec tout le faste réservé à un infant d'Espagne.

Qu'avait-il subi dans sa cellule plongée dans la pénombre ? Y avait-il été enchaîné ? L'avait-on torturé pour l'enfoncer dans sa folie ? L'avait-on exposé au froid, puis à la chaleur ? L'avait-on affamé pour le laisser quelques jours plus tard se gaver, et ainsi se condamner, ne lui offrant que la mort pour issue ?

Elle était là, tapie, sa grande faux dissimulée entre les tentures, mais elle frappait.

On apprenait que l'un des ambassadeurs du peuple des Pays-Bas à Madrid, le baron de Montigny, avait succombé à la maladie. Et Philippe II ordonnait des obsèques solennelles alors qu'on murmuraient que Montigny avait été emprisonné et étranglé.

Depuis l'Escurial, Philippe II ordonnait que le duc d'Albe frappât sans hésiter ces gueux des Flandres qui se déclaraient calvinistes ou luthériens, qui incendiaient les couvents, brisaient les statues dans les églises, et prétendaient vouloir se gouverner.

Le duc d'Albe constitua un Conseil des troubles, devenu Conseil du sang, qui envoya à la mort ces nobles que j'avais connus : le comte d'Egmont, le comte de Hornes. On leur trancha la tête à la hache, place de l'Hôtel-de-Ville, à Bruxelles.

Le duc répandait partout la terreur, incendiait les villages, pendait ou passait au fil de l'épée tous ceux qui se rebellaient.

Je sentais que Sarmiento le jalouxait.

— Le duc se trompe et nous trompe, disait-il, quand il écrit à Philippe II : « Ce peuple est devenu si souple qu'il se courbera avec la plus parfaite obéissance sous la main de Votre Majesté quand elle lui apportera l'indulgence et le pardon. » Ces gueux sont plus coriaces qu'il ne dit ! L'Angleterre les soutient, les huguenots français leur apportent de l'aide. L'amiral de Coligny veut leur envoyer des troupes. Et Catherine de Médicis laisse faire. Elle a promis d'expulser les prêcheurs huguenots du royaume de France, mais elle signe des accords avec eux ! On ne peut faire confiance ni à Catherine ni à Charles IX. Ils ne veulent pas reconnaître que, pour extirper l'hérésie, il faut s'allier avec l'Espagne et se soumettre à son roi.

Sarmiento s'emportait.

Les huguenots, les Coligny, les Condés, les Bourbons avaient compris, eux, que leur religion prétendument réformée – une hérésie, une diablerie ! – ne l'emporterait que s'ils écartaient l'Espagne de la France. Ils voulaient empêcher Catherine de Médicis et Charles IX de respecter les promesses qu'ils avaient faites au duc d'Albe lorsqu'il s'étaient rencontrés à Bayonne.

Mais, depuis lors, la reine mère et le roi de France avaient oublié.

— Ils écoutent Coligny qui répète chaque jour qu'il faut que le souverain apporte son aide aux gueux des Flandres, que c'est la seule manière d'affaiblir l'Espagne, le royaume qui menace son pays ! Tout est mêlé : la religion et les ambitions. Mais celui qui veut défendre la juste religion doit suivre le roi d'Espagne. C'est lui que Dieu a choisi pour tenir le glaive de la vraie foi !

Pouvais-je oublier que Philippe II avait laissé l'ordre de Malte combattre seul les infidèles ? et qu'il ne nous avait célébrés qu'après notre victoire ?

Sarmiento était-il aveugle ou bien imaginait-il que je pusse être dupe de ses mensonges ?

Et pourtant, je ne lui ai pas répondu.

Où pouvais-je fuir ?

La mort rôdait autour de moi.

Elle suivait ces noires processions qui parcouraient les rues de Madrid, de Ségovie ou de Tolède.

Elle était dans les jugements de l’Inquisition qui ordonnait l’arrestation, comme hérétique, du cardinal prélat d’Espagne.

Elle était dans les flammes des bûchers dressés à Séville, à Tolède, à Barcelone.

Ils brûlaient des nobles soupçonnés d’hérésie luthérienne, des artisans français accusés d’avoir chanté des psaumes.

Et la mort était dans la réponse du roi lorsque, interpellé par un jeune noble condamné, il lui lança : « J’apporterai moi-même le bois pour brûler mon propre fils s’il était aussi coupable que vous ! »

La mort frappait sans relâche.

À la cour, la reine Élisabeth de Valois était emportée après une grossesse difficile.

— Le roi est triste, murmura Sarmiento. Je ne l’ai jamais vu ainsi. Sa mâchoire tremble. Sa peau est devenue plus grise encore, comme un tissu froissé et délavé. Il a écrit à Catherine de Médicis, la mère d’Élisabeth : « Rien n’a été épargné pour sauver sa vie et sa santé qui m’étaient plus chères que la mienne. Cependant, quand vient l’heure de Dieu, les remèdes humains n’ont guère de valeur, et je supplie en conséquence Votre Majesté de se consoler comme je le fais, considérant qu’elle est dans le royaume des cieux et ressent plus de pitié que d’envie pour ceux d’entre nous qui sont restés ici-bas. »

Je doutais de la sincérité du roi, mais j’avais peur de mes propres pensées comme si on avait pu les entendre. Et, quoi que j’eusse fait, on m’aurait condamné.

Il me semblait d’ailleurs que Sarmiento me soupçonnait.

Il me parlait avec rudesse, me répétait que la peine du roi était profonde. Le souverain s’était retiré durant plusieurs semaines dans un monastère proche de Madrid, puis s’était enfermé à l’Escurial et Sarmiento était l’un des seuls conseillers à l’approcher.

— Il sortira de sa mélancolie, disait-il. Il a été choisi par Dieu pour être le défenseur de la foi. Il ne peut s’abandonner à des

chagrins privés. Un souverain ne pleure que le malheur de son royaume et de ses peuples ou les atteintes à la religion.

J'écoutais Sarmiento. J'aspirais à m'éloigner de lui, de cette passion pour le roi qui l'habitait.

J'ai refusé une fois encore de me rendre en France pour y aider les catholiques qui affrontaient derechef les huguenots.

Je n'ai pas osé dire à Sarmiento que les uns et les autres étaient pour moi des chrétiens. Robert de Buisson, le huguenot de La Rochelle, avait combattu à Malte, à mes côtés, tout comme Enguerrand de Mons.

Je lui ai dit que j'avais regagné l'Espagne avec lui pour empêcher les morisques d'Andalousie de menacer le royaume catholique. Les infidèles étaient mes seuls ennemis ; ceux qui m'avaient humilié, battu, emprisonné et dont je connaissais la cruauté.

Je me souvenais de chaque chrétien que j'avais vu supplicier dans la chiourme des galères de Dragut-le-Cruel ou sur l'esplanade, devant le bagne d'Alger.

Et il ne se passait pas de jour, feuilletant *La Divine Comédie*, où je ne pensasse à Michele Spriano.

Cette guerre contre les infidèles qui n'avaient jamais renoncé à nous combattre et à nous opprimer, je voulais la faire.

— Elle vient, m'a dit laconiquement Sarmiento.

38.

La guerre est là.

Je la devine dans le regard de cet homme accroupi à l'entrée du pont étroit qui franchit le Guadalquivir.

Il ressemble à Juan Mora. Ses yeux brûlent dans son visage couturé à la peau presque noire. Il baisse la tête. J'imagine qu'il doit compter les chevaux de notre troupe ; dès que nous serons sur l'autre rive, il s'élancera vers la sierra del Anuar où se sont rassemblés les insurgés.

Ils ont des armes. Ils seraient des centaines.

Ils descendent de la sierra, sortent des forêts et des cavernes où ils se cachent, pour saccager les églises, brûler les couvents, égorger les moines et les prêtres, tuer les chrétiens, violer leurs femmes. Ils contraignent les convertis à retrouver l'islam. Ils tuent ceux qui s'y refusent et entraînent hommes, femmes, enfants vers leurs refuges.

La guerre est là.

Je la vois. Les cadavres sont allongés les uns près des autres, décapités, devant les maisons de ce village qui ne sont plus que poutres calcinées, murs détruits. Des hommes sont pendus aux arbres.

Ceux-là, ce sont les troupes du capitaine général de Grenade, don Garcia Luis de Cordoza, qui les ont exécutés.

Une femme est debout, visage découvert, cheveux défaits. Ses yeux hagards sont bleus. Mais peut-être est-ce le souvenir de ceux d'Aïcha qui s'impose à moi ?

Il ne me quitte pas. Dans chaque femme aperçue, il me semble reconnaître celle qui n'était plus pour moi cette Lela Marien, la convertie, la maîtresse qui disait gouverner le corps et l'esprit de don Garcia Luis de Cordoza, mais Aïcha la Mauresque au sabre courbe qui avait permis mon évasion, l'héritière de la famille Thagri dont on disait que les

descendants, tous convertis, cependant, avaient pris la tête de la révolte.

Ils voulaient, proclamaient-ils, reconstituer le grand royaume des Maures, de Cordoue à Grenade.

J'imaginais qu'Aïcha avait elle aussi gagné les forêts et les sierras, et qu'elle s'élançait à la tête des rebelles pour être celle par qui serait vengée l'humiliation subie par les rois maures, ceux que des esclaves chrétiens avaient trahis, livrés aux Rois Catholiques.

C'était maintenant à elle de trahir don Garcia Luis de Cordoza et tous ces porcs, ces chiens d'Espagnols !

La guerre est là. Je l'entends.

Je chevauche aux côtés de don Juan, le bâtard de Charles Quint auquel Philippe II a confié le commandement des troupes chargées d'écraser les infidèles et de noyer dans le sang cette révolte des morisques qu'attisent les Barbaresques et les Turcs.

Chaque nuit les corsaires de Tétouan et les galères turques débarquent des hommes sur les côtes andalouses, entre Almeria et Málaga, non loin de la plage sur laquelle la chaloupe nous a naguère déposés, Michele Spriano et moi. Dans le noir, guidés par des paysans, ils gagnent les sierras qui entourent Grenade. Des crêtes, ils aperçoivent les murs ocre et crénelés, les mosaïques de l'Alhambra. C'est leur Grenade. Ils rêvent de la reconquérir.

Ils ont essayé de soulever la population maure de la ville. Mais ces convertis-là sont repus, gras, attachés au nouvel ordre. Ils ont refusé de se révolter. Ils se sont même rendus auprès de don Garcia Luis de Cordoza, le capitaine général, et ont juré fidélité au roi d'Espagne et à la religion catholique. Et j'imagine Aïcha la Mauresque au sabre courbe les entendant, les méprisant, décidant le soir même de quitter le Presidio et son maître, d'arracher ce masque de Lela Marien qu'elle porte depuis son baptême, et rejoignant les insurgés dans la sierra del Anuar ou dans celle de Las Albujarras.

Et j'entends, alors que nous entrons dans un défilé de la sierra Nevada, une voie aiguë qui, du haut des falaises et des amoncellements de rochers qui nous surplombent, nous

maudit. Je pense aux appels des muezzins qui me réveillaient dès l'aube, à Alger. J'imagine que c'est Juan Mora ou Aïcha qui a lancé ce cri.

Je fais prendre le galop afin d'échapper à cette voix, à ce piège. Et, derrière nous, dans un sourd fracas, j'entends les rochers qui se détachent, rebondissent sur les parois, s'écrasent sur le chemin.

La guerre est là.

Nous entrons dans Grenade en longeant le *rio Darro*.

Je me souviens des bras nus des femmes et de leurs cuisses quand elles soulevaient leurs jupes pour traverser la rivière.

Tout à coup, des cris.

Des femmes encore, en haillons. Elles courent vers nous, bras levés, hurlant, disant qu'elles sont chrétiennes, que les Maures, ces faux convertis, ont tué leurs maris, leurs frères, leurs fils, qu'ils ont violé leurs filles, leurs sœurs, qu'il faut les égorger, les pendre, les brûler tous, donner la terre aux Espagnols dont le sang est pur.

— Nous sommes celles-là, les mères nées chrétiennes, qui enfantons des chrétiens ! Que le roi catholique nous protège et nous venge !

Je regarde don Juan.

Son visage d'homme de vingt ans, lisse, rose et joufflu, s'est crispé. Il croise mon regard.

Ces femmes nous guettaient. J'ai aperçu les soldats qui les poussaient vers nous. C'est don Garcia Luis de Cordoza qui veut nous imposer sa manière de vaincre la révolte : la mort ou l'expulsion pour les morisques, qu'ils soient ou non convertis. Il n'y a plus de place en Espagne pour des sangs impurs, infectés par le Maure.

Dehors, les Maures, comme ont été chassés les Juifs !

Le royaume catholique d'Espagne n'est la patrie que des Espagnols au sang pur, chrétiens depuis qu'il y a des peuples en Espagne !

Don Juan m'écoute.

Je l'ai vu tressaillir quand nous avons traversé ce village où les troupes du capitaine général avaient égorgé, décapité, pendu.

Je m'incline. J'ajoute que souvent, je le sais, il faut répondre à la mort par la mort.

Je murmure que le Christ, pourtant, jamais n'a prêché la mort.

Don Juan sourit.

— Le glaive n'est pas la croix, dit-il. Le chevalier passe d'abord. Sa lame tranche. Puis vient le moine. Nous ne sommes pas des moines...

Sa voix est claire comme son regard.

Il chevauche lentement au milieu des troupes rassemblées par don Garcia de part et d'autre de la Puerta de Los Estandartes. Les soldats lèvent leurs piques et leurs bannières.

Don Juan se dresse sur ses étriers. Il a la beauté d'un chevalier de vitrail. Éperons d'or, bottes blanches, cuirasse moulant son jeune torse, le métal rehaussé de pierreries et d'incrustations d'or. Il porte un toquet de velours noir orné d'une longue plume d'autruche que retient une grosse émeraude. Partout des perles aux manches du pourpoint dont s'échappe des remous de dentelles. Et à son bras gauche flotte la longue écharpe cramoisie, signe de son commandement général.

Il se place près de don Garcia Luis de Cordoza dont le regard m'a effleuré sans paraître me reconnaître. Le capitaine général se penche vers don Juan. Son visage est empourpré. Il porte casque et cuirasse, cuissardes noires. Près de lui se tiennent deux valets qui ont dû l'aider à se mettre en selle. Il est difforme, ses cuisses écrasent les flancs du cheval. Il faudra l'aider à mettre pied à terre. Un mot me vient tout à coup aux lèvres : « porc ».

C'était celui qu'utilisait à son sujet Aïcha la Mauresque au sabre courbe.

Le capitaine général lève le bras. Deux cents cavaliers s'ébranlent : les cent premiers en court manteau de velours cramoisi couvrant en partie leur cuirasse ; les cent autres, une djellaba posée sur leur armure, un turban enroulé autour de

leur casque, presque l'uniforme des Maures de l'ancien royaume de Grenade, comme si on ne pouvait l'effacer alors même que Philippe a décidé que le port de leur costume traditionnel est interdit aux Maures. Et voici que ceux qui doivent extirper d'Andalousie le souvenir mauresque le revêtent au moment même où va s'engager la vraie guerre.

Elle est à feu et à sang, cette guerre.

On dit qu'une Mauresque aux cheveux dénoués la conduit, tranchant de son sabre courbe la gorge des chrétiens. Rien n'arrête son bras, ni les pleurs d'une mère, ni les cris d'un enfant.

C'est Aïcha, c'est elle que je poursuis jusqu'au promontoire rocheux d'Inox qui domine la mer, près d'Almeria.

Je regarde la côte qui s'étire de baies en caps et qui me rappelle cette aube où j'ai sauté de la chaloupe, tant j'avais hâte de prendre pied sur la terre libre et chrétienne d'Espagne.

Et Michele Spriano, mon compagnon d'évasion, dans quel enfer est-il encore retenu ? Peut-être rame-t-il à bord d'une de ces galères ottomanes qui s'approchent des côtes alors que nous montons à l'assaut du promontoire où se sont rassemblés plusieurs milliers de morisques.

Mais la Mauresque qui les incitait au combat a réussi à fuir avec des centaines de combattants.

Les autres sont là, qui tentent de résister.

J'entends le siflement des lames qui s'abattent, les cris étouffés des égorgés. Des milliers de femmes hurlent, serrant leurs enfants contre elles.

Avec le poitail des chevaux et les hampes des lances on les pousse hors du promontoire, futures esclaves, enfants promis à la chiourme.

Nous quittons la côte.

Sur les crêtes des sierras des feux brûlent, annonçant notre marche. Et quand nous arrivons dans les villages chrétiens nous découvrons les corps mutilés des femmes et des enfants, les hommes empalés, leurs visages figés dans un hurlement de douleur, la peau griffée par la mort.

Tuer, tuer.

Je tue.

J'égorgue.

Je fends les têtes d'un grand coup de glaive comme, il y a peu, sur les remparts du fort Saint-Elme.

Un cavalier nous rejoint, son pourpoint déchiré, tête nue, joues lacérées.

Il dit en comprimant sa poitrine à deux mains que les Maures sont entrés dans la ville d'Orgiba, qu'à leur tête se tient leur roi, l'ancien converti : Juan Mora.

Ils ont tué tous les chrétiens qui n'avaient pu fuir, déployé leurs bannières, brûlé églises et couvents, et les voix des muezzins ont retenti.

De toute la campagne et des sierras les Maures rebelles ont déferlé et rejoint la ville.

Tout le pays de la sierra Nevada, entre la côte et Grenade, est en révolte.

C'est la guerre sainte, contre nous qui sommes leurs infidèles.

Et c'est notre croisade !

Quel Dieu l'emportera, le Juste et le Vrai, ou celui du Prophète ? Le Christ ou Allah et Mahomet ? Point de pitié. Point d'hésitation.

Massacre à Orgiba, à Galera.

Il faut tuer tous les Maures en âge de prendre les armes. Il faut tuer les femmes et les enfants, témoins de ce massacre, pour que le désir de vengeance un jour ne les conduise pas à se rebeller de nouveau. Il faut piller les greniers et les coffres. Et que les soldats se parent des bijoux et des colliers volés, brandissent les poignards et les sabres courbes.

Dans les rues de Galera le sang ruisselle, les têtes décapitées roulent, boulets de chair, comme au fort Saint-Elme !

Qu'on rase les murs, qu'on brûle tout ce qui peut être brisé, qu'on répande du sel sur cette terre où s'élevait la ville de Galera dont même le souvenir doit être effacé !

Et qu'on agisse de même dans le quartier de l'Albaicín, à Grenade. Qu'on incendie ces palais maures, ces maisons opulentes où vivaient les riches convertis.

Plus de conversions. Des exécutions ! Des déportations !

Qu'on expulse les survivants, qu'ils aillent comme esclaves en Castille ou bien qu'ils quittent l'Espagne et rejoignent les terres barbaresques.

Ils sont des milliers à avoir été chassés du quartier d'Albaicín, à mourir sur les routes de Castille et d'Estrémadure ; des milliers d'autres, séparés de leurs femmes et de leurs enfants, à tenter de s'embarquer pour fuir, à mourir égorgés sur les plages.

Je suis las de tuer, de m'emparer de ces nids d'aigle où s'accrochent des combattants.

Exténué, le dégoût m'emplit la bouche quand, la bataille finie à Serón, puis dans la sierra de l'Alpujarras et dans la vallée de l'Almenzova, je vois tous ces corps massacrés.

Plus au nord, vers Guadix, nous mettons le feu aux récoltes, nous abattons les arbres fruitiers, nous tuons tous les hommes, y compris ceux qui ont cousu sur leur épaule une croix rouge en signe de soumission.

C'est le sang maure qu'il faut faire couler, même si celui qu'il irrigue se dit chrétien.

Quand je marche parmi les morts, je cherche Aïcha la Mauresque au sabre courbe, celle par qui j'ai appris ce qu'était la chair brûlante d'une femme, celle qui m'a permis de fuir la prison chrétienne où le capitaine général de Grenade m'avait enfermé.

Mais personne ne sait ce qu'est devenue cette femme aux cheveux dénoués, Aïcha la combattante.

En revanche, j'ai vu Juan Mora.

Pour racheter leur vie, quelques Maures lui ont tendu un piège, puis l'ont assassiné.

Ils sont rentrés dans Grenade avec son cadavre attaché sur un mulet.

Ils l'ont déposé devant le Palacio del Audiencia. La foule s'est rassemblée. Je me suis approché et j'ai reconnu Juan Mora dont la tête ne tenait plus au tronc que par quelques lambeaux de chair.

La foule crie, exulte.

Don Juan lève le bras et l'on commence à dépecer la dépouille. On exhibe la tête. Elle sera exposée sous la voûte de la Puerta Real. Celui qui osera enlever la tête du traître sera puni de mort.

Les tambours battent.

Don Juan se penche vers moi.

— Guerre noire ! murmure-t-il.

39.

Seigneur, est-ce pour oublier le noir de cette guerre, couleur de deuil et de sang séché, que des jours et des nuits durant je me suis vautré dans la débauche ?

Après qu'on eut célébré notre victoire et accroché la tête de Juan Mora à la voûte de la Puerta Real, j'ai parcouru les rues du quartier de l'Albaicín, grisé par le silence qu'accompagnait seulement la rumeur des fontaines.

J'ai erré, rencontré parfois des groupes de soldats écrasés sous des sacs remplis du fruit de leur pillage.

Chassés de leurs demeures, séparés de leurs femmes et de leurs enfants, les riches Maures de l'Albaicín devaient, sur les chemins déjà enneigés des sierras, marcher vers le nord.

Je les avais vus se rassembler, s'étreindre avant de s'éloigner, parfois sous les coups, et longer cette muraille arabe qui, jadis, quand Grenade était la capitale de leur royaume, protégeait la ville et la splendeur souveraine de l'Alhambra.

Ils n'étaient plus que des esclaves que l'on poussait vers l'Estrémadure et la Castille. Et don Juan – j'entends encore sa voix un peu tremblante – avait dit, en suivant des yeux ces cortèges de la défaite, donc de l'humiliation et du dénuement :

— Je ne sais si l'on peut imaginer pire misère humaine que le départ de tant de gens dans une aussi grande confusion, parmi les pleurs de femmes et d'enfants, tous croulant sous le poids de leurs ballots et de leurs bagages... En vérité, Bernard de Thorenc, s'ils ont péché, ils le paient cher.

Je voulais chasser ces images et cette compassion de ma tête.

Des femmes sont arrivées de Tolède et de Valladolid, de Madrid et de Ségovie, parce que là où il y a des soldats sous les armes, la guerre, le sang noir répandu, la mort, l'homme a besoin de serrer contre lui la chair d'une femme pour se

rappeler que la vie existe, qu'elle l'emporte encore, que tous les cris ne sont pas ceux de la douleur.

Par une nuit de février, alors que la neige tombait sur Grenade, j'ai vu descendre d'une voiture chargée de coffres une femme emmitouflée, un capuchon de fourrure dissimulant son visage, entrer dans le Palacio del Audiencia, et les rires, les éclats de voix envahir la nuit.

C'était Maria de Mendoza, une cousine d'Anna Mendoza de la Cerda, princesse d'Eboli, aussi belle que cette dernière, mais sans qu'un bandeau noir sur un œil éteint ajoute énigme et perversité à ses traits.

Dès lors, don Juan n'a plus quitté le Palacio.

On murmurait que cette Maria Mendoza était déjà grosse d'un bâtard du même don Juan et qu'elle s'apprêtait à se retirer dans un couvent après avoir donné naissance à l'enfant.

Mais, pour l'heure, le vent glacé qui descendait des sierras emportait les chansons du plaisir.

Je me suis donc rendu dans le quartier de l'Albaicín. J'ai croisé des soldats qui entouraient et lutinaient une femme échevelée, au regard perdu, sans doute dénichée dans l'une des demeures abandonnées.

Et j'ai envié ces hommes, Seigneur !

J'ai oublié les propos du père Verdini qui avait lui aussi rejoint Grenade en compagnie de don Juan dont il était devenu l'un des chapelains.

— Ne remettez pas à demain, Bernard, m'avait-il dit. Vous devez semer, si vous voulez récolter avant les orages qui accompagnent la fin de toutes les vies. Prenez femme, Bernard. C'est le devoir du chrétien. Et, jusqu'à ce jour, vivez et agissez avec un grand souci de votre pureté, car pécher contre la chasteté n'est pas seulement pécher contre Dieu, mais entraîne beaucoup de maux et fait tort aux affaires et au devoir.

Je ne voulais pas écouter ces conseils.

Dans ce quartier de l'Albaicín, le désir comme un vin âcre m'emplissait la bouche.

J'enviais ces soldats qui entraînaient cette pauvre femme.

J'avais le sentiment qu'ici se trouvait le territoire de prise, que les prêches ne devaient point s'y faire entendre.

Ici, c'était la loi du vainqueur qui devait s'imposer sans compassion.

D'un coup de talon j'ai forcé la porte de ces palais maures.

Je me suis avancé, la main sur la garde de mon épée.

J'ai traversé des patios, écouté le bruit des fontaines, pénétré dans des chambres et laissé ma main glisser le long des tentures de soie et de velours.

J'ai heurté des tables basses, renversé des porcelaines, fait tinter sur le sol des objets de métal sans distinguer s'il s'agissait de plats en cuivre repoussé ou de tasses et de théières encore pleines. Car j'avais l'impression que les propriétaires de ces palais s'étaient enfuis avant qu'on ne les en chasse : tout y était encore en place comme si le cours de leur vie, interrompu, allait reprendre.

J'ai parcouru les pièces, écartant les rideaux, repoussant les volets, faisant entrer la lumière.

Dans la plus reculée des chambres d'une de ces demeures, j'ai découvert, blottie derrière un grand paravent, une femme vêtue de soie bleue et qui serrait les genoux, jambes repliées, la tête posée sur les cuisses. J'ai pensé que le diable m'offrait un présent et que j'allais le saisir, dussé-je vivre le restant de mes jours en enfer.

Oui, Seigneur, j'ai senti en moi gronder ce torrent de violence et de désir.

Oui, Seigneur, j'ai été le carnassier qui découvre une proie. Je me suis approché de cette femme, encore une jeune fille, et l'ai saisie par les cheveux, la forçant à se redresser.

Et je me suis senti fort comme un taureau qui voit devant lui la lueur aveuglante de l'arène, qui se précipite et ne se soucie pas de l'épée qui se cache derrière la muleta.

J'ai été ce fauve furieux, ce porc qui grogne de plaisir en se roulant dans la fange.

Seigneur, je ne mérite pas Votre pardon.

Je me suis jeté sur cette femme comme aurait pu le faire Dragut-le-Débauché, Dragut-le-Cruel, ou l'un de ses soldats. Ou l'un des nôtres.

J'en avais tant vu, au cours de cette guerre noire, qui, sur le bord des chemins, dans les décombres des villages, ployaient les femmes, les troussaient, leurs avant-bras écrasant la gorge des malheureuses, et parfois deux ou trois d'entre eux, attendant leur tour, tenaient la femme écartelée.

Et nous – moi, moi compris, Seigneur ! – avons détourné le regard. Même le père Verdini, qui chevauchait aux côtés de don Juan, faisait mine de ne rien voir, les yeux baissés, récitant ses oraisons.

Je savais que sur les routes de l'exil où nous les avions poussés, sur ces chemins que la neige couvrait et que les bourrasques balayaient, les soldats de l'escorte, chaque soir, comme on sort une brebis du troupeau, choisissaient parmi les femmes celles qui chaufferaient leur nuit.

Et nous avions fait cette guerre noire en Votre nom, Seigneur !

Quand j'ai saisi la jeune femme par les cheveux, je n'ai été qu'un de ces soudards ; je n'étais plus Votre chevalier, Seigneur, je ne valais pas mieux que le plus débauché, le plus cruel des infidèles.

Et cependant j'étais à Vous, Seigneur.

Et Vous m'avez laissé la bride sur le cou pour savoir de quoi j'étais capable, pour que plus tard – aujourd'hui que j'écris – je me souvienne de ma faute et sache que je n'aurais pas assez de ma vie pour me racheter.

J'ai été indifférent aux gémissements de cette femme que j'avais appelée Zora, car elle avait été incapable de me donner son nom, de répondre à mes questions.

Mais voulais-je qu'elle me parle ?

Elle serait redevenue une personne et j'ai désiré qu'elle ne soit qu'un corps contre lequel je me frottais.

Elle gémissait mais s'abandonnait.

Qui était-elle ? Domestique de cette famille de riches morisques, ou bien en faisait-elle partie et n'avait-elle pas pu fuir avec les siens ?

Je l'ai enfermée dans une des chambres. J'ai fait garder le palais par des soldats et ils m'ont trouvé des domestiques.

J'ai ainsi été le maître, et cela m'a grisé.

Je ne priais plus que du bout des lèvres, comme si je répétais avec indifférence ces mots qui avaient été Votre chair, Seigneur.

Et je Vous oubliais, chevauchant et chassant dans la sierra en compagnie de don Juan, puis revenant par les chemins qui conduisent à San Miguel El Alto, au sommet de la colline qui fait face à celle de l'Alhambra. De ce point de vue j'apercevais toute la ville et, à mes pieds, ce quartier de l'Albaicín où les églises étaient souvent d'anciennes mosquées.

Je suivais ensuite le *camino* de San Diego qui longe l'ancienne muraille arabe, et j'avais hâte de retrouver Zora dont je disposais à mon gré toute la nuit.

Les domestiques avaient préparé la table.

J'étais le maître.

J'ouvrais la porte de la chambre. Zora y était recroquevillée ; j'exigeais d'un geste qu'elle se pare. J'aimais, assis, la regarder se dénuder, puis se vêtir.

Je jouissais de sa gêne et de ses gémissements.

Une nuit, alors que je dormais près d'elle, mon instinct ou Votre protection, Seigneur, m'ont réveillé.

Zora était debout, un sabre courbe levé au-dessus de ma tête.

J'ai bondi sur le côté cependant qu'elle abattait la lame, crevant les coussins sur lesquels j'avais été couché.

Puis elle a reculé, les yeux hagards, et a tourné vers son ventre la pointe de la lame.

Je me suis précipité et l'ai désarmée cependant qu'elle se débattait, qu'elle hurlait, parlant enfin, clamant dans un espagnol que sa violence rendait saccadé et tranchant qu'elle voulait mourir, que je l'avais déshonorée, que j'étais un porc, qu'elle était baptisée, chrétienne, mais qu'elle avait honte d'avoir abandonné la religion de ses ancêtres pour celle de ces

porcs qui avaient chassé les siens de leur demeure, pour celle d'un homme qui avec elle avait été pire qu'un chien.

C'était moi.

J'ai baissé la tête. J'ai eu la tentation de m'agenouiller devant elle et devant Vous, Seigneur, pour implorer son pardon et Votre grâce.

Je n'avais plus, en bouche, ce goût irritant et excitant d'un vin âcre, mais j'étouffais comme si j'avais eu du sable plein la gorge.

Du sable ou de la cendre.

Maintenant, Zora s'était laissée glisser le long du mur, accroupie sur le sol de marbre. Elle sanglotait, dodelinait de la tête. Il me semblait qu'elle priait.

Mais quel Dieu ?

Je me suis assis près d'elle, qui a reculé, et ce regard qu'elle m'a lancé, apeuré, m'a glacé. Il m'accusait et m'arrachait à cette fange dans laquelle je m'étais complu.

J'ai tenté de lui saisir la main.

Je n'ai pas osé lui dire mes regrets, ce mot si minuscule pour exprimer ce que je ressentais, rappeler ce que je lui avais imposé et le plaisir que j'avais pris d'elle.

J'étais prêt à la choisir pour épouse, lui ai-je dit.

Elle m'a fixé avec effroi et dégoût. Mépris, aussi.

J'ai murmuré que si elle restait seule dans ce palais, elle, fille de morisque, elle serait asservie, persécutée par des hommes sans doute plus brutaux que moi.

Elle a dit qu'elle voulait mourir.

J'ai réussi, Seigneur, à l'apaiser, et je me suis retiré de sa chambre, honteux de ce que j'avais vécu, restant devant sa porte à prier pour elle et pour moi.

Les jours suivants, j'ai veillé sur Zora qui gisait à même le sol, les jambes repliées sur la poitrine, les mains jointes, les yeux fixes.

Elle était comme un animal blessé qui se laisse mourir.

J'ai tenté de lui parler, mais elle a paru ne pas m'entendre.

J'ai prié, agenouillé près d'elle.

Je Vous ai supplié, Seigneur, pour que Vous ne laissiez pas la mort l'entraîner. Mais c'était aussi pour moi que je Vous demandais cette grâce. Comment aurais-je pu lui survivre ?

Une nuit, la tourmente m'a emporté.

J'ai revu toute ma vie : en quoi avais-je été meilleur que Dragut-le-Cruel, que Dragut-le-Brûlé, que Dragut-le-Débauché ?

J'avais été un infidèle à Votre foi, Seigneur.

J'avais été le pire des renégats, car je n'avais pas cédé à la peur, à la torture, aucun bourreau ne m'avait menacé d'être écorché vif, comme les Turcs le faisaient avec les esclaves chrétiens.

Comme peut-être ils l'avaient fait avec Michele Spriano.

J'avais laissé le démon, qui est en chacun de nous, devenir mon maître.

J'avais désiré et aimé le plaisir, et m'étais servi de Zora pour l'assouvir.

J'avais été un bourreau.

Je n'avais aucune excuse.

Alors j'ai sangloté toute la nuit sans pouvoir maîtriser les tremblements de mon corps.

Et je Vous ai supplié, Seigneur, pour que vous échangiez ma vie contre celle de Zora. Que Vous lui rendiez la paix en me précipitant en enfer. J'ai pleuré jusqu'à tomber d'épuisement, à l'aube. Et à m'endormir, peut-être seulement quelques brefs instants.

Quand j'ai rouvert les yeux, j'ai vu Zora assise, jambes croisées.

Elle me regardait.

Puis elle s'est levée et j'ai marché derrière elle jusqu'à ce couvent des Cordelières, Santa Isabel la Real, qui se trouve dans le quartier de l'Albaicín, non loin de la muraille arabe.

La supérieure nous a reçus et a accepté d'accueillir Zora.

Je l'ai vue s'éloigner, accompagnée par deux religieuses, marchant lentement sous les voûtes du cloître.

Au bout il y avait un mur crénelé et un bâtiment qui formait toute une aile du couvent. J'y ai vu disparaître Zora.

La supérieure m'a dit qu'il s'agissait là des restes d'un palais mauresque qui portait le nom de Dar al-Horra.

Elle m'a fixé, puis a murmuré que ces mots signifiaient : « la maison de la Chaste ».

Seigneur, la vie est un labyrinthe dont Vous seul connaissez les détours et l'issue.

40.

J'ai prié pour Zora dans la cathédrale de Grenade devant la statue de Santa Maria de la Incarnación.

J'étais agenouillé auprès de don Juan.

Il avait voulu, avant de quitter Grenade, communier dans cet édifice inachevé et dont le Sagrario, un bâtiment carré, couronné d'une coupole dorée, décoré de mosaïques, était l'ancienne Grande Mosquée de la ville maure.

La statue de Santa Maria de la Incarnación se trouvait à l'entrée du Sagrario. Le père Verdini nous avait conduits jusqu'à elle.

Je m'étais, la veille, confessé à lui. Il m'avait chuchoté que Dieu pouvait me racheter, que je devais prier jusqu'à faire de toute ma vie une longue, une éternelle oraison.

C'était lui qui avait pris la tête de la petite troupe des proches de don Juan.

Nous n'avions pu entrer par la Puerta Principal : des échafaudages, des tréteaux masquaient encore la façade de la cathédrale et les tours. Accroupis, des tailleurs de pierre dégrossissaient des blocs sur le parvis. On hissait des statues qui devaient prendre place dans les niches de la façade.

Le père Verdini nous avait fait longer le bas-côté de la nef. Au moment où nous arrivions devant une porte étroite, il s'était effacé et nous avait invités à pénétrer dans la cathédrale.

Au moment où je passais devant lui, il avait murmuré : « Puerta del Pardon. » Puis il avait traversé la nef en direction du Sagrario et il s'était agenouillé le premier devant la statue de Santa Maria de la Incarnación.

Cela aussi, après la Puerta del Pardon, m'a paru un signe.

J'ai donc prié pour Zora. Mais les noms se sont mêlés, et j'ai prié aussi pour Mathilde de Mons et Lela Marien qu'on appelait Aïcha, celle qui, pour moi, était la Mauresque au sabre courbe.

Zora avait brandi une arme semblable pour me tuer, et Vous m'aviez sauvé, Seigneur.

Mais Vous aviez laissé mourir Aïcha.

J'avais écouté le matin même la harangue pleine de fatuité de don Garcia Luis de Cordoza. Le capitaine général de Grenade avait péroré devant don Juan dans la grande salle de réception du Palacio de l'Audiencia. Il avait déclaré que ses officiers, parmi les ruines d'un village de morisques conquis, puis détruit et brûlé, avaient découvert le corps d'Aïcha la rebelle, celle qu'il appelait la Perfide, la Renégate, la Possédée. Ils avaient profané sa dépouille conformément aux ordres précis du capitaine général – cela, je l'avais appris de la bouche d'un des soldats. Ils l'avaient d'abord dénudée, puis l'avaient empalée, lui coupant les seins, enfonçant une hampe de pique dans son sexe, et à la fin, après l'avoir promenée des jours durant dans tout le pays morisque, ils l'avaient dépecée, jetant son tronc et sa tête aux porcs, ses membres aux chiens errants.

Tel avait été le sort d'Aïcha, qui m'avait arraché à la prison chrétienne du capitaine général de Grenade.

Je me suis tourné vers don Juan. Il était penché, le front reposant sur ses mains croisées. Il priait, les yeux clos. Je voyais ses lèvres remuer. Son visage juvénile aux traits réguliers et fins exprimait la tristesse et même la souffrance.

Me souvenant de ce qu'il m'avait dit, j'ai imaginé qu'il était comme moi saisi par le remords.

Il avait vu ces corps de femmes et de vieillards massacrés, éventrés. Il avait entendu les cris des mères, ceux des enfants qu'on séparait des mères. Il avait longé comme moi les cortèges humiliés et désespérés des morisques qu'on chassait de leurs demeures.

Était-ce pour ces vaincus-là, ces martyrisés-là, infidèles mais hommes comme nous, qu'il priait ?

Ou bien demandait-il à Dieu de lui accorder la grâce, l'honneur de commander la flotte d'une Sainte Ligue que le pape Pie V voulait créer pour tenter d'arrêter l'avancée musulmane ?

Sur ordre du sultan Selim II qui avait succédé à Soliman, les flottes d'Ali Pacha et de Lala Mustapha s'étaient enfoncées comme une épée dans l'Adriatique, allant jusqu'à Raguse, croisant devant Venise, n'hésitant pas à débarquer des troupes, à saccager les villes et les comptoirs vénitiens.

Un jour de septembre, le 13, les espions turcs – qui d'autre l'aurait fait ? – avaient fait exploser un magasin de poudre à Venise. Le feu s'était aussitôt propagé à l'Arsenal, le cœur de la Sérénissime, détruisant les corderies, les galères, les forges et les fonderies, les canons. Le vent avait attisé l'incendie et d'autres réserves de poudre avaient sauté, faisant s'écrouler des tours, ravageant des centaines de maisons et quatre églises.

Il fallait réagir. Mais il était bien tard.

Chypre était assiégée par trois cents navires turcs et barbaresques et par cinquante mille soldats. La flotte rassemblée des galères vénitiennes, auxquelles s'étaient jointes des espagnoles et des génoises, n'avait pu desserrer le garrot qui étouffait l'île où ne résistait plus que la ville de Famagouste.

On ne pouvait laisser le sabre musulman fouailler ainsi la chrétienté.

Pie V avait envoyé dans tous les royaumes des cardinaux, des membres de la Chambre apostolique pour exhorter les souverains chrétiens à s'engager dans une croisade qui avait d'abord pour but, avant de reconquérir, de sauver, protéger, défendre la chrétienté.

Mais les souverains de France et du Portugal avaient refusé. Philippe II lui-même s'était montré réticent. Il se méfiait des Vénitiens, toujours prêts à négocier avec les Turcs s'ils y trouvaient leur avantage.

Or, que serait une Sainte Ligue limitée à la papauté, à Venise, à quelques princes italiens et à l'ordre de Malte ?

Sans l'Espagne et sans Gênes, son alliée, aucune croisade n'était possible.

Il fallait convaincre Philippe II.

Des messagers étaient arrivés à Grenade, annonçant à don Juan que Pie V était prêt à lui confier le commandement de la

flotte de la Sainte Ligue. Sa Sainteté escomptait qu'il convainque son demi-frère, Philippe II, d'accepter cette proposition. Alors la Reconquista commencerait et on pourrait pour la première fois faire reculer les Ottomans.

Mais Philippe II accepterait-il, ou bien craindrait-il la trop grande gloire qu'une victoire ferait rejaillir sur don Juan ?

Dans la cathédrale de Grenade, don Juan priait sans doute pour que Philippe II l'autorise à prendre ce commandement pour le bien de la chrétienté et de l'Espagne réunies.

Près de lui, j'ai continué de prier pour Zora, Mathilde et Aïcha. Mais je Vous ai supplié aussi, Seigneur, de faire que les vœux de Sa Sainteté et de don Juan soient exaucés.

Car je voulais retourner combattre l'infidèle, et ensevelir mes remords et mes souvenirs sous les cadavres ennemis.

Oh, Seigneur, je ne craignais pas la mort ! Mais peut-être est-ce péché que d'avoir pensé que ce serait une grâce que de comparaître devant Vous après être tombé dans la croisade contre les infidèles.

41.

Cette croisade de la Sainte Ligue dont je découvrais que la cour tout entière parlait, je voulais qu'elle soit pour moi comme un nouveau baptême.

J'avais la certitude que don Juan, auprès de qui j'avais chevauché de Grenade à Madrid, le désirait aussi.

— Si nous combattons comme des chevaliers, pour Dieu, la sainte Église et l'Espagne, si nous offrons nos vies, alors nous serons sauvés ! m'avait-il dit.

C'était en fin de journée. Nous avions galopé dans la chaleur accablante qui brûlait la Mancha. Une fois encore, nous avions vu des groupes de morisques que des soldats poussaient à coups de pique. Ces malheureux marchaient pieds nus et tachaient de sang le chemin.

Nous avions détourné le regard pour ne pas voir leurs corps meurtris, leurs visages exsangues. Heureusement, la poussière que soulevaient les sabots de nos chevaux avait masqué cette vision douloureuse.

— Il nous faut des batailles franches contre un ennemi aussi déterminé que nous le sommes, avait poursuivi don Juan. Ainsi nous mènerons une guerre juste et sainte.

Il voulait comme moi laver ses remords, ses fautes et ses péchés dans le sang des infidèles.

La victoire que nous remporterions serait notre rédemption.

À Madrid je retrouve Sarmiento. Il est au centre de toutes les intrigues, au cœur de toutes les fêtes.

Car on célèbre à présent le mariage de Philippe II avec Anne d'Autriche, une jeune fille d'à peine plus de vingt ans, blonde et grasse, le regard flou. Oubliée, Élisabeth de Valois, enterrée à l'Escurial ! Il fallait au monarque une nouvelle épouse capable

d'enfanter un futur roi ; peu importe qu'elle soit de vingt-deux ans sa cadette et que ce futur époux soit son oncle.

Sarmiento me chuchote que Philippe II a consommé ce mariage avec une vigueur d'homme d'expérience et que sa blonde nièce, la soumise Anne, est déjà grosse.

Sarmiento ricane. Le souverain est attiré par la blondeur, la peau laiteuse d'Anne d'Autriche. Il l'honore chaque nuit, puis la quitte et s'en va trouver des plaisirs plus relevés chez Anna Mendoza délia Cerda, princesse d'Eboli. Celle-ci partage sa couche avec un jeune secrétaire du roi, Antonio Pérez. Elle souhaiterait aussi connaître d'un peu plus près le tendre don Juan dont on dit qu'il a fait merveille, à Grenade, avec Maria de Mendoza, cousine de la princesse borgne.

Sarmiento se frotte les mains. Il se voûte. Jamais je n'avais remarqué comme de son visage oblong, que prolonge une courte barbe, émane une expression inquiétante.

— Le bâtard d'empereur donne naissance à des bâtards, murmure-t-il. Et toi, toujours solitaire et vertueux comme un vieux moine ?

Il se penche vers moi, me dévisage avec insistance.

— Et cette fille que tu as placée au couvent des Cordelières ?

Il me donne une bourrade.

— Une jeune morisque ? Tu aimes le poivre vert !

Il devine mon désarroi et ma colère.

— J'ai retenu le bras des juges de l'Inquisition, murmure-t-il. Ils savent tout, mais ne peuvent pas tout. Je te protège, Bernard !

Je me tais, je m'incline.

C'est cela, la cour. J'en suis.

J'assiste aux courses de taureaux et aux tournois. Puis je m'agenouille dans l'église de Santa Maria de la Almudena où tous les grands d'Espagne communient.

On reçoit le cardinal Alessandrino, envoyé du pape, chargé d'obtenir enfin de Philippe II une réponse favorable aux demandes du souverain pontife. Près du cardinal se tient le général des Jésuites, François Borgia.

On sort de l'église. On forme un long cortège qui va parcourir les rues de Madrid au milieu de l'enthousiasme populaire.

Les archers s'avancent, entourant la bannière blanche de la papauté où sont brodées en fils d'or la tiare, les clés et la croix.

Puis viennent les porteurs des bannières de chaque royaume d'Espagne aux couleurs rouge, or et jaune.

Et passent les régiments de hallebardiers suisses et de lansquenets allemands.

Et voici le cardinal sur une mule blanche dont le pelage tranche avec le noir du destrier que chevauche don Juan.

Je m'inquiète. On acclame don Juan autant et peut-être même plus que le roi. Il est jeune, beau comme un héros, sa poitrine serrée dans une armure noire sertie de pierres précieuses et barrée d'une écharpe frangée d'or.

Je sais par Sarmiento que le monarque est toujours aux aguets. Il craint qu'un nouveau soleil ne naisse, qui brille tant que son propre éclat en paraisse terni.

— Ton don Juan, me dit-il, n'est qu'un bâtard. Jamais Philippe II n'acceptera qu'il s'élève non pas seulement au-dessus de lui, mais à sa hauteur ou à celle d'un héritier. Un bâtard reste un bâtard. Jamais il ne sera appelé Altesse ! Jamais roi.

Sarmiento fait la moue.

— Excellence, tout au plus...

Il me prend par le bras. Il faut qu'il me mette en garde, reprend-il. C'est le roi qui mène le jeu, et non pas don Juan. Je dois, insiste-t-il, rester à Madrid, paraître chez la princesse d'Eboli. C'est elle qui, avec son mari, Ruy Gomez, et le secrétaire du roi, Antonio Pérez — il murmure : « son amant, mais le roi l'ignore » —, fait et défait les destins.

Sarmiento m'assure qu'il comprend ma volonté de combattre les infidèles. Mais les Turcs ne sont qu'une des faces du diable. Il y a l'autre, les huguenots qu'en dépit de son engagement envers Philippe II le roi de France s'obstine à ménager et avec qui la reine mère, Catherine de Médicis, négocie et conclut des alliances.

Ceux-là représentent le plus grand danger pour l'Église, pour la chrétienté, pour l'Espagne. Ils veulent porter secours aux

gueux des Pays-Bas, ces rebelles que combat le duc d'Albe, mais qui sont aussi coriaces que de la viande séchée aux feux de l'enfer.

C'est sur les rives de la Seine, de la Loire ou du Rhin, en France et dans les Flandres que se joue le sort de la chrétienté.

Sarmiento reçoit régulièrement des dépêches d'Enguerrand de Mons qui représente l'ordre de Malte auprès de Charles IX. Il s'est mis au service du roi d'Espagne, comme tout bon catholique doit le faire.

— Au service du roi et non de son bâtard de frère !

J'interroge Sarmiento : Philippe II rejoindra-t-il la Sainte Ligue ? répondra-t-il aux demandes du pape ? écoutera-t-il le cardinal Alessandrino et le général des Jésuites ?

Qu'est-ce qu'être catholique, si ce n'est prêter main-forte au pape dans sa lutte contre les infidèles ?

— L'Espagne, oui, dit Sarmiento. Mais toi, Bernard de Thorenc, qui t'oblige à suivre don Juan sur ses galères ?

Nous suivons le cortège.

Don Juan s'est placé auprès du roi. Nous entrons dans l'Alcazar qui fait face à l'église Santa Maria de la Almudena. Le cardinal Alessandrino descend de sa mule.

Il est entouré par les grands d'Espagne engoncés dans leurs habits de velours et portant leurs colliers d'or et d'argent.

L'un des archers brandit la bannière pontificale. Un autre élève un étendard en damas rouge aux images brodées de saint Pierre et saint Paul ainsi que d'une croix blanche.

Et j'entends François Borgia lancer d'une voix forte la devise inscrite sur l'étendard : *Tu hoc signo vinces* !

C'est ma réponse à Sarmiento : « Par ce signe tu vaincras. »

Je partirai avec don Juan et ceux des gentilshommes qui voudront le suivre.

Nous irons à Barcelone et embarquerons sur la galère la *Reale*.

Don Juan commandera la flotte de la Sainte Ligue.

Tu hoc signo vinces.

Je suivrai ce signe : la Croix ; il nous donnera la victoire et ma vie en sera rachetée.

CINQUIÈME PARTIE

42.

Dans les ports de Barcelone, Gênes, Naples et Messine, j'ai vu grandir la forêt de mâts et de rames au fur et à mesure que se rassemblait autour de la galère de la *Reale*, celle de don Juan, la flotte de la Sainte Ligue.

Ma main, mon corps, mon âme tremblent à me souvenir de ces mois, de ces jours, les plus vibrants de ma vie.

Ai-je dormi entre le moment où nous avons quitté Madrid, le 6 juin 1571, et celui où, le 17 septembre, je me suis encore trouvé aux côtés de don Juan, à bord d'une frégate, pour passer en revue, dans la rade de Messine, les trois cents galères de la Sainte Ligue ?

Jamais je n'avais entendu prier et chanter avec une telle ferveur.

Les bannières étaient hissées au sommet des mâts et c'était comme si d'un bout à l'autre de la rade une seule voix avait lu la même phrase : *Tu hoc signo vinces !*

On regardait le brigantin aux couleurs pontificales. On s'agenouillait et on priait, baissant la tête pour recevoir la bénédiction de Pie V, embarqué à bord du navire pour voir défiler devant lui la flotte de la croisade, celle qui allait arrêter le déferlement des musulmans.

On venait d'apprendre qu'après avoir pris Chypre ceux-ci avaient saccagé Corfou et que leurs vaisseaux menaçaient tous les comptoirs chrétiens, qu'ils fussent génois, vénitiens ou espagnols.

Nous avons donc pris la mer, ce 17 septembre 1571, et jamais comme en ce jour-là je n'avais connu émotion et exaltation plus intenses.

Je m'étais élancé, le 6 juin, avec la petite troupe de cavaliers qui avaient quitté Madrid pour escorter don Juan.

La chaleur était déjà extrême, la poussière brûlante ; chacun de ses grains, comme un dard s'enfonçant dans la peau, piquait les yeux, séchait les lèvres.

En arrivant à Barcelone j'avais le corps brisé mais, tout à coup, ce fut la mer, le souffle frais, et la *Reale* entourée de fustes et de galiotes qui se pressaient contre elle comme font les chiots contre les flancs de leur mère.

Nous nous sommes tous immobilisés pour la regarder, haute sur l'eau, sa rambarde, ses châteaux avant et arrière, sa proue et sa poupe sculptés, le navire entier peint aux couleurs de don Juan, pourpre et or.

J'ai eu envie de me précipiter dans la vague, sans attendre, pour parvenir plus vite à bord de ce navire beau et fier comme un vaisseau de légende.

Brusquement, comme nous nous avancions sur les quais, ce furent des acclamations, cette foule qui se précipitait, qui, depuis les balcons, nous couvrait de fleurs, ces princes d'Italie qui venaient à notre rencontre, eux aussi encore empoussiérés par la longue route qu'ils venaient de parcourir pour rejoindre don Juan afin d'embarquer avec lui sur la *Reale*.

Le soir, comment aurais-je pu dormir alors que toute la ville dansait, que chacun d'entre nous était entouré par les dames et les jeunes filles de la noblesse, parées de robes de soie blanche ou cramoisie ?

Les premiers instants, entrant dans ces salles illuminées par d'innombrables candélabres, je me suis fait reproche d'oublier que j'étais là pour racheter mes péchés, sacrifier ma vie, payer pour ma conduite à l'égard de Zora, mais aussi d'Aïcha.

Je voulais la guerre contre l'infidèle comme une action de repentance afin d'obtenir le rachat de mes fautes.

Seigneur ! Il m'a suffi d'une danse, de la main d'une jeune femme saisissant la mienne, pour que je perde la mémoire et danse et me laisse entraîner dans une pièce plus sombre.

Nous étions les héros à venir, les nouveaux croisés.

Don Juan prêtait à chacun de nous un peu de sa beauté, de sa grâce, de son élégance et de sa jeunesse. Il portait un habit rouge et or serré à la taille, la dague au côté. Une écharpe rouge

faisait encore paraître plus blonds ses cheveux. Quand il quittait les salons, il s'enveloppait d'un manteau de velours blanc brodé d'or.

J'ai vécu cela : une ivresse légère et joyeuse, sans remords, à Barcelone, Gênes, Naples puis Messine. Là était le lieu de rassemblement de la flotte. Don Juan m'a demandé d'embarquer sur la galère la *Marchesa* que commandait un vieux capitaine vénitien, Ruggero Veniero, dont les cheveux blancs tombaient jusqu'aux épaules.

Veniero se tenait appuyé à la rambarde du château arrière. Il nous haranguait d'une voix juvénile, à peine éraillée, disant que jamais dans l'histoire du monde n'avait été rassemblée une telle flotte.

Il tendait le bras, montrait les trois cents navires, galères, galéasses, galiotes, frégates, fustes, brigantins, birèmes, trirèmes, naves mahones, toutes les tailles, toutes les formes, toutes les puissances, les galéasses avec leurs cent bouches à feu, les galiotes avec leurs vingt bancs de rameurs.

Il répétait :

— Nous sommes trente mille soldats et cinquante mille marins et rameurs.

Je me penchais.

Je regardais la chiourme. Je reconnaissais cette odeur d'excréments et de sueur mêlés.

On avait redoublé les chaînes qui entravaient les rameurs musulmans. Leurs mains étaient prises dans des gantelets de métal afin qu'ils pussent seulement tirer sur la rame.

On avait promis aux galériens chrétiens qu'ils obtiendraient la liberté s'ils combattaient aux côtés des soldats contre les infidèles. Et sur le pont, derrière les grands panneaux de bois dressés afin de protéger marins et soldats, s'entassaient des centaines d'armes blanches, haches, piques, poignards, glaives, épées et coutelas qu'on distribuerait au moment de la bataille quand tout chrétien, qu'il fût noble, soldat, voleur ou assassin, devrait prendre part au combat.

Et le pape Pie V avait fait savoir que les indulgences pour les fautes et les péchés commis seraient accordées à ceux qui se distingueraient dans la bataille.

Cette annonce avait été accueillie par des cris de joie, des hurlements, aussi, comme si chacun de ces condamnés avait eu hâte d'empoigner une arme et de tuer pour être libéré, sauvé, racheté.

Sous l'exaltation et dans la prière, j'ai étouffé les doutes qu'à certains moments je sentais resurgir en moi.

Mais chaque instant, heureusement, apportait une nouvelle surprise, une bouffée d'ivresse.

Don Juan donna l'ordre que fussent sciés les éperons de fer qui prolongeaient les proues. Ils étaient redoutables au moment de l'abordage, crevant les coques des galères ennemis, déchirant les bois et les chairs, mais, surélevés, ils ralentissaient la marche et obligaient surtout les canonniers à tirer plus haut, les empêchant de faire feu au ras de l'eau pour ne pas les heurter.

J'ai admiré la vigueur, l'intelligence, la ferveur de don Juan. Il passait tel Apollon, le torse serré dans son armure aux incrustations d'or, ou bien dans un pourpoint. Il attirait par sa jeunesse et sa beauté, suscitait respect et obéissance par son autorité.

On disait que Pie V avait au cours d'une messe, à Rome, interrompu la lecture des Écritures pour dire à deux reprises, d'une voix tremblante, comme s'il ne faisait que répéter ce que Dieu venait de lui souffler :

— Il y eut un homme envoyé de Dieu, qui s'appelait Jean.

Notre don Juan.

Il est venu à plusieurs reprises sur la *Marchesa*, interpellant durement Veniero, disant que la *Marchesa* était la seule des galères vénitiennes qui, ayant à son bord des soldats et des marins qui n'étaient pas citoyens de la Sérénissime, était digne de faire partie de cette flotte de la Sainte Ligue. Les autres étaient mal armées, manquaient de combattants et de rameurs.

— On ne se bat pas sans hommes ! s'écriait-il. Ces galères vénitiennes sont à la merci de la première canonnade, du premier abordage !

Veniero se cabrait, comme si chaque phrase prononcée durement était un coup de fouet. Mais il n'osait s'en prendre au frère du roi d'Espagne, aussi s'emportait-il contre le Génois Doria ou l'amiral des galères pontificales, Marcantonio Colonna.

J'écoutais, m'inquiétais de ces divisions, mais, comme pour mes remords ou mes doutes, je n'avais pas le temps de m'y attarder.

Je voyais Enguerrand de Mons franchir la passerelle en compagnie d'un homme maigre au regard perçant, un Vénitien nommé Vico Montanari. Tous deux arrivaient de Paris. Ils avaient choisi de participer à la croisade plutôt que de rester à l'abri dans cette cour de France où le roi Charles IX et la reine mère, Catherine de Médicis, se refusaient à donner un seul navire, un seul soldat pour la Sainte Ligue.

Enguerrand de Mons s'indignait : ce monarque qui se disait Très Chrétien préférait s'entendre avec les huguenots, avec cet amiral de Coligny qui recrutait une armée pour attaquer les troupes espagnoles des Pays-Bas, parce que ce qui les réunissait, huguenots et catholiques français, c'était la haine de l'Espagne et de l'empire !

Charles IX et Catherine de Médicis continuaient l'inférence politique de François I^{er}, l'allié de Soliman le Magnifique.

— Dieu sait combien nous avons souffert dans nos chairs ! concluait-il en me fixant.

Je n'avais pas oublié Mathilde de Mons, ni les chiourmes, ni les bagnes des Barbaresques, ni Dragut-le-Cruel dont on ne savait s'il avait été tué lors du siège de Malte ou s'il continuait, avec Ali Pacha et Lala Mustapha, de commander les flottes ottomanes et barbaresques.

J'imaginais qu'il avait survécu, tant, ces dernières semaines, les musulmans avaient montré de cruauté.

J'avais tremblé d'effroi et de colère en écoutant le récit que m'avait fait Michele Spriano de la conquête de Chypre.

Pourtant, c'avait d'abord été la joie des retrouvailles sur ce quai de Messine, devant la passerelle de la *Marchesa*.

J'avais vu cet homme voûté aux cheveux gris qui s'avancait lentement comme s'il avait eu besoin de reprendre souffle à chaque pas.

Il était vêtu d'un pourpoint et d'un pantalon bouffant de velours noir. Aucune dentelle blanche, aucun tissu de couleur vive ne venait relever le noir du tissu, le gris de la peau et des cheveux.

Il m'avait paru troublé. Je ne réussissais pas à mettre un nom sur ce visage qui ne m'était pourtant pas inconnu.

J'avais imaginé un instant qu'il s'agissait de l'un de ces capucins qui allaient embarquer avec nous. Puis l'homme s'était redressé et avait murmuré quelques vers, ceux qui marquent l'entrée dans l'Enfer :

*Per mè si va nella città dolente
Per me si va nel eterno dolore
Per me si va tra la perduta gente.*

Je me suis mis à trembler ; les larmes ont envahi mes yeux et j'ai serré contre moi Michele Spriano.

Je pleurais de joie, je bénissais Dieu d'avoir protégé Michele que j'interrogeai avec avidité.

Il a commencé à parler lentement, sans me regarder, comme s'il évoquait pour lui-même ce qu'il avait vécu, ce bagne d'Alger que je connaissais si bien.

Il y avait occupé des fonctions presque officielles, servant d'intermédiaire et de traducteur entre marchands chrétiens et barbaresques.

Il s'était interrompu, avait hoché la tête.

— J'ai vu, j'ai entendu, avait-il repris. Je sais, maintenant.

Il avait baissé la voix.

— Je vais te blesser, avait-il murmuré. Surtout ici, alors que tu t'apprêtes à combattre.

Il avait haussé les épaules.

— Mais les choses sont ainsi. Dieu, la religion, l’Église ne sont pour la plupart des hommes que des masques. Derrière leurs Livres saints, qu’il s’agisse du Coran, de l’Ancien ou du Nouveau Testament, ils cachent leurs livres de comptes. Ce ne sont pas les grains d’un chapelet qu’ils égrènent, mais un boulier de marchand qu’ils manipulent. Les ducats, l’or, les intérêts, l’achat d’épices, la vente de draps, voilà ce pour quoi ils vivent.

Il avait posé la main sur mon épaule.

— J’ai traduit leurs propos. J’ai été au courant de tous leurs secrets. En même temps qu’ils prêchent la croisade, les Vénitiens négocient avec le sultan. Cette Sainte Ligue n’est qu’une forme de leur négociation. Et le grand vizir, Sokolly, est au mieux avec l’ambassadeur de Venise à Constantinople. Je le sais. Le reste — il avait montré les galères dans la rade —, c’est le grand théâtre. Mais, Bernard, ceux qui combattent au nom de Dieu ne sont que des cartes à jouer que d’autres, banquiers, marchands, princes et rois, jettent sur la table au gré de leurs intérêts et pour gagner leur grande partie, celle dont ils tirent leur gloire et leurs profits.

J’ai plaqué la main sur sa bouche, brutalement. Qu’il se taise !

Puis je l’ai pris contre moi.

— Tu es vivant, ai-je répété. Remercions Dieu ! Raconte-moi...

J’ai retiré ma main. Il avait les lèvres tremblantes.

— J’ai dit ce qu’un homme doit savoir. Que la plupart d’entre nous sommes voués à l’enfer. Ma *Divine*...

J’ai frappé ma poitrine pour lui montrer qu’elle était là, en moi, contre moi, sous mon pourpoint, que ce livre qui ne me quittait jamais était ma cuirasse.

Il a ri, et je l’ai enfin un instant retrouvé tel que je l’avais connu, puis il a repris son récit.

Après avoir connu tant de secrets liant chrétiens et musulmans, marchands de quelque religion qu’ils fussent, il avait compris qu’un jour on déciderait de sa mort, car c’était le seul moyen de lui faire garder le silence.

Il avait donc choisi de se perdre dans la foule des rameurs de la chiourme, réussissant à payer un Turc, qui en était resté tout étonné, pour être embarqué, abandonnant son sort privilégié de captif de rançon pour la dure loi de la chiourme.

Il avait été sur l'une des galères de la flotte de Lala Mustapha qui avait assiégié Chypre. Il savait que les deux chefs vénitiens, Astor Baglione et Marcantonio Bragadini, avaient été, l'un dépecé, l'autre écorché vif, sa peau remplie de paille, arborée comme un trophée au mât de la galère de Lala Mustapha, puis accrochée à la poterne de la prison des esclaves à Constantinople.

Il avait vu brûler villes et villages de l'île. Il avait entendu les cris de terreur des jeunes filles violées, embarquées de force.

Dans le port de Famagouste, la mer était devenue rouge. Les musulmans avaient été à ce point repus et ivres de cruauté qu'ils avaient perdu toute raison. Trois navires, sur lesquels ils avaient entassé des centaines de jeunes filles vouées à l'esclavage, avaient été incendiés, au mouillage, parce que des marins avaient laissé s'embraser les voiles et avaient tardé à lutter contre l'incendie.

— Ces cris, les cris des femmes que les flammes dévoraient..., avait répété Michele Spriano, les paumes plaquées sur les oreilles.

Et, brusquement, avait-il repris, alors que dans tout le port et la rade les Turcs s'affolaient, tentant d'éteindre l'incendie, des galères vénitiennes avaient attaqué les navires turcs, les prenant à l'abordage, coulant plusieurs d'entre eux. Avec quelques dizaines d'autres rameurs, Michele Spriano s'était libéré de ses chaînes et avait pu sauter à bord d'un navire chrétien.

— Et je suis ici, et je te retrouve..., avait-il murmuré.

Puis il avait secoué la tête.

— Mais je ne serai pas de cette bataille.

Il s'était voûté comme si tout son corps avait été écrasé de fatigue et de désespoir.

J'avais retiré de mon pourpoint sa *Divine* et lui avais tendu le livre.

Il avait d'abord refusé, mais j'avais montré la mer, les canons des galéasses, ces colonnes de soldats, d'arquebusiers et de

piqueurs qui embarquaient, derrière leurs bannières marquées de la croix blanche, à bord des navires amarrés.

On disait que la flotte musulmane d'Ali Pacha s'était rassemblée dans le golfe de Patras, à Lépante, non loin du promontoire d'Actium, là même où, en 31 avant Jésus-Christ, l'empereur Octave avait vaincu les galères d'Antoine et Cléopâtre.

Qui pouvait assurer qu'il reviendrait vivant d'un affrontement qui allait décider du sort du monde ?

Michele Spriano m'a écouté, puis a pris le livre et m'a embrassé.

J'ai voulu oublier ce que Spriano m'avait dit. Avec les moines de la procession qui s'avancait sur le quai vers notre galère, j'ai chanté les psaumes et les cantiques. J'ai vu ces deux soldats espagnols et ces deux marins vénitiens qui portaient sur leurs épaules un crucifix qui devait être hissé au sommet de notre grand mât.

C'est au moment où ils franchissaient difficilement la passerelle que j'ai pour la première fois vu Votre visage, Seigneur, sculpté dans le bois.

J'ai déjà dit, au début de ce récit de ma vie, ma surprise, ma déception et presque ma colère : vous aviez les yeux clos. Vos traits exprimaient la souffrance. Vous sembliez partager le désespoir de Michele Spriano.

Or j'avais besoin que Vous me donniez la force de ne pas douter, que, comme faisaient Ruggero Veniero ou don Juan, Vous exaltiez la volonté de vaincre, et donc de tuer, et donc de prendre le risque de soi-même mourir.

Je me suis agenouillé. Le jeune homme près de moi, qui m'imitait, m'a chuchoté qu'il avait sculpté Votre corps et Votre visage.

J'ai fait reproche à ce jeune Vénitien, Benvenuto Terraccini, de n'avoir pas su Vous représenter fort et glorieux, combattant, d'avoir préféré exprimer Votre faiblesse et Votre souffrance.

Sa main, m'a répondu Terraccini, avait été guidée par Vous.

Et Vico Montanari a murmuré que Votre compassion n'était pas soumission, mais partage de ce que nous allions endurer dans cette lutte où la mort sabrerait nos corps.

— Dieu nous voit, a-t-il ajouté. Il nous aime. Il sait que nous allons souffrir et que le sang de nombre d'entre nous rougira la mer.

Je n'ai compris cela que plus tard, après la bataille, quand j'ai vu tant de corps flotter, bras en croix, les chrétiens souvent face vers le ciel, les Turcs au contraire, comme s'ils n'osaient regarder le soleil, le visage tourné vers les profondeurs.

J'ai entendu la voix de Veniero qui, debout, arc-bouté à la rambarde du château arrière de la *Marchesa*, lançait, alors que nous larguions les amarres, après que les marins eurent fixé le crucifix à la cime du mât :

— En cette sainte journée, nous quittons la paix du port pour aller droit à l'ennemi. Avec la grâce de Dieu, nous allons châtier ces chiens d'infidèles ! Nous allons leur infliger une défaite telle qu'ils ne retrouveront jamais l'ardeur qu'ils ont eue jusqu'ici. Nous allons combattre pour sauver la chrétienté !

Il a écarté les bras et crié d'une voix vibrante :

— *Tu hoc signo vinces !*

« Par ce signe tu vaincras. »

43.

Je me tenais à la proue de la *Marchesa*, ce dimanche 7 octobre 1571, quand le soleil m'a ébloui.

Jusque-là, nous avions navigué sur une mer lisse et noire, serrés entre l'île d'Oxia et la côte grecque.

Le ciel bleuissait, échappant à la nuit, mais l'ombre restait prisonnière du chenal. Elle nous enveloppait, nous protégeait. Elle nous rassurait. De temps à autre, Veniero, debout sur le château arrière, s'adressait à nous, nous invitait à prier ou bien nous haranguait, sa voix amplifiée d'avoir rebondi entre les falaises de la côte et l'île.

Du poing il martelait la rambarde.

— Hommes de la chrétienté, lançait-il, nous devons, ce jour choisi par le Seigneur, montrer notre puissance, châtier la rage et la méchanceté de ces chiens infidèles, de cette secte maudite ! Ayons la certitude de vaincre ! Prions le Dieu des armées qui régit et gouverne le monde ! Il est notre espérance et nous sommes Ses soldats ! Vive Jésus-Christ, Notre-Seigneur !

Nous répétions ces derniers mots.

Agenouillé près de moi, Vico Montanari murmurait que même si nous remportions la victoire nous n'en aurions jamais fini avec les infidèles.

— Nous sommes liés à eux comme le Bien l'est avec le Mal, à l'instar des corps des enfants monstres qui restent attachés l'un à l'autre.

Il se signait, appelait la protection de Dieu sur notre galère et sur nos vies, puis ajoutait :

— Notre avenir a la couleur du sang !

Je me suis rendu à la proue, me faufilant parmi les soldats casqués qui portaient l'armure et l'arquebuse. Ils somnolaient.

Nous glissions, poussés par une brise de terre, dans une douce pénombre. Les rames de la chiourme battaient à un rythme lent l'eau calme. Puis, tout à coup, cette lumière et ce vent qui me frappaient au visage... Enveloppé par les bruits, je me suis senti secoué car la mer, sitôt que nous eûmes doublé la pointe de Scropha, quitté le chenal et la protection des hauteurs de l'île et de la côte, s'était creusée de courtes vagues à la crête blanche.

Veniero hurlait, ordonnant de mettre bas les voiles, puisque nous étions désormais vent debout.

Il voulait aussi qu'on augmente la cadence des rameurs. Les gardes-chiourme commencèrent à faire claquer leurs fouets cependant que les rames s'enfonçaient bruyamment dans la mer houleuse.

Mais il y avait autre chose que ces bruits, que ces voix proches. Cela venait de l'horizon, porté par le vent...

Je me suis hissé sur le socle du canon de proue.

J'ai dû m'accrocher aux cordages, tant le vent soufflait fort. Comme le soleil était voilé par un mince voile blanc, j'ai vu devant moi la bouche béante du golfe de Patras et deviné, au loin, l'arsenal de Lépante.

D'un bord à l'autre du golfe, dessinant un croissant, j'ai distingué les galères d'Ali Pacha, voiles couleur sang, coques sombres. Elles étaient innombrables.

Au même moment, j'ai entendu ces chants, ces roulements de tambour, ces détonations, ces hurlements aussi qui allaient parfois jusqu'à l'éclat des trompettes et des cymbales.

C'était comme une vague immense s'amplifiant à chaque coup de rame qui nous rapprochait d'elle.

Il m'a semblé que je pouvais, dans la rumeur, séparer les voix les unes des autres, et j'ai imaginé chacun de ces hommes brandissant son sabre courbe, sa pique, son poignard, sa hache, son arquebuse. La rage et le désir de me tuer ou de faire à nouveau de moi un esclave l'habitait.

Il fallait que m'obsède le même désir de le tuer et de le vaincre.

C'était celui qui haïssait le plus qui l'emporterait.

J'ai levé la tête vers le christ aux yeux clos, ce christ d'amour et de compassion.

Il régnerait après que nous aurions tué et vaincu.

Jusque-là, il nous fallait le Dieu qui exige qu'on combatte et tue pour Lui.

J'ai brandi mon glaive.

J'ai vu Enguerrand de Mons, Vico Montanari, Benvenuto Terraccini et cet Espagnol avec qui j'avais échangé quelques propos, que je savais brûlé par la fièvre de la maladie mais qui avait voulu être sur le pont avec nous pour la bataille, Cervantès.

J'ai crié :

— Nous allons noyer ces chiens ! Vive Jésus-Christ ! Mort aux infidèles !

À cet instant, le vent a changé de direction. Il nous poussait maintenant vers la flotte d'Ali Pacha.

— Le vent nous aide ! a crié Ruggero Veniero.

— Dieu nous protège, Dieu nous guide !

Nous nous sommes tous agenouillés pour Vous remercier, Seigneur, de ce signe que Vous nous donnez.

Il y eut un coup de canon. C'était la *Reale* qui commençait le combat.

Ce que j'ai fait dans cette bataille, je l'ai déjà dit.

Mais, ce dimanche 7 octobre 1571, je ne puis m'en enorgueillir. Les actes que j'ai accomplis naissaient en moi sans que je les eusse voulus, médités.

Quand j'ai bondi sur le pont de la *Sultane*, la galère d'Ali Pacha où un janissaire venait de trancher d'un coup de hache la tête de notre christ après que notre mât eut été brisé, une force m'a poussé.

Je devais sauver cette tête de christ que le janissaire brandissait comme l'annonce ou le symbole de la victoire des infidèles.

Rien n'aurait pu m'arrêter.

J'ai frappé de mon glaive tous ceux qui tentaient de m'empêcher d'avancer vers toi, Seigneur, vers ton pauvre visage souffrant.

Peut-être, si tu avais les yeux clos, cette expression désespérée, était-ce parce que tu savais qu'on allait trancher ton corps à l'instar de celui de tant des nôtres.

Mais j'ai tué, frappé celui qui t'avait profané.
Et j'ai serré contre moi ta tête coupée.

Je n'ai vu de la bataille que ce qui se trouvait au bout de mon glaive, de ma dague, puis de la hache que j'ai ramassée sur le pont de la *Sultane* et avec laquelle j'ai taillé à grands coups les corps des janissaires. J'ai brandi à la pointe d'une lance la tête d'Ali Pacha coupée au ras des épaules.

Mais la bataille a continué jusqu'au bout de la journée. Lorsque je tuais, j'entendais – et cela ne faisait qu'augmenter ma fureur, l'ivresse que dispense la fade odeur du sang – le son des trompettes, le roulement des tambours, le claquement des arquebuses et des cymbales, les grondements de la canonnade mêlés aux cris de haine et aux hurlements de souffrance.

Le feu m'a plusieurs fois encerclé. Il semblait naître dans le ciel avant d'embraser les voiles, les mâts, les coques et jusqu'aux corps des combattants. Pour échapper à cet enfer, les hommes se jetaient dans les vagues, mais la mer elle-même brûlait, l'huile et la poix s'y étant répandues, tombées du ciel où les canons les avaient projetées.

Quand le feu se fut éteint, la mer est apparue, rouge de sang, les corps souvent enchevêtrés tels que les combats et les flammes les avaient unis, agglutinés les uns aux autres.

Tout à coup il y a d'autres cris plus aigus, ceux des esclaves chrétiens qui, sur les galères musulmanes, ont brisé leurs chaînes et qui se précipitent sur leurs geôliers, vivants ou blessés, et les achèvent à coups de poing, de dents, avant de se répandre dans les coursives, de piller, saccager, bientôt rejoints par les rameurs chrétiens de nos galères, libérés pour avoir participé au combat.

La nuit tombe et je vois leurs silhouettes éclairées par les incendies dont le rougeoiement se confond avec les teintes du crépuscule.

De temps à autre, d'ultimes cris, des chants : *La victoire est à nous !*

On jette des amarres pour remorquer les galères turques conquises.

Je m'assis sur le pont, contre le château arrière de la *Marchesa*. Miguel de Cervantès est blessé, il a le bras et la main gauches brisés. Vico Montanari a le corps griffé de mille coups, les vêtements lacérés. Le visage de Benvenuto Terraccini est couturé, le sang a séché sur ses plaies.

Plus loin, parmi les corps, celui d'Enguerrand de Mons que je reconnais à sa croix de chevalier de Malte. Ensanglanté, il est seulement blessé.

Quant à moi je n'ai que le corps rompu, les bras entaillés par les coups d'épée, le front fendu par la lame d'une hache et, ici et là, des éraflures.

Je tiens entre mes mains le visage du Christ aux yeux clos. Je le caresse comme s'il était l'un de ces combattants dont on craint, à les voir, qu'ils ne soient déjà morts. Je le touche. Je prie, me rassure. Il est vivant en moi.

44.

Dès la nuit tombée, le vent s'est mis à souffler en tempête et m'a dégrisé.

J'ai vomi comme après une beuverie.

Je me suis agrippé à la rambarde du château arrière pour ne pas être emporté par les vagues qui balayaient le pont, poussant les morts parmi les vivants, entraînant et noyant les blessés qui n'avaient plus assez de force pour s'accrocher à un cordage, à l'affût d'un canon, à un reste de mât.

J'ai serré contre moi la tête de christ aux yeux clos. Je l'ai glissée sous mon pourpoint déchiré, là où j'avais naguère porté *La Divine Comédie*. Et quand la coque a commencé à craquer, que la mer s'est engouffrée dans les brèches, j'ai pensé, Seigneur, que Vous vouliez nous précipiter en enfer, nous punir pour cette journée de crimes et de sauvageries que nous Vous avions pourtant dédiée, que nous avions proclamée Victoire sainte alors qu'elle avait fait couler tant de sang humain que la mer en était devenue rouge.

J'ai eu honte comme après une orgie durant laquelle on a oublié qui l'on était, homme, et frère des hommes.

C'était là Votre enseignement, Seigneur. Et Votre visage tourmenté aux yeux clos, ce morceau de bois vivant que je sentais contre ma peau aurait dû m'avertir, m'annoncer ce que je ressentirais après, quand, échappant à l'ivresse, à la folie meurtrière des combats, je ne serais plus que ce corps épuisé qui s'arrimait pour ne pas être projeté d'un bord à l'autre par le roulis.

J'ai entendu Ruggero Veniero hurler des ordres.

Mais nous n'avions plus ni mât ni voile. Et nos rameurs chrétiens avaient été libérés de la chiourme afin de pouvoir participer au combat.

Nous étions un navire à la dérive que les vagues projetaient contre les débris des galères coulées, et c'étaient de grands chocs tandis que s'abattaient sur le pont des cadavres turcs ou chrétiens que la mer y déposait.

Parfois les lueurs d'un incendie avivé par le vent qui continuait de dévorer une galère éclairaient le pont. Des cordages alourdis par les poulies, des crochets se balançait, pareils à des fouets cherchant au hasard l'échine de leurs victimes, venant heurter la rambarde à un pas du lieu où je me tenais. La poulie fracassait le bois et m'eût volontiers écrasé la tête.

Des soldats et des marins se sont rassemblés près de moi, écoutant Veniero qui leur ordonnait de se saisir des forçats libérés, de les mettre à nouveau aux fers et de les attacher à leur banc de chiourme. Il n'avait, lui, fait aucune promesse. Il n'était pas tenu par celles de don Juan ou d'autres. Lui voulait rentrer au port avec la *Marchesa* et il lui fallait des rameurs, chrétiens ou infidèles, bagnards et criminels.

— Prenez-les, et qu'ils rament, si vous voulez rester en vie ! a-t-il hurlé.

Entre deux vagues, j'ai vu marins et soldats parcourir le pont, se jeter sur ces hommes qui n'avaient été libres que le temps de tuer et de risquer la mort. Ils se débattaient. Ils invoquaient, Seigneur. Ils criaient qu'on avait juré par-devant Vous que leurs condamnations seraient effacées. Certains résistaient pied à pied. Mais on les poussait dans la chiourme où déjà avaient été enchaînés des prisonniers infidèles, et les fouets commençaient à cingler les dos et les nuques.

Veniero tenta de mettre la galère vent arrière et de survivre jusqu'au matin.

La tempête s'est calmée avec l'aube. La mer n'était plus enragée, mais seulement violente, avec parfois des accès de colère quand de grosses vagues surgies d'on ne savait où passaient par-dessus les châteaux ou nous couchaient sur le flanc.

C'était une mer de sang couverte de débris et de corps si nombreux, parfois, qu'ils formaient une épaisse couche dans laquelle la proue de la *Marchesa* devait creuser son sillon.

Les corps s'accrochaient à la coque. Il y en avait de vivants qui criaient, cherchaient à se hisser à bord. Les marins et les soldats se précipitaient, secouraient les chrétiens, tranchaient les mains des infidèles à grands coups de hache, ou leur brisaient la tête, ou bien simplement les repoussaient avec la hampe d'une lance.

J'ai tant vomi, Seigneur, au cours ces jours-là, qu'à notre arrivée dans le port de Messine il m'a semblé que je n'étais plus qu'une outre vide, un corps douloureux, une âme désespérée qui s'accrochait à Vous comme font les naufragés à une pièce de bois devenue pour eux espoir de salut.

45.

J'ai titubé lorsque j'ai franchi la passerelle et fait mes premiers pas sur les quais de Messine.

J'étais vivant.

Merci, Seigneur !

Je pouvais serrer contre moi Michele Spriano. Il a murmuré qu'il avait prié pour notre victoire et mon salut. Puis il s'est écarté d'un pas tout en me tenant aux épaules. Il m'a dévisagé, effleurant du bout des doigts la plaie qui me partageait le front. Il a dit :

— Tu as la figure d'un homme qui a traversé l'enfer.

Puis il a chuchoté, en se penchant vers moi :

— Mais l'enfer est ici aussi. Il faut que je te mette en garde.

Je n'ai pas voulu l'entendre.

Je voulais écouter les acclamations de la foule qui avait envahi les quais, qui se déversait depuis les ruelles aboutissant au port. Les cloches sonnaient à toute volée, célébrant notre victoire et notre retour. Le canon du fort tonnait. Les chants s'élevaient ici et là, remerciant Dieu, louant don Juan le Grand, fils de l'empereur, qui méritait, lui, le bâtard, une couronne de roi.

J'ai essayé de ne pas écouter Spriano qui marchait près de moi. Nous suivions don Juan que la foule accompagnait à l'Église de Jésus.

— Je sais, a repris Michele, que le Génois Giovanni Andréa Doria, qui commandait l'aile droite de la flotte de la Sainte Ligue, a fait une manœuvre étrange avec ses galères, et qu'en face de lui le capitain-pacha d'Alger, Aga Mansour, n'a pas cherché à l'attaquer. Ils se sont esquivés : Aga Mansour laissant Ali Pacha affronter seul les galères vénitiennes et espagnoles, et l'autre, Doria, ne cherchant pas à aider don Juan et même, au contraire, agissant de telle sorte qu'il le mettait en péril...

J'ai eu envie de crier afin qu'il se taise, mais il a continué, expliquant qu'à Messine, à Naples, à Venise chacun pensait que le Génois avait exécuté des ordres donnés par Philippe II. Le roi d'Espagne souhaitait ménager le capitán-pacha Aga Mansour, voire parvenir à un accord avec lui de telle manière qu'il se détache un jour de l'Empire ottoman. Philippe II craignait aussi la gloire qu'une telle victoire vaudrait à don Juan.

Devais-je écouter cela, apprendre cela alors que j'avais encore dans la tête les cris des hommes qui brûlaient, qui se noyaient, qu'on égorgait, alors que vibrait encore en moi le souvenir de cette force qui m'avait poussé en avant à la vue des janissaires tranchant le cou du Christ aux yeux clos ?

Ainsi, pendant que nous revêtions l'armure et brandissions le glaive, affrontions les sabres courbes et les arquebuses des infidèles, vivions dans l'exaltation de cette guerre pour la Foi en Christ, d'autres, le Roi Catholique, et l'un des chefs de notre flotte, manœuvraient, soucieux de leurs petits intérêts plutôt que de la victoire de la Sainte Ligue !

Pouvais-je croire à ces propos de Spriano ?

Pouvais-je admettre que le Roi Catholique d'Espagne ne valait pas mieux que le roi Très Chrétien de France ?

J'ai suivi des yeux don Juan qui entrait dans l'église de Jésus.

Lui ne s'était pas dérobé. Il avait exposé son corps aux armes des infidèles.

Ce bâtard s'était rendu légitime.

— Philippe II et tous les souverains sont rois et princes de l'enfer, a murmuré Michele Spriano.

Je me suis écarté.

Deux femmes s'étaient suspendues à mes bras, se serrant contre moi, riant, la tête renversée en arrière, leurs lèvres rouges offertes. Elles m'entraînaient et je m'abandonnais, m'enfonçant avec elles dans la foule.

Je voulais m'éloigner de Spriano, retrouver l'ivresse.

Nous sommes entrés sous un porche.

Je devais être un riche seigneur, disaient-elles. J'avais sûrement puisé dans les coffres remplis d'or et de bijoux des infidèles.

Elles riaient de plus belle. Elles me demandaient seulement deux pièces d'or pour devenir mes esclaves.

J'avais ces deux pièces.

J'ai vécu entre ces deux femmes. La chambre où elles m'avaient accueilli donnait sur l'un des quais du port. Près de la fenêtre était accroché un crucifix et j'avais placé sur une petite table basse – le seul meuble, avec une grande paillasse posée à même le sol – la tête du Christ aux yeux clos.

Teresa et Evangelina se signaient chaque fois qu'elles passaient devant elle, et plusieurs fois par jour elles s'agenouillaient et priaient. Le murmure de leurs voix me rassurait.

Elles vivaient en pécheresses, et cependant il me semblait, Seigneur, qu'elles ne méritaient pas l'enfer. Moi, qu'elles appelaient « Notre Maître », j'y étais condamné, mais j'avais besoin de sentir renaître mon corps, d'éprouver ses forces par le désir et dans le plaisir.

C'était une sorte de retraite dans le péché mais où ma fatigue s'effaçait peu à peu en même temps que mes plaies cicatrisaient.

Teresa et Evangelina les couvraient d'onguents parfumés. Mais, je le confesse, Seigneur, c'étaient leurs corps, leur vigueur joyeuse, leur insouciance, l'aigu de leurs voix quand elles chantaient qui me guérissaient.

Vous étiez le Créateur, Seigneur, de ces sources de vie, et il m'est arrivé de penser que Teresa et Evangelina, et même moi, n'étions pas en état de péché, mais qu'au contraire nous célébrions Votre Création.

Mais je n'ignorais pas non plus que j'aurais pu être justement condamné pour cette proposition hérétique, et elles, si jeunes, brûlées ou lapidées comme femmes corrompues.

Même si, Seigneur, elles s'agenouillaient et priaient devant Votre visage aux yeux clos.

J'ai ainsi laissé filer les jours.

Je passais de longs moments à la fenêtre dans la caressante et douce chaleur du soleil d'hiver.

J'ai vu errer sur les quais du port les esclaves chrétiens que nous avions arrachés aux galères ottomanes.

Ils étaient faméliques,jetaient autour d'eux des regards encore apeurés, comme s'il avaient craint que de l'une des galères musulmanes amarrées dans le port, capturées au cours de la bataille, ne surgissent tout à coup des janissaires, des gardes-chiourme, et qu'on ne se saisisse d'eux pour les jeter à nouveau en enfer.

À les suivre des yeux, je me souvenais de ce que j'avais subi. J'étais fier d'avoir participé à ces combats qui les avaient rendus libres. Et j'étais honteux de m'être ainsi retiré alors que la guerre contre les infidèles n'avait pas cessé.

Pouvais-je laisser ainsi ma vie se dissoudre dans la satisfaction de mes désirs ?

Dieu ne m'avait pas appelé au monde pour n'être qu'un homme de jouissance.

J'ai quitté Teresa et Evangelina et j'ai retrouvé, sur la *Marchesa*, Ruggero Veniero et Vico Montanari. Enguerrand de Mons était parti pour la France et Benvenuto Terraccini avait regagné Venise.

Des charpentiers s'affairaient à dresser un mât, à colmater les brèches dans la coque. On tendait des cordages, on embarquait des prisonniers qu'on attachait à leur banc dans la chiourme. Quand ils arrivaient en rangs, gardés par des soldats, la foule sur les quais les maudissait sans trop oser s'approcher d'eux, tant leurs visages exprimaient la cruauté et la haine. Ils avaient le crâne rasé à l'exception d'une longue mèche qui leur pendait dans le dos.

Malgré le vent froid, la plupart étaient torse nu et portaient des pantalons bouffants, mais quelques-uns avaient gardé leurs uniformes jaune et rouge.

Veniero les dévisageait et parfois, d'un mouvement de la tête, ordonnait de faire sortir l'un d'eux des rangs. On entraînait l'infidèle vers la proue. On l'enfermait dans un réduit. Je m'interrogeais sur le sort de ces hommes-là. Mais qui se souciait

de la vie d'un infidèle ? On assurait que près de trente mille d'entre eux avaient péri dans la bataille, que huit mille avaient été faits prisonniers, les chrétiens ayant quant à eux perdu au moins six mille hommes.

Un jour, Vico Montanari m'a entraîné vers la proue, martelant le pont du talon, au-dessus du réduit où un prisonnier venait d'être enfermé.

— Celui-là, a-t-il murmuré en secouant la tête, il ne ramera plus.

D'abord je n'ai pas voulu comprendre. Mais Montanari a poursuivi, comme s'il voulait partager avec moi le poids qui l'écrasait. Veniero, a-t-il expliqué, avait reçu des ordres précis du Conseil des dix qui gouvernait la sérénissime République. Il devait, parmi ces infidèles, dresser la liste de ceux que le Conseil appelait des « hommes de commandement ».

Montanari a regardé autour de lui et, après s'être assuré que personne ne pouvait l'entendre, il a ajouté :

— Le Conseil a écrit à Veniero : « En vous assurant qu'on n'a pas pris une personne pour une autre, vous les ferez mourir secrètement de la façon qui vous paraîtra la plus prudente. »

Montanari savait que le pape avait été horrifié à l'idée de ces assassinats d'hommes qu'aucun tribunal n'avait condamnés.

— Venise a une longue mémoire, a conclu Montanari. Nous nous souvenons de la cruauté des infidèles à Famagouste. Nous n'oublions rien !

Je n'ai pu lui répondre.

J'ai pensé à cet homme enfermé, à ceux qui l'avaient précédé dans ce réduit, à tous les autres qui lui succéderaient.

J'ai imaginé ce que devait être la « façon prudente » de faire mourir secrètement. Étrangler ? Égorer ? Empoisonner ? Puis faire disparaître les corps en les jetant au large de Messine ?

Certains jours, on découvrait, dans les criques et sur les plages proches de la ville, des corps nus dont la tête avait été tranchée.

Seigneur, est-ce ainsi que l'on combattait pour Vous ?

Je me suis souvenu des propos de Michele Spriano.

Pour les puissants de ce monde, avait-il dit, Dieu, l'Église n'étaient que des masques dont ils se servaient pour dissimuler leurs ambitions, les rivalités qui les opposaient les uns aux autres.

Mais ils reniaient leur foi s'ils estimaient qu'ils avaient intérêt à s'allier avec des hérétiques ou des infidèles.

J'avais alors refusé de l'entendre.

Il me fallait croire en la pureté et en la sincérité des souverains catholiques pour que je pusse tuer en leur nom et au nom de la foi en Jésus-Christ.

Je l'avais fait.

J'avais vu la mer, d'une rive à l'autre du golfe de Patras, rougie par le sang versé. Je l'avais vue couverte de corps.

Mais Vico Montanari, qui avait combattu auprès de moi, m'assurait maintenant que le Conseil des dix cherchait à faire la paix avec le sultan Selim II. Et c'était mon propre frère, Guillaume de Thorenc, un huguenot, ambassadeur de France à Constantinople, qui servait d'intermédiaire entre la Sérénissime et l'Empire ottoman.

— Ils parviendront finalement à s'entendre, a ajouté Montanari. Ils peuvent bien se blesser, mais non se tuer. Ils en viendront à conclure un traité de paix. Voilà ce que c'est que vivre dans notre monde.

J'ai regardé vers la proue. J'avais moi aussi tapé du talon sur ce pont au-dessous duquel des infidèles étaient enchaînés, et, au bout de la coursive, il y avait ce réduit où un homme attendait qu'on l'égorgue, qu'on l'étrangle ou qu'on l'empoisonne, puis qu'on le noie.

Était-ce aussi cela la paix ? Ces assassinats secrets ?

— C'est bien la paix des hommes, a dit Montanari en m'entraînant sur le quai.

Cette nuit-là, nous avons bu, nous nous sommes vautrés dans la débauche.

Parce que, pour vivre en ce monde, Seigneur, les hommes faibles doivent parfois s'aveugler.

Mais on m'obligeait à voir.

Diego de Sarmiento était arrivé à Messine. J'étais sur le quai. J'avais entendu la foule acclamer cette galère espagnole à la coque décorée de bois doré, aux fières sculptures de poupe et de proue.

J'avais reconnu Sarmiento debout sur le château arrière. Des soldats l'entouraient, chacun d'eux portant le drapeau d'un des royaumes d'Espagne ou d'Amérique qui obéissaient à Philippe II, le monarque du monde, le Roi Très Catholique.

Je n'ai pas voulu rencontrer Sarmiento, mais les espions espagnols grouillaient à Messine. Et des soldats sont venus me quérir dans la chambre de Teresa et d'Evangelina où je m'étais à nouveau réfugié.

Sarmiento m'a ouvert les bras et, comme je n'ai pas fait mine d'avancer vers lui, il m'a, tout en éclatant de rire, empoigné les épaules, me serrant à m'étouffer.

— Je te préfère entre les bras de deux putains qu'entre ceux de don Juan ! a-t-il dit en m'invitant à m'asseoir en face de lui dans la cabine où il vivait, à la poupe de la galère.

Je me suis redressé. J'ai exalté le courage, l'héroïsme de don Juan, le respect et la reconnaissance que tout catholique, fût-il roi, devait lui témoigner.

— Qui s'y refuse ? a répliqué calmement Sarmiento.

Je me suis rassis. J'ai dû entendre son discours.

La Sainte Ligue n'existant déjà plus, a-t-il dit. Les commandants en chef, Veniero, Doria, Colonna, se disputaient les dépouilles turques. Chacun voulait la plus grosse part du butin. Il y avait huit mille prisonniers et cent quatre-vingts galères capturées. Des hommes qui avaient combattu côte à côte s'étaient poignardés après s'être disputé un capitaine turc dont ils espéraient tirer une forte rançon. Et depuis lors — Sarmiento s'est penché, pour me fixer droit dans les yeux —, ce Turc avait été retrouvé noyé, son corps rejeté sur les rochers.

Au reste, qu'aurait pu entreprendre désormais la Sainte Ligue ?

Les Vénitiens voulaient reprendre Chypre. Colonna et le pape rêvaient de nettoyer la Méditerranée des Barbaresques.

— Quant à notre Philippe II, il doit penser au monde, et non pas seulement à ces quelques îles ou côtes arides dont Venise, le

pape, les Génois et l'ordre de Malte continuent de croire qu'elles sont le seul horizon. C'est aux Pays-Bas, sur les bords du Rhin, de la Seine, de la Loire, que se livrent les batailles. Je te l'ai déjà dit : l'avenir appartient au roi d'Espagne, au fils légitime de Charles Quint et à sa descendance, non à un bâtard, fût-il glorieux !

Sarmiento s'est approché de moi.

— Don Juan veut être roi, le souverain de n'importe quel pays. Il lui faut une couronne ! Mais jamais Philippe II n'y consentira. Un bâtard ne saurait s'asseoir sur un trône.

Sarmiento a continué à discourir longuement, m'exhortant à regagner l'Espagne avec lui.

Philippe II avait plus que jamais besoin d'hommes tels que moi, gentilshommes courageux et fidèles. Le roi me chargerait sûrement d'une mission en France où la guerre entre huguenots et catholiques couvait.

Il fallait attiser ce feu afin d'extirper l'hérésie protestante de ce royaume. Telle était la première tâche que voulait accomplir le souverain d'Espagne et qui devait être celle de tout catholique.

L'Empire ottoman devait être contenu, c'était là ce qu'avait réussi la Sainte Ligue par la victoire de Lépante et la destruction de la flotte turque. Mais les infidèles seraient toujours des infidèles. Et on devait empêcher que des chrétiens ne choisissent l'hérésie. Or cette peste huguenote faisait des ravages aux Pays-Bas, en France. C'était elle qu'il fallait combattre.

Que don Juan s'attelle à cette tâche plutôt que de rêver de devenir roi de Tunis ou d'Alger !

D'ailleurs, avec quelles galères et quels soldats voudrait-il conquérir les royaumes barbaresques ? La Sainte Ligue était épuisée, déchirée.

Venise ? Le grand vizir avait confié à l'ambassadeur de France, à ce huguenot nommé Guillaume de Thorenc, que les Ottomans, en s'emparant de Chypre, avaient amputé Venise d'un bras. « En détruisant notre flotte, avait ajouté le grand

vizir, les Vénitiens ont certes rasé notre barbe. Un bras coupé ne repousse pas, mais une barbe rasée n'en repousse que mieux ! »

Don Juan ne pouvait donc qu'obéir au roi d'Espagne, et celui-ci lui avait fait connaître ses intentions par une lettre que Diego de Sarmiento avait été chargé de lui remettre et dont il m'a cité une phrase : « Quelque désir que j'ai de vous revoir et de vous féliciter de vive voix pour le courage dont vous avez témoigné, vous comprendrez les raisons pour lesquelles j'ai jugé nécessaire que vous passiez l'hiver à Messine... »

— Ici on lui dresse une statue, je crois, a dit Sarmiento. Qu'il assiste à sa bénédiction...

Il s'est esclaffé.

— Mais il ne peut y avoir deux soleils qui brillent en même temps dans le ciel d'Espagne.

Mais moi, à l'en croire, je pouvais, je devais retrouver la cour d'Espagne. Les femmes y aimait les héros. Borgne et perverse, la princesse d'Eboli était de plus en plus resplendissante, et son amant, Antonio Pérez, avait acquis une grande influence auprès du roi. Or la princesse m'aimait bien. À entendre Sarmiento, elle s'inquiétait souvent de mon sort. Elle avait craint que je n'eusse été tué dans cette bataille. Et lors du *Te Deum*, qui, à l'Escurial, avait célébré notre victoire, la princesse avait, selon Sarmiento, prétendu avoir prié pour moi !

— Il est temps que le roi et la princesse te revoient. Philippe t'accordera une rente et une distinction qui feront de toi un homme puissant, et la princesse se chargera de te trouver une fonction. Tes combats, maintenant, Bernard de Thorenc, tu dois les livrer dans les salons des palais royaux. Laisse les plus jeunes brandir le glaive. Nous l'avons fait. Et bien fait !

Il m'a pris par l'épaule. La galère appareillait le lendemain. Je devais être à bord tôt le matin.

Que, jusque-là, je dorme entre ces deux filles dont on lui avait dit qu'elles étaient plaisantes et savantes en choses de l'amour !

J'ai retrouvé Teresa et Evangelina. Je les ai payées pour qu'elles donnent le change, fassent croire à ceux qui

m'espionnaient que je passais cette dernière nuit entre elles deux, alors que je me rendrais chez Michele Spriano.

J'ai supplié ce dernier d'affréter avec moi un brigantin pour gagner Naples ou Pise.

Je ne voulais pas, pas encore retourner en Espagne.

In mezzo del camin di nostra vita, ainsi que le dit Dante, je voulais retrouver, au milieu de ma vie, mes terres, ma demeure, marcher dans les forêts qui entourent le Castellaras de la Tour.

Je voulais déposer sur l'autel de notre chapelle l'étendard de damas rouge qui avait flotté à la poupe de la *Marchesa* et qui portait, brodée, la devise de Constantin, devenue celle de la Sainte Ligue : *Tu hoc signo vinces*.

Et sur ce tissu couleur sang je voulais placer, à droite du tabernacle, la tête tranchée du christ aux yeux clos.

FIN